55e ANNÉE - N° 1
JANVIER-MARS 1955

Revue d'Histoire Littéraire de la France

LÉON PETIT
Sur un trésor de lettres perdues de Racine et de La Fontaine 1

PAULETTE PIRON
Deux Lettres retrouvées de Racine. 15

JACQUES VIER
Lamennais et la Comtesse d'Agoult de 1848 à 1854 18

PIERRE REBOUL
Un roman détruit de George Sand : A la recherche d' « Engelwald ». 23

FRÉDÉRIC SÉGU
A propos d'un exemplaire unique des « Esquisses poétiques » de Turquety 36

MICHEL MANSUY
Bourget en Irlande d'après le journal de son hôte (1881) 43

NOTES ET DOCUMENTS

JEAN MESNARD
La maison où Pascal écrivit le « Mémorial » 51

ARTHUR M. WILSON
Un billet inédit de Diderot (1751) 56

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

ALBERT KIES

Une lettre inédite de Flaubert à Louis Bouilhet (1863) . 57

COMPTES RENDUS

J. DAGENS : **Bibliographie chronologique de la littérature et de ses sources (1501-1610)** [J. ORCIBAL], 62 — Fr. REMIGEREAU : **Jacques du Fouilloux et son Traité de la Vénerie** (J. FRAPPIER), 63 — R. BELLEAU : **La Bergerie,** éd. D. DELACOURCELLE (R. LEBÈGUE), 64 — M. I. GERHARDT : **La Pastorale, essai d'analyse littéraire** (R. LEBÈGUE), 65 — G. COUTON : **Réalisme de Corneille** (J. SCHERER), 67 — L. HERLAND : **Horace, ou Naissance de l'Homme** (J. SCHERER) 69 — R. BRAY : **Molière homme de théâtre** (J. SCHERER), 69 — L. CHANCEREL : **Molière** (J. SCHERER), 73 — M. DRÉANO : **La Renommée de Montaigne en France au XVIII^e siècle** (CH. DÉDÉYAN), 73 — L. G. CROCKER : **Two Diderot studies. Ethics and esthetics** (P. VERNIÈRE), 75 — D. DIDEROT : **Jacques le Fataliste et son maître,** éd. Y. BÉLAVAL (P. VERNIÈRE), 78 — G. R. de BEER, G. A. BONNARD, L. JUNOD : **Miscellanea Gibboniana** (CH. GUYOT), 78 — H. CARRINGTON LANCASTER : **French Tragedy in the Reign of Louis XVI and the early years of the French Revolution** (J. SCHERER), 80 — L. CELLIER : **Fabre d'Olivet** (A. VIATTE), 81 — B. GUYON : **La vocation poétique de Victor Hugo** (J. POMMIER), 84 — J. OLIVIER : **Paris en 1830. Journal** éd. par A. DELATTRE et M. DENKINGER (P.-G. CASTEX), 86 — BIBLIOTHÈQUE NATIONALE : **Catalogue de l'Exposition Prosper Mérimée** (Fr. MICHEL), 87 — J. CRÉPET (et CL. PICHOIS) : **Correspondance générale** de BAUDELAIRE (W. T. BANDY), 91 — M. TURNELL : **Baudelaire : A Study of his Poetry** (Cl. PICHOIS) 93 — J. CRÉPET et Cl. PICHOIS : **Baudelaire et Asselineau** (J. P.), 94 — F. W. J. HEMMINGS : **Émile Zola** (M. GIRARD), 96 — E. ROSTAND : **Cyrano de Bergerac,** éd. O. RUGGIERO (A. PIZZORUSSO), 96 — H. MONDOR : **Alain** (M. BÉMOL), 97 — J. NATHAN : **La Morale de Proust** (H. BONNET), 99 — H. SORENSEN : **Le Théâtre de Jean Giraudoux** (PH. VAN TIEGHEM) 104 — H. BONNET : **Roman et Poésie** (PH. VAN TIEGHEM), 105 — G. MATORÉ : **La méthode en lexicologie** (R.-L. WAGNER), 105.

BIBLIOGRAPHIE par René RANCŒUR, 113

NOUVEAUTÉ

R. RANCŒUR

Bibliographie littéraire 1954

Un vol. in-8°, 96 pages. . . . . 250 F

Bibliographie littéraire 1953 200 F

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Revue d'Histoire Littéraire de la France

JANVIER-MARS 1955
55e ANNÉE - No 1

SUR UN TRÉSOR DE LETTRES PERDU DE RACINE ET DE LA FONTAINE

I

Une découverte et son auteur.
Le destinataire des lettres trouvées.

Vers la fin de l'année 1753, dans une lettre à Fréron [1] dont il était l'ami, Charles-Louis de La Fontaine, petit-fils du poète, annonçait en ces termes le fabuleux trésor qu'il venait de découvrir :

Je vais me jeter à corps perdu dans les négociations de Bonrepaus et de Bonnac et peut-être deviendrai-je auteur par désœuvrement. Croiriez-vous que j'eusse trouvé au pied des Pyrénées des lettres de mon grand-père ? J'en ai sur ma table quelques-unes en vers et en prose. Outre cela, j'ai 500 lettres de Racine, 40 de Madame de la Sablière, comparables à celles de Madame de Sévigné et plus intéressantes pour le cœur, enfin des lettres de tous les illustres du règne de Louis XIV depuis 1676 jusqu'en 1716... [2].

Deux mots d'abord sur l'auteur de cette révélation. On sait que Jean de La Fontaine, le fabuliste, avait eu de son mariage avec Marie Héricart, de La Ferté-Milon, en 1647, un fils, qui restera unique, prénommé Charles, né à Château-Thierry le 30 octobre 1653. « Héritier de sa pauvreté sans l'être de ses talents », dira de lui le P. Nicéron dans son essai biographique sur le poète [3].

Ce Charles de La Fontaine épousera sur le tard, en 1706, une jeune fille de dix-sept ans, Jeanne-Françoise du Tremblay, qui lui donnera quatre enfants : trois filles et un garçon, celui-ci étant notre héros, Charles-Louis, né le dernier, le 24 avril 1718.

1. Ce Fréron-là est l'homme qu'a rendu célèbre l'épigramme féroce décochée contre lui par Voltaire, son grand ennemi. Son œuvre, on le sait, est avant tout celle d'un critique et d'un nouvelliste qui, dans son *Année littéraire*, à raison de huit tomes par an, rendra compte, de 1754 jusqu'à sa mort en 1776, de tous les faits notoires advenus dans la république des Lettres.
2. *L'Année littéraire*, 1758, t. II, p. 19.
3. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*. Paris, 1727-1745, t. XVIII p. 319.

SHL
WITHDRAWN

Grâce à Fréron, nous connaissons ce petit-fils de La Fontaine, et savons ce qu'a été sa brève existence. Quand il mourra, en effet, le 14 novembre 1757, à l'âge de trente-neuf ans, l'auteur précité, afin d'instruire sur le compte de son ami les lecteurs de sa publication, *L'Année littéraire*, demandera à la sœur aînée du défunt de retracer la vie de ce frère qu'elle chérissait ; ce qu'elle fera avec empressement. Fréron, mot à mot, transcrira sa réponse.

Nous apprenons ainsi que, le père étant mort en 1722, c'est un parent de la lignée maternelle, M. Héricart de Thury [1], conseiller à la cour des Aides, qui assurera l'éducation de Charles-Louis de La Fontaine. Selon notre informatrice, ce garçon, qui a de l'esprit et du goût pour les lettres, vient à Paris, après avoir longtemps cherché sa voie. « Désiré dans plusieurs bonnes maisons, écrit-elle, et admis à des soupers agréables, il y portait l'enjouement, les saillies, des connaissances historiques peu communes et le talent de narrer. » C'est à ce moment, vers l'année 1746, qu'il fait la rencontre du grand seigneur qui décidera de sa destinée, à savoir le marquis de Bonnac, auprès duquel Charles-Louis restera jusqu'à la fin son secrétaire, et aussi l'intendant de sa maison.

Qui donc est ce Bonnac ? Pour l'intelligence de ce qui suivra, il nous faut revenir à la déclaration précitée du petit-fils du poète : « Je vais me jeter à corps perdu dans les négociations de Bonrepaus et de Bonnac. »

Deux noms sont ainsi articulés, qui sont ceux d'une famille de bonne et authentique noblesse, enracinée depuis des siècles au pays de Foix. L'ancêtre commun est François d'Usson, seigneur de Bonrepaus et de Bonnac, né en 1595 sous Henri IV, et qui donnera la vie à quatre fils : Salomon, François, Tristan et Jean. L'aîné, Salomon, sera créé marquis de Bonnac en 1683.

Le suivant, celui qui, seul, nous importe, est François d'Usson, seigneur de Bonrepaus, promis à une double carrière, marine et ambassades [2]. Protégé par Colbert, puis par le fils de celui-ci, Seignelay, son ascension dans les services de la flotte du roi sera rapide. En 1683, il en est l'Intendant général, grade qui le met au rang de chef-d'escadre. Par trois fois, il sera envoyé en Angleterre comme ambassadeur extraordinaire, dans les années qui précèdent la chute du dernier des Stuarts et l'accession de Guillaume d'Orange, son vainqueur, au trône de la Grande-Bretagne (1688). Succédant à l'abbé Dangeau, il avait, en outre, à la date du 20 novembre 1685, acquis la charge

1. Descendant de Louis Héricart, frère de l'épouse de La Fontaine.
2. Voir sur le personnage et sa famille :
Moréri, *Le Grand Dictionnaire historique*. Paris, 1759.
De La Chesnaye-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la Noblesse*. Paris, 1876, t. XIX.
Arthur-Michel de Boislisle, *M. de Bonrepaus, la Marine et le désastre de la Hougue*. Paris, 1877.

de lecteur ordinaire de la chambre et du cabinet du roi. Homme de cour, donc, et introduit comme tel dans la haute société de son temps Il comptera parmi les assidus du salon de Mme de la Sablière, devenant au surplus l'ami de La Fontaine et de Racine.

En 1693, Bonrepaus est désigné comme ambassadeur au Danemark ; puis, en 1697, avec le même titre, il passe en Hollande. Après quoi, en 1699, il se retirera dans ses terres, au pays de Foix.

Le « Bonnac » cité par Charles-Loüis de La Fontaine est le fils, né en 1668, de Salomon d'Usson, frère aîné de Bonrepaus, et que l'on a vu en 1683 prendre le titre de marquis de Bonnac. Après avoir servi quelques années dans les armées du roi, il devient secrétaire de son oncle Bonrepaus, ambassadeur au Danemark. Puis, sur les brisées de celui-ci, il est nommé en son remplacement à La Haye. D'autres ambassades, par la suite, jalonneront une carrière éblouissante de diplomate, à Stockholm, en Pologne, en Espagne, à Constantinople enfin auprès du Grand Turc, où il s'illustrera. En 1725, il reviendra, lui aussi, au pays de ses pères, après avoir été nommé gouverneur des châteaux d'Usson et de Quérigut, et conseiller d'honneur au parlement de Toulouse.

C'est à Constantinople que naîtra, parmi les onze enfants de l'ambassadeur, le troisième marquis de Bonnac, lequel, selon la tradition de son grand-oncle Bonrepaus et de son père, prendra rang à son tour dans l'éminente cohorte des représentants du Roi de France à l'étranger. Le 11 novembre 1751, il est nommé ambassadeur en Hollande. Rejoignant son poste au début de 1752, il emmènera avec lui Charles-Louis de La Fontaine, qui, depuis plusieurs années déjà, était préposé à l'administration de ses biens en pays ariégeois, et s'était marié là-bas, à Pamiers, avec une jeune fille de l'endroit, Marie-Antoinette Le Mercier de Chalonge, née d'un père qui occupait, dans la ville précitée, la charge de maître des eaux et forêts [1].

Cependant, notre personnage, assez tôt, est revenu de Hollande, le marquis de Bonnac, son maître, l'ayant jugé plus apte à la gestion de ses intérêts privés en France qu'aux fonctions de secrétaire d'ambassade hors des frontières. Tel est du moins ce que sa sœur nous laisse entendre dans le récit qu'elle fera à Fréron de son odyssée. C'est à ce moment (fin 1753) que, « au pied des Pyrénées », il découvrira, frappé d'étonnement, les papiers qu'on a dits.

Les quelques éclaircissements biographiques donnés plus haut vont aisément nous faire comprendre la signification de cette aventure. Bonrepaus étant mort en 1719, célibataire, il advint tout naturellement, et Saint-Simon nous le confirme, que « *Bonnac, fils de son frère*

1. Le contrat de mariage du couple, reproduit dans le *Bulletin de la Société ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts*, t. VI, 1898, nous montre les largesses qui furent prodiguées par M. de Bonnac et son épouse à leur protégé.

aîné, hérita de lui »[1]. Or, en 1738, ledit Bonnac meurt à son tour, laissant pour légataire son descendant, soit le jeune marquis, porteur du nom, qui a pris à son service Charles-Louis de La Fontaine.

Et c'est de cette façon qu'au pays de Foix, dans la résidence des seigneurs de Bonnac[2], le petit-fils de l'auteur des *Fables*, un beau matin, a trouvé devant lui, sur sa table, « les négociations de Bonrepaus et de Bonnac », c'est-à-dire les pièces écrites ressortissant à la carrière diplomatique des deux ambassadeurs défunts, l'oncle et le neveu, documents auxquels étaient mêlées les lettres personnelles envoyées au premier, Bonrepaus, par les deux grands écrivains visés plus haut qui furent ses amis, et par la protectrice de l'un d'entre eux, bien connue de lui aussi : nous avons nommé La Fontaine, Racine, et Mme de la Sablière.

II

Ce qu'étaient les lettres en cause.
Référence à des textes connus.

« J'en ai sur ma table quelques-unes en vers et en prose », avait dit Charles-Louis de La Fontaine à propos des lettres de son grand-père qu'il proclamait exister là, sous ses yeux. Manifestement, il s'agissait de lettres adressées par le fabuliste à Bonrepaus, et de la même encre que les deux échantillons, eux aussi vers et prose, que nous possédons, visibles dans toutes les « œuvres complètes », ou bien les recueils d' « œuvres diverses », de La Fontaine.

La première n'est, à la vérité, qu'un tronçon d'une épître sans doute dix fois plus longue, envoyée au susnommé le 28 janvier 1687, durant l'une de ses missions à Londres. Il ne nous reste plus de la sorte, après deux lignes non rimées, qu'une cinquantaine de vers libres, par quoi l'auteur annonce à son ami la guérison du roi, suite de cette fameuse opération de la fistule qui avait alarmé toute la nation. Le

1. *Mémoires de Saint-Simon*, édit. A. de Boislisle. Paris, 1879, t. XXXVI, p. 252.

2. Charles-Louis de La Fontaine, pour situer l'événement, s'est borné à dire : « au pied des Pyrénées. » On pourrait donc croire que le lieu visé était, soit l'un, soit l'autre des deux châteaux pyrénéens : Usson (au faîte d'un piton rocheux dominant le confluent de l'Aude et de la Bruyante), ou bien Quérigut (à une lieue au sud, citadelle du petit pays souverain de Donazan), dont étaient « gouverneurs » de père en fils les seigneurs d'Usson. Or, outre ces châteaux-forts de leur apanage, d'allure féodale et peu accessibles, les deux derniers de ces seigneurs, en tant que marquis de Bonnac, furent aussi les propriétaires, dans la vallée de l'Ariège, non loin de Pamiers, commune de Bonnac, d'un troisième château, beaucoup plus habitable, et qui existe toujours, après maintes transformations. Les archives départementales conservent à son sujet (dossier E, 31) une déclaration des consuls, du 23 mai 1686, constatant que le marquis de Bonnac possède audit lieu « une maison à haut étage, avec jardin, enclos et terre, confrontant du levant le canal du moulin, *en laquelle maison ledit seigneur fait son habitation* ».

Aucun doute donc : c'est à coup sûr en ce château de Bonnac que Charles-Louis de La Fontaine a séjourné, à son retour de Hollande, et où il a trouvé le monceau de lettres signalé à Fréron.

morceau ne fait guère que chanter la gloire du monarque. A la fin seulement, une note personnelle, et sur un ton élégiaque, causé par la solitude dont souffre à cette heure-là notre poète du fait de la dévotion en laquelle est tombée sa bienfaitrice Mme de la Sablière et qui l'achemine, par degrés, vers un détachement complet du monde. Certes, elle l'héberge encore, mais la pénitente ne préside plus, comme jadis, aux plaisants rendez-vous qu'elle donnait à son foyer. L'histoire est archiconnue, n'insistons pas.

La seconde épître, du 31 août 1687, nous l'avons, par bonheur, dans son intégralité, et c'est elle qui nous sert ici d'exemple. Pour commencer, lamentations assez sombres sur cet éternel chapitre : la retraite de Mme de la Sablière. Puis, brassées de fleurs jetées aux pieds de la nouvelle idole, à savoir Mme d'Hervart, épouse du conseiller au parlement portant ce nom, femme d'élite et remplie de charme qui a pris le poète en amitié. Plusieurs strophes en vers lui sont dédiées.

Revenant à Mme de la Sablière, l'épistolier nous livre à son propos une indication chargée pour nous de sens : « Vous êtes un de ceux, dit-il en visant Bonrepaus, qui ont le plus de sujet de la louer. *Nous savons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours* ». Et vers la fin, cette autre allusion :

> J'allais fermer cette lettre, quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vôtre à Madame de la Sablière.

Ce qui est dire et démontrer, sous la plume du poète, qu'un échange actif de lettres a lieu, à travers la Manche, entre Bonrepaus qui est à Londres et ses deux partenaires restés en France, Mme de la Sablière et La Fontaine. On nous apprend, en effet, que la première, malgré son éloignement de la vie de société, écrit à l'ambassadeur, et que celui-ci, aussitôt, s'applique à lui répondre.

La lettre que nous résumons nous fait connaître encore qu'en cet été de 1687, Bonrepaus est à Windsor avec la cour d'Angleterre. La Fontaine applaudit à la peinture idyllique que son ami lui a brossée de ce séjour :

> La description que vous me faites de cette rivière sur les bords de laquelle on va se promener après qu'on a longtemps sacrifié au sommeil, cette vie mêlée de philosophie, d'amour et de vin, sont aussi d'un poète, et vous ne le pensiez peut-être pas être.

Observez cet hommage délicat rendu en passant par La Fontaine au talent d'écrire que manifeste Bonrepaus dans ses pages, et sur un diapason fort voisin de celui de son correspondant.

Et voici, dans les dernières lignes, ces quelques-mots où se lit en clair l'amitié qui s'est nouée entre les deux hommes :

> Surtout je suivrai votre conseil qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez aussitôt que les affaires le permettront.

C'est donc que l'envoyé du roi, dans un de ses messages à La Fon-

taine, avait marqué son impatience de retrouver son ami dans la capitale, dès l'expiration de son mandat.

Longue missive au total, où les fragments poétiques occupent la moitié des pages, et à laquelle devaient en tous points ressembler celles que le petit-fils de leur auteur évoquera dans sa confidence à Fréron. Par la forme et par le fond, elles étaient, en un mot, ses sœurs.

Qui sait d'ailleurs si, dans le lot — la chose est plus que probable — ne s'en trouvaient pas quelques-unes, écrites par La Fontaine en ces mois de 1693 et de 1694 (les derniers de sa vie) où, miraculeusement remis de la maladie grave qui l'avait frappé au début de l'hiver précédent, il aura pu tracer d'une main ferme et avec l'alacrité extraordinaire qu'on lui voit dans sa lettre fameuse du 26 octobre 1693 à Maucroix, de fort captivants récits? Ceux-ci eussent touché un Bonrepaus qui, à ce moment-là, nous l'avons dit, est ambassadeur au Danemark, donc avide en ce pays lointain de recevoir des nouvelles de France.

Quant aux lettres de Racine, annoncées de la même façon par Charles-Louis de La Fontaine, ce ne sont plus les « quelques-unes » qu'il avait dites en parlant de celles du fabuliste, mais bel et bien un tas énorme de « 500 ». Vous avez bien lu ? *Cinq cents.* Faut-il le prendre au mot ? Nous allons voir que ce n'était point là hâblerie de sa part, ou plus simplement manière de parler.

On a chance, en effet, de posséder une lettre [1] — une seule, mais éloquente — adressée le 28 juillet 1693 par Racine à Bonrepaus (lequel est, voir ci-dessus, au Danemark), et qui s'ouvre par ces lignes révélatrices :

> Mon absence de cette ville (Paris) est cause que je ne vous ai point écrit depuis dix jours.

Qu'est-ce à dire si ce n'est que Racine éprouve ici le besoin de se justifier, en fournissant un alibi, d'avoir laissé s'écouler un si long temps (dix jours !) avant que d'écrire derechef à son ami ? Preuve éclatante que, depuis le départ de l'ambassadeur au Danemark, le complaisant Racine l'avait accoutumé à recevoir de lui des lettres plus fréquentes. Que pouvait-il bien, on se le demande, avoir à lui raconter ?

Pour bien saisir ces choses, il faut se rappeler que, à partir de l'année 1677, Jean Racine est, conjointement avec Boileau, investi de la charge d'historiographe du roi, et que, pour s'acquitter en conscience des devoirs que celle-ci implique, ses titulaires doivent tenir registre de tous les événements du jour, soit qu'ils en soient instruits de source sûre, sans avoir à se déplacer, soit qu'ils accompagnent le

1. *Œuvres de J. Racine* (Coll. des Grands Écrivains), édit. Paul Mesnard. Paris, 1883-1888, t. VII, p. 103.

roi afin d'en être les témoins. Lisez cette lettre unique visée plus haut : l'épistolier retrace à Bonrepaus les faits de guerre récents venus à sa connaissance de tous les théâtres d'opérations. Exemple : la grande victoire remportée par le maréchal de Luxembourg à Nervinde, puis la défaite infligée par Tourville à la flotte anglo-hollandaise, à la hauteur du cap Saint-Vincent. Sachant, en cet endroit de sa lettre, qu'il s'adresse à un homme mieux entendu que quiconque aux choses de la mer, Racine croit bon de lui procurer sur cette bataille force détails et précisions. En suite de quoi le narrateur passe aux faits d'ordre interne de la vie nationale, le plus retentissant de l'heure étant la mort de M^me^ de La Fayette.

En 1697, nous l'avons dit, exactement le 23 décembre, Bonrepaus se transporte du Danemark en Hollande, où il continuera de représenter son pays. Or, à ce poste, il se trouve que notre ambassadeur a pour secrétaire l'aîné des sept enfants de Racine, Jean-Baptiste. Un père attentif couve ce garçon : pour lui, dès lors, la tentation est grande de redoubler de gracieusetés à l'égard de son maître. Comment le pourrait-il mieux faire qu'en multipliant ses missives à ce dernier ? Bonrepaus, d'autre part, est assisté, à La Haye, de son propre neveu, le jeune marquis de Bonnac, celui dont on a dit qu'il réussira d'une manière brillante dans toutes les capitales de l'Europe. Aussi verra-t-on Jean Racine, dans ses lettres à son fils (une trentaine nous sont restées), joindre le plus souvent aux marques de respect témoignées « à M. l'Ambassadeur » (c'est notre Bonrepaus) quelques mots sensibles et pleins de gentillesse « pour M. de Bonnac ».

Ainsi donc, de 1693 jusqu'à la mort de Racine survenue le 21 avril 1699, un courrier assidu, régulier, apportera au susdit Bonrepaus, dans ses résidences à l'étranger, les messages du poète, historiographe du roi. A la cadence d'une lettre toutes les semaines, par exemple, ce sont plusieurs centaines que l'ambassadeur aura reçues. Mettez qu'en avançant le chiffre de 500, Charles-Louis de La Fontaine l'arrondissait, se fiant sans doute à la simple épaisseur des liasses sur quoi son regard se portait : il reste que cette masse épistolaire était bien, en fait, celle qu'il a voulu dire. Ce qui, par parenthèse, mesure aussi l'étendue des regrets que nous éprouvons d'en être sevrés.

En troisième lieu, reportons-nous aux lettres de M^me^ de la Sablière, à propos desquelles Charles-Louis a dit en avoir compté quarante dans l'amoncellement des feuillets qu'il lui était donné de brasser. A quelle époque ces lettres avaient-elles touché Bonrepaus ? Sa carrière d'ambassadeur à poste fixe ayant commencé en 1693, et la grande dame dont nous parlons étant morte au début de cette année-là, c'est donc à ses absences antérieures du territoire français qu'il nous faut remonter.

Les lettres dont a fait mention Charles-Louis sont, à n'en pas douter, celles que Bonrepaus a reçues de M^me^ de la Sablière en Grande-

Bretagne au cours des trois missions évoquées plus haut de l'envoyé du roi dans ce pays, de 1685 à 1687. C'est justement l'une d'elles qui a été l'objet, on l'a vu, d'une allusion de La Fontaine dans sa seconde épître précitée du 31 août 1687. L'indice est là, péremptoire.

Par malheur, à l'inverse de ce que nous avons pu faire pour les lettres de La Fontaine et de Racine au même Bonrepaus, il est impossible pour celles de Mme de la Sablière de se référer à aucun exemplaire connu de cette nature d'écrits-là. Certes, nous possédons bien, de sa plume, une cinquantaine de lettres, mais qui sont d'une toute autre essence, datées de 1688 à 1693 et adressées, dans leur quasi-totalité, à l'abbé de Rancé, l'illustre réformateur de la Trappe, choisi par elle pour directeur de conscience, et le seul qui fût digne à ses yeux de la rigueur qu'elle entendait imposer à sa contrition [1]. Lettres tracées au temps de la grande pénitence et qui brûlent du feu d'une authentique sainteté, venues d'une femme dont Fénelon a pu dire : « Elle a bien raison de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu, et de faire le sacrifice de ses meilleurs amis [2]. »

Quand on lit ces pages qui, de bout en bout, répétons-le, respirent la plus haute spiritualité, ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elles rendent témoignage, pour l'auteur, de sa culture d'abord, mais aussi d'une sensibilité des plus vives et de profondes qualités d'âme. Lors donc que Charles-Louis de La Fontaine assurera à Fréron que les lettres de la même qu'il a entre les mains sont « comparables à celles de Mme de Sévigné *et plus intéressantes pour le cœur* », ne nous récrions pas. D'autres que lui ont vu d'un même œil les choses. Hormis sa fille qu'elle idolâtre, Sainte-Beuve soutient que la chère marquise « n'a jamais aimé » [3]. Et, citant ses exemples, un auteur d'aujourd'hui pourra dire : « Le plus grave, c'est qu'elle reste fermée à nombre de sentiments généreux, parfois à la simple pitié [4]. » Comme si chez elle cette hypertrophie de l'amour maternel qu'une excellente analyste de l'épistolière [5] a fort bien mise en lumière avait accaparé toutes ses puissances affectives au point d'interdire l'accès de son cœur à tout ce qui n'est pas cet amour-là. Ne levons donc pas les bras au ciel si le petit-fils du fabuliste a préféré, vues de ce biais, les lettres de Mme de la Sablière à celles de Mme de Sévigné.

« ... *Enfin des lettres de tous les illustres du règne de Louis XIV depuis 1676 jusqu'à 1716* », a écrit celui-ci au terme de son inventaire. La période ainsi délimitée embrasse une large tranche de l'âge adulte de Bonrepaus et de sa vie publique ; pour son neveu Bonnac, elle encadre les quinze premières années de sa carrière. En ce qui regarde

1. Vicomte Menjot d'Elbène, *Madame de la Sablière, ses pensées chrétiennes et ses lettres à l'abbé de Rancé*. Paris, 1923.
2. Lettre à la comtesse de Gramont, 17 septembre 1691.
3. Cité par André Rousseaux, « Psychanalyse de Mme de Sévigné », *Le Figaro littéraire*, 20 février 1954.
4. Marcel Arland, *La Prose française*. Paris, 1951, p. 437-438.
5. Mme Saint-René Taillandier, *Madame de Sévigné et sa fille*. Paris, 1938, p. 136.

le premier, il est clair que, tant en vertu de sa charge de lecteur du roi que par sa haute situation dans la marine, puis ses missions à l'étranger, Bonrepaus était entré en rapports avec tous les puissants du jour, les « illustres » dont parle notre Charles-Louis. Que donc celui-ci ait pu rencontrer, dans le nombre des dépêches ou autres messages qu'il manipulait à sa table de travail, des lettres de Louvois, de Colbert, de Seignelay, de Pontchartrain, de Torcy, et de beaucoup d'autres, quoi de plus naturel ? Sans compter que, dans le tas, il devait certainement s'en trouver dont Bonnac, en sa qualité d'ambassadeur, avait été, lui aussi, le destinataire.

III

Quête éternelle et vaine d'un trésor perdu.
Un procès à reviser.

A la pensée qu'un pareil amas de feuilles écrites, riches de signatures sans prix, pût exister quelque part dans le monde, maint chasseur d'inédits a dû, à coup sûr, perdre le sommeil. Et l'on voit très bien la troupe de ces passionnés entrant en campagne pour tenter de le dépister, à tout le moins de retrouver ce qui pouvait rester de son émiettement probable.

Des démarches engagées au XVIII^e^ siècle, nous n'avons aucun écho. Pour le début du XIX^e^, on songe aussitôt aux deux grands érudits qui, sur La Fontaine en particulier, ont mis au jour tant de faits ou de pages inconnus : Walckenaer (1771-1852) et Monmerqué (1780-1860). Le premier déclare expressément avoir eu connaissance du texte de Charles-Louis de La Fontaine, enseveli dans l'océan des tomes (près de 200) de *L'Année littéraire*. Le second, qui était son ami, n'en dut pas moins être informé. Or, l'un et l'autre, dans leur course aux lumières touchant le fabuliste et son œuvre, sont allés aux sources. Walckenaer nous dit, en ce qui le concerne, avoir consulté les papiers conservés tant par les descendants du poète que dans « les études des notaires et les dépôts publics des villes de Château-Thierry, de Pamiers et de Paris » (vous entendez bien : « de Pamiers », là où est mort Charles-Louis de La Fontaine)[1]. Monmerqué, de son côté, a lié commerce lui aussi avec la postérité de l'écrivain, tant directe que collatérale, cette dernière étant figurée par les Héricart de Thury. On connaît, pour chacun de ces deux chercheurs, l'étendue de leurs trouvailles. L'un les a insérées, à partir de 1820, dans les éditions successives de l'*Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. de La Fontaine*, suivie ou non des *Œuvres complètes*, l'autre, en 1820, à la suite des *Mémoires de M. de Coulanges*, et dans un tirage à part intitulé : *Opuscules inédits de Jean de La Fontaine*, publié la même année. Nulle-

1. C. A. Walckenaer, *Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. de La Fontaine*, édit. de 1858. Paris, t. II, p. 291.

part ces hardis pionniers n'ont annoncé de lettres écrites par La Fontaine à Bonrepaus en dehors de celles que l'on connaissait déjà. C'est dire que les ultimes épigones du poète qu'ils avaient approchés n'en détenaient aucune.

Disons maintenant ce qu'ont été, après eux, les diverses expéditions entreprises pour la recherche du trésor. Dans un périodique du Second Empire, *L'Amateur d'autographes*, numéro du 15 avril 1862, E. J. B. Rathery, bibliothécaire du Louvre, et auteur de livres d'histoire où apparaît la griffe d'un ami des enquêtes savantes, reproduit la page de Fréron détachée de *L'Année littéraire* dans laquelle sont consignées les déclarations de Charles-Louis de La Fontaine quant aux papiers découverts par lui au pays de Foix.

Prêchant d'exemple, ce Rathery avait essayé lui-même d'atteindre les lettres fameuses signalées à ses lecteurs,mettant dans son jeu l'abbé Santerre, grand-vicaire de Pamiers et correspondant du Ministère de l'Instruction publique. Après consultation, à Foix, Pamiers, Bonnac, des archives publiques ou privées qu'on lui ouvrait, l'abbé mourut sans avoir rien trouvé de ce qu'il cherchait. A la vérité, son effort n'avait point été tout à fait inutile, en ce sens que les héritiers vivants, et restés dans le pays, de la famille de Chalonge, où Charles-Louis de La Fontaine avait pris femme, lui remirent six lettres de Louis Racine au petit-fils de l'auteur des *Fables*, trois autres écrites au même par un second ami, et enfin une lettre de Voltaire à la princesse d'Orange [1]. Documents non dépourvus, certes, d'intérêt, les premières de ces lettres surtout, à cause de la connaissance que celles-ci nous apportent de l'amitié scellée par Charles-Louis avec le dernier né des enfants de Jean Racine. Mais pour l'essentiel, le Rathery susnommé demeurait sur son appétit.

Dans la relation qu'il a faite de cette tentative avortée, Paul Mesnard [2] (« ce lettré sage et fervent, dira Henri Bremond, à qui nous devons le plus beau monument qu'on ait élevé à la gloire de Jean Racine, l'édition des Grands Écrivains » [3]), prétend avoir personnellement repris à son compte les investigations qu'il évoque, en sollicitant cette fois les bons offices de l'Archiviste en chef de l'Ariège, M. Orliac, homme informé, qui connaissait le point précis où le grand vicaire de Pamiers, surpris par la mort, les avait laissées. Tout le zèle déployé par ce fonctionnaire est resté inopérant.

Paul Mesnard, on le sait, est de surcroît l'auteur de la *Notice biographique* (1882) qui précède les *Œuvres de J. de La Fontaine* dans la collection précitée, celle des Grands Écrivains. Dans ces pages chargées de matière, solidement construites, il enregistrera, sur les traces

1. Chanoine Jean Barbier, *Un petit-fils de La Fontaine à Pamiers et Lettres à lui adressées par Louis Racine*. Foix, 1899.
2. *Œuvres de J. Racine*. Paris, 1883-1888, t. VI, p. 377.
3. Henri Bremond, *Racine et Valéry*. Paris, 1930, p. 117.

de Walckenaer et de Monmerqué, les informations recueillies par lui dans ses entretiens avec les Héricart de Thury de son temps, qu'il est allé visiter en leur château de Thury (arrondissement de Senlis), rempli des souvenirs de La Fontaine. Visiblement, il n'a rien appris d'eux sur le sujet qui nous occupe ici, et dont lui-même était hanté.

Environ la même époque, M. Arthur-Michel de Boislisle, qui s'est illustré dans les travaux bibliographiques, ayant été notamment le promoteur de l'édition critique des *Mémoires de Saint-Simon* (1879), avait nourri durant quelques heures de grands espoirs dans l'initiative d'un de ses disciples. A un endroit de son essai plus haut cité sur Bonrepaus [1], cet homme féru de son sujet rapporte, en effet, qu'un jeune étudiant formé à son école avait conçu le dessein de réunir, en vue de leur publication, tous les écrits de l'ambassadeur, disséminés en plusieurs de nos dépôts : Archives nationales, Marine, Affaires étrangères. M. de Boislisle émettait par suite l'opinion que, à la faveur de cette expérience, il se pourrait fort bien qu'un jour les « négociations » de Bonrepaus mentionnées sous ce mot par Charles-Louis de La Fontaine fussent retrouvées, et que de la masse de ces papiers diplomatiques surgiraient peut-être, sinon le lot, tout au moins quelques-unes, des lettres tant convoitées. Beau rêve, hélas ! qui n'a été suivi d'aucune réalité.

Enfin, le vicomte Menjot d'Elbène, appartenant à la descendance de M^me^ de la Sablière, et qui a consacré à celle-ci le livre qu'on a dit, s'est attaqué un peu plus tard à la même énigme [2]. Faisant partie du personnel des Affaires étrangères, il avait prié, en 1881, l'un de ses collègues et amis, M. J. Kaulet, chef du bureau historique de ce ministère, de s'aboucher avec l'Archiviste en chef de l'Ariège vivant en ce temps-là, M. F. Pasquier, lequel, opérant dans le dépôt qu'il administrait, et aussi à Bonnac, réitéra les fouilles qu'avaient pratiquées ses aînés. Ces nouveaux coups de sonde, comme les autres, n'ont abouti à rien. Et pourtant, au bénéfice d'un historien assez chanceux pour avoir ressuscité déjà plus de cinquante lettres de M^me^ de la Sablière, quelle victoire n'eût-ce point été que de se trouver tout à coup en face de quarante autres, et d'en pouvoir grossir la gerbe antérieurement déposée par lui sur l'autel de son héroïne ? Cette joie, qui aurait été grande, lui a été refusée.

Devant cette longue série d'échecs, faut-il désespérer ? Et doit-on, pour toujours, renoncer à connaître, n'en fût-ce qu'une parcelle, ces richesses jadis annoncées ? « Nous avons peine à croire, écrit Paul Mesnard, à la perte irrévocable de cinq cents lettres de Racine. » Beaucoup d'autres que lui ne se résignent pas à l'idée d'un anéan-

1. *M. de Bonrepaus, la Marine et le désastre de la Hougue* (*op. cit.*), p. 43.
2. *Madame de la Sablière...* (*op. cit.*), p. 187.

tissement sans retour ; et s'il est vrai, comme on le dit, qu'il y a un Dieu pour les chercheurs, tous, que l'on sache, ne se tiennent pas pour battus. Mais, en attendant, les lafontainiens jaloux de leur saint — qui sont en même temps, pour la plupart, des dévôts de Racine — ne pardonnent pas au petit-fils du fabuliste de n'avoir rien fait, à ce qu'il leur semble, pour sauver l'inestimable dépôt confié à ses soins.

Paul Mesnard se demande s'il ne faut pas chercher la cause de ce désintéressement coupable dans « l'insouciance héréditaire » dont peut-être le délinquant portait le poids. Louis Roche, le plus chaleureux de tous les biographes de La Fontaine, s'indigne, lui, carrément, allant jusqu'à s'écrier à propos des lettres absentes : « *Le misérable les a perdues* ! [1] » Dans la phalange de nos contemporains, M. Pierre Clarac parle, à son tour, de « l'aimable fol » qui aurait laissé, étourdiment, se dissiper le merveilleux butin [2].

A ces griefs, qui procèdent d'une déception profonde et d'un regret que l'on comprend trop bien, devons-nous, sans y regarder de plus près, nous associer ? Car, enfin, a-t-on suffisamment songé que, de ces malheureuses lettres, notre Charles-Louis, au fond, n'était que l'éphémère et provisoire détenteur? Et, qu'en fait, elles ne lui appartenaient pas ? Nul autre que le marquis de Bonnac de l'époque, seul et légitime propriétaire, n'en pouvait disposer. Et c'est cette vérité criante que l'on doit prendre ici pour guide dans la conduite de notre pensée.

Charles-Louis de La Fontaine, d'abord, était-il l'homme frivole et sans cervelle que l'on essaie de nous faire croire ? Relisez la confession de sa sœur à Fréron. Par sa culture et ses penchants, il nous apparaît tout à fait capable, au contraire, d'avoir estimé à leur prix véritable les lettres que des circonstances inouïes, providentielles, mettaient sous ses yeux. « Goût sûr, affirme le susdit Fréron qui l'a connu et fréquenté, finesse de tact qui en faisait un excellent juge en fait de littérature et de style. » Mais il y a plus ; c'est à savoir l'aveu que, dans le billet précité envoyé par lui au même, Charles-Louis fera à son ami de travailler à la gloire de son ancêtre : « *Je projette*, écrit-il, *une nouvelle édition des œuvres de mon grand-père et j'y joindrai une Vie aussi simple que lui-même.* » Est-ce assez clair ?

Comment, dès lors, admettre un seul instant que, chez un être ainsi fait, qui brûlait d'ajouter au renom de l'aïeul, l'idée ne soit pas venue d'enrichir l'édition qu'il méditait de cet apport inattendu : la brochette de lettres, vers et prose, dont le Ciel lui faisait largesse ? Et comment croire, en conséquence, que notre découvreur, animé de pareils sentiments, ne se soit pas, sur-le-champ, ouvert de cette pensée grandiose (par la voie d'un message expédié tout exprès en Hollande)

1. Louis Roche, *La Vie de Jean de La Fontaine*. Paris, 1913, p. 242.
2. Pierre Clarac, *La Fontaine. Œuvres diverses*. Paris, édit. de 1948, p. 996.

au marquis de Bonnac, ambassadeur du roi dans ce pays, en sollicitant, avec toutes les formes requises, son consentement ?

Un « non » de celui-ci, et Charles-Louis, à nos yeux, est innocenté. Mais supposons, au contraire, l'acquiescement. C'est alors que, à notre ami, le temps aura manqué. Raisonnons un peu. La confidence à Fréron est de fin 1753 ; le décès de son auteur est du 15 novembre 1757. Dans l'intervalle, qui saurait dire le loisir que lui laissait sa charge d'intendant de la maison de M. de Bonnac ? Or, l'édition qu'il envisageait, précédée comme il en avait proclamé l'intention d'une biographie du poète, était, à coup sûr, besogne de longue haleine. Conclusion ? C'est Fréron qui nous l'a fournie : « *La mort*, a-t-il écrit, *a empêché M. de La Fontaine d'exécuter son projet.* »

Ainsi donc, qu'il y ait eu veto ou agrément du marquis de Bonnac, Charles-Louis de La Fontaine, en tout état de cause, doit échapper à notre réprobation.

Un argument de grand poids d'ailleurs nous fait pencher vers la première de nos suppositions, c'est-à-dire le refus du propriétaire des lettres de s'en dessaisir. Et cet argument, le voici :

Puisque Charles-Louis de La Fontaine était lié d'amitié, on l'a dit, avec Louis Racine, fils du grand poète, et que les deux hommes s'écrivaient, un réflexe élémentaire n'a-t-il pas dû aussitôt pousser le premier à mander au second la nouvelle fabuleuse, incroyable, des cinq cents lettres de Jean Racine, inopinément rencontrées par lui ? La transmission instantanée qu'il en avait faite à Fréron, persuadons-nous qu'il la répéta à l'égard de Louis Racine.

Ce point acquis, il serait insensé d'imaginer que celui-ci, qui avait tenu pour sacré de rassembler toutes les lettres de son père, afin d'en publier, en 1747, le recueil complet [1], n'ait pas, six ans après seulement, bondi à la source toute neuve qu'on lui désignait, pour voir de ses yeux, et toucher du doigt, cette montagne de lettres du même, et par courrier, ou à la rigueur de vive voix dès le premier retour en France du marquis de Bonnac, supplié celui-ci de se prêter à leur diffusion, en un volume à part, ou deux s'il était besoin, ce qui eût triplé au moins dans ses dimensions l'œuvre épistolaire déjà imprimée de Jean Racine.

Cette publication n'ayant point eu lieu, inférons-en qu'une fin de non-recevoir sans appel, fondée sur on ne sait quelle raison, fut opposée au requérant. Par la suite, dans la cascade des successions après

1. Les lettres de Racine, publiées par son fils Louis, en même temps que les *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de Jean Racine*, à Lausanne et à Genève (1747) formaient un second volume, qui comprenait les trois recueils suivants :
Lettres de jeunesse.
Lettres à Boileau et lettres reçues de celui-ci.
Lettres de Jean Racine à son fils (Jean-Baptiste).
Le fruit des découvertes ultérieures enflera cette collection initiale ; et c'est 219 lettres au total que comptera l'édition des Grands Écrivains à laquelle nous nous sommes référé ici.

décès, le trésor aurait disparu, tiré de l'armoire aux archives du château de Bonnac pour être jeté aux quatre vents, sinon réduit en cendres. A moins que, un jour....

De grâce donc, et sans plus ample informé, gardons-nous bien, redisons-le, de jeter la pierre au petit-fils de La Fontaine. Peut-être a-t-il été le premier à gémir de son impuissance à amplifier l'hommage qu'il avait eu l'ambition de rendre à une mémoire vénérée.

Peut-être aussi aura-t-il partagé de tout cœur le dépit ressenti par Louis Racine, son ami, à la pensée que l'ombre du grand poète tragique ait été pareillement frustrée de ce surcroît d'honneur qui fut pour son fils, nous le présumons, l'espérance d'un instant.

Léon Petit.

DEUX LETTRES RETROUVÉES DE RACINE

Racine fut pendant vingt-cinq ans trésorier de France au Bureau des Finances de la généralité de Moulins et il n'alla jamais en Bourbonnais. En 1687, il se présenta pour lui, néanmoins, l'occasion de connaître cette région : Boileau fit une cure aux eaux de Bourbon qui jouissaient alors d'une grande renommée [1] et Racine aurait pu l'y rejoindre. Mais pour l'historiographe du roi, cette année 1687 comporta des charges assez lourdes, notamment un voyage au Luxembourg à la suite du souverain.

Cette charge de trésorier, assez rémunératrice [2], avait sans doute été confiée à Racine à l'instigation de Colbert. Le tableau chronologique des officiers du Bureau des Finances de Moulins [3] place cette nomination de 1679 à 1680 et précise que Racine succéda à un certain Pierre Bourdereil. Mais il résulte de divers documents qu'il fut reçu en 1674 en remplacement d'Antoine Prieur. Il semble que cette compagnie des finances dont les intérêts étaient constamment menacés, trouvait utile de compter Racine parmi ses membres : le crédit du grand poète auprès du roi était connu de tous. Ce calcul, néanmoins, ne fut pas juste. Racine, s'il a effectivement sollicité le roi et les grands, avait en vue son intérêt propre et non celui de la petite communauté financière de Moulins. Les deux lettres qui suivent montrent qu'il avait été exempté dès le début de son admission du droit annuel qui se percevait au profit du prince de Condé, engagiste du domaine du Bourbonnais [4]. En 1686, ses confrères décidèrent de se solidariser et de se grouper pour payer les droits dus au prince de Condé. Ils acquittèrent ainsi sur les fonds communs la quote-part de Racine dont ils ignoraient la situation privilégiée, et l'en avisèrent. Voici la réponse fort sèche de Racine adressée à Griffet [5] :

1. Mme de Montespan était une habituée de Bourbon-l'Archambault. — Voir, au sujet d'un séjour de Boileau à Bourbon, les lettres de Racine pendant l'été 1687 (*Œuvres de Racine*, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, p. 476 et suiv.).

2. 2 400 livres de revenu annuel.

3. Moulins-Vidalin, 1787, brochure in-8°.

4. Le domaine de Bourbonnais (mutilé de diverses châtellenies précédemment engagées à de hauts personnages) fut échangé contre le duché d'Albret aux princes de Condé qui en jouirent jusqu'à la Révolution. Les Condé organisèrent une véritable administration pour surveiller leurs intérêts pécuniaires, mais n'intervinrent jamais dans la vie de la province.

5. Plusieurs membres de cette famille ont connu une gloire locale :

Henri Griffet (1698-1771). Jésuite, théologien, orateur et historien dont les œuvres sont nombreuses. Le « Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité dans l'histoire » (1769) est la plus connue.

A Monsieur. — Monsieur Griffet, conseiller du Roy, greffier du bureau des finances de Moulins, à Moulins.

Paris, le 3e Janvier 1687,

Je suis fort obligé, Monsieur, de vouloir bien vous intéresser dans tout ce qui me regarde. Mais permettez-moi de vous dire que je suis un peu surpris qu'on se soit si fort pressé de payer ma part du droit annuel, avant que de m'en donner le moindre avis, d'autant plus qu'on n'ignore pas dans la Compagnie que leurs Altesses sérénissimes m'en ont toujours gratifié et m'ont bien voulu donner cette marque de leur glorieuse protection. On m'eust fait plaisir de m'escrire un mot afin que je prisse mes mesures, au cas que Mr de Ruere eust fait difficulté de recevoir la part de Mrs mes confrères à moins que la mienne n'y fust comprise. Mr de Gourville m'assura encore hier que jamais on ne me ferait cette difficulté et Mr de la Nogerette, trésorier de Monseigneur le Prince, s'est chargé d'écrire à Mr de Ruere, afin qu'il vous rende la somme qu'on lui a avancée pour moy, que j'espère que vous voudrez bien rendre aussitost au commis de Mr Raimond. Ainsi, Monsieur, je n'ay que faire de vous envoyer de quittance, et nous voilà vous et moy hors d'affaire.

J'esperois que dans vostre lettre vous me feriez quelque mention de la somme 220 l 16 s qui fut retenue sur mes gages l'année dernière. Vous m'assurâtes de la part de la Compagnie, par vostre lettre du 21e avril que cette somme [me] serait renduë exactement à la fin de l'année. [Ayez] la bonté de me faire un mot de réponse là-dessus et de croire que j'embrasseray avec joye toutes les occasions où je pourray vous monstrer à quel point je suis, Monsieur, vostre très humble et très obeissant serviteur.

Racine.

Cette lettre nous montre un Racine bien différent de celui qu'imagina une tradition romanesque. Homme d'affaires, très au courant de l'administration, il veille sur ses intérêts et ne veut rien devoir à personne et surtout à des inférieurs. Toutefois, une deuxième lettre est rédigée avec plus de courtoisie :

A Monsieur Griffet, etc.

Paris, ce 22e Janvier 1687,

Je songe si peu à me plaindre de vous, Monsieur, que je croy au contraire avoir tout sujet de me louer du soin que vous prenez de mes petits interests, et je voudrais de tout mon cœur avoir occasion de vous témoigner combien j'en suis reconnaissant. Il est vray qu'il eust esté à souhaitter que la lettre que vous m'aviez escrite pour me donner avis de l'estat des choses n'eust point esté perduë. Mais enfin

Antoine-Gilbert Griffet (1756-1805). Littérateur, traducteur de Mackensie, Ossian, Payne Sterne, Junger, Wieland, etc. Auteur de la *Messe de Gnide* (1794), poème badin.

j'espère que nous ne serons plus dans la mesme peine, d'autant plus que vous voulez bien vous charger de m'avertir à l'avenir un mois ou deux avant que le temps soit venu de payer le droit annuel.

Je n'ay point songé non plus à vous rendre responsable de la somme de 220 l 16 s. Je n'avois gardé vostre lettre où il en estait fait mention que pour me souvenir de cette somme, que sans cela j'aurais peut estre oubliée. Je vous remercie de tout mon cœur de la petite rescription que vous m'avez envoyée et je vous envoye ma quittance telle, ce me semble, que vous la souhaittez. J'ai endossé le billet de Mr Brochot et le lui ay remis entre les mains. J'espère que lorsque cette affaire sera entièrement consommée, vous voudrez bien vous souvenir de la part qui me doit revenir ; et cela, Monsieur, sans vous en rendre aucunement responsable. Je ne prétends exiger de vous que la continuation de vostre amitié et que vous me fassiez l'honneur de croire que je suis très sincèrement, Monsieur, vostre très humble et très obeissant serviteur

RACINE.

Je viens de recevoir vostre lettre par laquelle vous me mandez que Mr de Ruere vous a rendu l'argent que vous lui aviez avancé pour moy. Je suis fort aise, Monsieur, que cette affaire soit terminée et que je n'aye plus qu'à remercier très humblement Son Altesse serenissime [1].

Est-il besoin de commenter ces textes qui ne laissent pas d'éclairer, à la fois, un moment de la vie de Racine, et deux aspects divers de son caractère ? M. Raymond Picard, que ses recherches récentes avaient conduit, en même temps que nous, à ces curieux documents, nous signale qu'ils ont été publiés dans les *Archives historiques du Bourbonnais*, éd. Vayssière, Moulins, 1890, t. I. M. Picard les utilisera d'ailleurs dans ses thèses sur Racine.

PAULETTE PIRON.

1. Cachet en cire rouge avec armoiries. — Ces lettres sont conservées aux Archives de l'Allier, C. 238.

LAMENNAIS
ET LA COMTESSE D'AGOULT DE 1848 A 1854
(Documents inédits.)

Lorsqu'éclate la révolution de 1848, Lamennais, contrairement à Lamartine, et pour bien des raisons dont la moindre n'est pas dans son caractère difficile, n'espère pas être chargé d'un ministère ; mais il jouera, au moins au début, un rôle de premier plan et représente, en tout cas, tout le spirituel de l'autorité révolutionnaire [1]. Lui aussi fréquenta, bon gré, mal gré, la rue Neuve-des-Mathurins, et bien que les tempéraments diffèrent, parfois jusqu'à l'hostilité, un lien l'unit à la comtesse d'Agoult, celui d'un lointain : « Non serviam ». Lui aussi entend sonner avec le tocsin de février 1848 l'heure de la revanche ; mais la sienne est double. Louis-Philippe, qu'il a traqué dans sa correspondance et dans ses livres comme le firent les anarchistes au coin des rues [2] est enfin abattu, et les ruines du catholicisme romain se confondent avec celles du régime bourgeois ; on dirait que l'esprit du vrai christianisme imprègne la jeune démocratie. Comme directeur du *Peuple Constituant*, Lamennais mènera, de février au début de juillet [3], un dur combat contre la réaction et aussi contre l'extrême-gauche socialiste ; il présidera un instant la Commission de la Constitution, puis, devenu sans doute encombrant, sera aiguillé vers une moins épineuse présidence : celle des dons et des offrandes. Avec Béranger pour collègue, il détiendra les clefs du tronc révolutionnaire, équivalence laïque de la robe cardinalice dont Léon XII voulut, dit-on, jadis le gratifier [4]. Son fidèle secrétaire, Auguste Barbet, ancien receveur des

1. Cf. Jean Pommier, *Les Écrivains devant la Révolution de 1848*, P. U. F., 1948, p. 16-29.

2. Lamennais, écrivant à plusieurs correspondants, abonde en propos énergiques, voire scatologiques contre Louis-Philippe. Citons, par exemple : « Duclos disait de je ne sais qui : on lui crache au visage, on le lui essuie avec le pied et il remercie.... Cet homme-là devait être quelque ancêtre de Louis-Philippe.... » A. M. de Coriolis, 26 août 1840 ; *Correspondance de Lamennais*. Paris, 1850, t. I, p. 469.

3. Du 27 février au 11 juillet 1848.

4. « Le fait est dénué de preuves », dit Paul Dudon. *Lamennais et le Saint-Siège*. Paris, Perrin, 1911.

finances, et qui, quelques années plus tard, sera préposé par Lamennais lui-même à la garde de son agonie, est devenu, depuis quelques mois, un des piliers du salon de la comtesse d'Agoult. Son nom, jusqu'au mois de juin 1848, revient presque chaque jour dans l'agenda de Marie. Bon technicien des finances, il avait proposé dans des ouvrages curieux et mal écrits de constituer le peuple en « force unitaire dans l'État, fonctionnant dans l'intérêt de tous, à côté des autres unités, religieuse et militaire » [1]. Pour obtenir ce résultat, il voulait organiser le travail de façon que la certitude de n'en pas manquer tînt lieu de richesses à quiconque ne possède rien, et mettre le peuple en état de créer par ses propres moyens, une caisse d'attaque et de défense. Il rédigea toute la partie économique du *Peuple Constituant* ; il dut certainement encourager la comtesse d'Agoult à se lancer, sous le patronage de Lamennais, dans la politique militante.

A en croire les *Mémoires* de la comtesse, le salon de la rue Plumet [2] aurait, au cours d'une soirée mémorable, entendu la lecture du projet de Constitution de Lamennais, suivi des commentaires de l'auteur, en présence de Lamartine. Celui-ci aurait même utilisé l'intermédiaire de Mme d'Agoult pour faire tenir à Lamennais plusieurs messages et pour lui faciliter la publication du *Peuple Constituant* « qui avait ouvert une campagne hardie contre les communistes et les ouvriers rassemblés au Luxembourg par Louis Blanc » [3]. L'agenda n'apprend rien sur cette dernière affirmation, mais la première semble exacte si l'on se réfère à la date du 24 mai ; Lamartine fait dire, en effet, par Louis de Ronchaud à la comtesse : « S'il (Lamennais) voulait un ministère, je le lui donnerais tout de suite... [4]. » Il est exact, d'autre part, qu'il y eut dans le salon de la rue Plumet au moins une rencontre entre Lamartine et Lamennais avec la discussion de la Constitution pour objet. En avril, en effet, le premier écrit à la maîtresse de maison : « Dans deux jours, je serai libre d'aller dîner avec notre prophète que je révère autant que je l'aime et que l'événement relève à la hauteur divine [5].... » Le 13 avril, Auguste Barbet avait formulé le vœu que fût lu le projet de Lamennais chez la comtesse ; celle-ci note explicitement dans son agenda à la date du 30 : « Dîné Constitution. » La lettre de Lamartine incomplètement datée, devrait donc être du 28. Seulement la lecture n'eut pas lieu faute de temps, et les Mémoires qui offrent le tableau d'un Lamartine nonchalamment étendu sur un divan, tandis que l'avocat Auvillain égrène les articles que Lamennais coupe d'explications fréquentes, sont en contradiction avec l'agenda [6]. Marie, dont le cœur battait à

1. *Système social et responsabilité de l'homme.* Paris, 1845, p. 9. Barbet avait aussi composé un autre ouvrage : *La Réforme politique ou organisation.* Paris, 1840.
2. Depuis 1847, la comtesse d'Agoult habitait rue Plumet.
3. *Mémoires de la comtesse d'Agoult.* Édition Daniel Ollivier. Paris, 1927, p. 206.
4. *Agenda inédit* de la comtesse d'Agoult pour 1848. Archives Daniel Ollivier.
5. Lamartine, *Correspondance.* Paris, Hachette, 1875, tome VI.
6. *Mémoires* de la comtesse d'Agoult, *op. cit.*, p. 206. Le 30 avril, l'agenda dit, en effet : « Dîné constitution. On renonce, pressé par le temps, à la lecture.... »

la perspective de cette lecture, y gagna de remonter dans l'estime du prophète, lequel naguère, s'était montré sévère pour l'*Essai sur la liberté* [1]. Barbet n'avait rien négligé pour les rapprocher ; le 3 mai, elle note que Lamennais viendra la voir tous les lundis.

Dans les *Lettres républicaines* que le *Courrier français* fit paraître du 25 mai au 7 décembre 1848, la comtesse d'Agoult parle souvent et avec les plus grands éloges de Lamennais ; son *Histoire de la Révolution de 1848* [2] lui réserve, on le sait, et dans son *Introduction* célèbre et dans le corps du récit, la plus large place. Mais il existe, dans les archives Daniel Ollivier, un précieux carnet inédit de Marie qui va, du 28 novembre 1848 au 8 février 1849, et qui permet de préciser jusqu'à quel point elle avait joué son propre sort sur celui de la révolution. C'est un vrai journal de route à travers les désillusions. Il a, pour centre, le scrutin du 10 décembre ; les événements et les manœuvres que ce scrutin détermine, les jugements sur les hommes, les vues d'avenir en constituent la trame. Lamennais y fait une courte, mais inoubliable apparition. Plus impétueux que jamais et toujours prompt à l'anathème, il vint, le dimanche 17 décembre, une semaine, jour pour jour, après l'élection du Prince-Président, confier à Marie ses rancunes, ses colères et ses espoirs. Bien qu'il ait trouvé un exutoire à la *Réforme*, après la suppression du *Peuple Constituant*, il a beaucoup à dire et à maudire. Il commence par triompher de l'échec de Cavaignac qu'il avait prophétisé dans les derniers numéros de son journal [3], et par se réjouir de cette justice faite du boucher « qui porte au front une tache de sang ». Il est de ceux qui croient que Louis-Napoléon Bonaparte est porté par un flot populaire, que « beaucoup de communes, en votant, ont crié : Vive l'Empereur, à bas les riches, à bas les propriétaires ! » Il dit qu'on refera un 24 février. Puis il se lance dans une diatribe contre Proudhon, « mauvais homme, sophiste orgueilleux, qui serait content de voir crouler tout le système social pourvu qu'il restât triomphant avec son économie politique, et, là encore, il rencontrerait Dieu et disputerait... ». En somme, un démon de plus dans l'enfer mennaisien ; l'ennemi de Dieu et de la propriété flambera en belle compagnie de rois et d'évêques ; mais ce reproche d'âpreté dans la controverse, venant d'un tel professionnel de la dialectique vengeresse, ne manque pas d'iro-

1. Ouvrage de la comtesse d'Agoult publié en 1846. Ce livre contenait une description de l'accouchement. Et Lamennais scandalisé répétait partout : « L'auteur parle d'une femme qui enfante comme d'une chienne qui met bas.... »

2. Publiée de 1850 à 1853 en trois volumes chez l'éditeur Sandré.

3. Caractérisant la situation politique après la répression de juin, Lamennais écrivait le 11 juillet 1848 : « Non, certes, ce n'est pas là la république, mais autour de sa tombe sanglante les saturnales de la réaction. Les hommes qui se sont faits ses ministres, ses serviteurs dévoués, ne tarderont pas à recueillir la récompense qu'elle leur destine et qu'ils n'ont que trop méritée. Chassés avec mépris, courbés sous la honte, maudits dans le présent, maudits dans l'avenir, ils s'en iront rejoindre les traîtres de tous les siècles dans le charnier où pourrissent les âmes cadavéreuses, les consciences mortes.... » Cf., dans *Souvenirs et Idées* de George Sand, le passage sur l'interprétation de la défaite de Cavaignac, p. 124.

nie. La besogne de Proudhon est, du reste, d'essence diabolique ; c'est lui qui a divisé les socialistes, ayant été acheté par Cavaignac ou Dufaure ou par les deux. Et Marie de souligner dans une parenthèse : « Il y a loin de là au jugement qu'il en portait au dîner avec Lamartine... », c'est-à-dire sept mois et demi plus tôt. Raspail reçoit, à son tour, son paquet : « Atrabilaire comme Jean-Jacques, voit la police partout, n'a aucune idée politique.... » Lamennais lui reconnaît des mérites comme savant, mais avec des procédés de charlatan et lui reproche de faire payer fort cher ses consultations. Ledru-Rollin, pour lequel Lamennais a fait voter [1], est atterré du petit nombre de républicains que révèle le suffrage universel dont il est le père ; Pierre Leroux attendra encore cent ans l'avènement du communisme ; puis l'entretien se termine sur cette note désenchantée : « Il fallait sauver la propriété en venant en aide à la classe pauvre, c'est ce que nous avons voulu et prêché, on nous a traités en ennemis. » Lamennais ne pouvait mieux résumer le programme qu'il avait âprement défendu dans le *Peuple Constituant* et qui se gardait aussi bien sur sa droite que sur sa gauche.

Depuis 1851, la santé de Lamennais décline ; c'est cette raison surtout qui explique qu'il se cloître chez lui. Peut-être en voulut-il à Marie du trop beau rôle qu'elle accorde à Cavaignac dans son *Histoire de la Révolution de 1848*. En octobre 1853, il s'installe au Marais, rue du Grand-Chantier ; ses jambes ne le portent plus comme autrefois. Son pessimisme s'accroît naturellement des chagrins de l'infirmité envahissante. « La France n'est plus qu'une grande tombe, écrit-il le 2 octobre 1853 [2]. » Il se réfugie dans le passé, sans beaucoup d'illusions non plus ; du moins y peut-on prélever quelques fleurs, tandis qu'on doit accepter le présent en bloc sans possibilité de choix. La condition à laquelle le Coup d'État a réduit tous les hommes libres est celle-là même à laquelle la maladie contraint le corps de Lamennais : « Les pieds dans la boue sale et froide, la tête dans un brouillard épais et infect, voilà notre agréable condition... [3]. » Il mourra le 17 février 1854. La comtesse d'Agoult reçut, à cette occasion, une lettre demeurée inédite, de signature indéchiffrable, et qui montre l'intérêt qu'elle devait porter aux derniers moments du moribond :

Madame,

J'ai la douleur de vous annoncer la mort de M. La Mennais. Il a rendu le dernier soupir ce matin à 9 h. 1/2. La fermeté et le dévouement de M. Barbet ont préservé sa fin de tous les contacts qui auraient pu projeter quelque ombre de défaillance sur sa mémoire. Il a conservé sa pleine connaissance presque jusque au dernier moment et il est mort dans l'intégrité des croyances qu'il avait professées vivant. Sur le lit où il repose, il porte encore tous les caractères de souveraineté qui fut la sienne, celle de la libre pensée et sa

1. Lamennais, *Correspondance*. Édition A. Blaise. Paris, Dentu, 1886, tome I, Lettres de Lamennais à M. Dessoliaire, 16 et 30 nov., p. 225-226.

2. Lettre de Lamennais à Élie de Kertanguy. *Œuvres inédites* de Lamennais publiées par A. Blaize, tome I. Paris, Dentu, 1866, p. 265.

3. *Lettres de Lamennais à la Baronne Cottu*, publiées par le comte d'Haussonville. Paris, Perrin, 1910, p. 332.

figure exprime plutôt le sommeil du génie qu'elle ne représente la mort matérielle. Mr Lamennais sera enterré Mercredi à 8 heures (pour 9 heures très précises) ; ayez la bonté de le dire le plus que vous pourrez aux amis, car nous ignorons si la presse aura la permission d'en donner la nouvelle[1].

La comtesse d'Agoult garde à Lamennais la fidélité du souvenir et ne souffre pas qu'on parle de lui trop légèrement. Trois ans plus tôt, chez une amie, elle s'était associée à un éloge de Lamennais entamé par deux prêtres, dont l'un était le curé de Saint-Louis. Trois ans plus tard, elle arrive à convaincre Renan de nuancer davantage le portrait qu'il lui consacre : « Ce pauvre Lamennais était arrivé par ses défauts à provoquer tant d'antipathies que j'ai eu à subir, des côtés les plus divers, le reproche d'avoir été trop indulgent. Je suis heureux que votre lettre m'absolve à cet égard ; les grandes individualités sont si rares de notre temps qu'il faut, je crois, les traiter toujours avec sympathie et respect, lors même qu'elles sont fort criticables... [2]. »

La comtesse d'Agoult ne signait pas volontiers des reconnaissances de dettes intellectuelles. « Ni Lamennais ni aucun génie, écrit-elle le 18 avril 1862, n'ont mis leur empreinte sur mes idées [3]. » Et cependant, quinze mois plus tard, elle l'incorporera au chœur des morts invisibles qui l'accompagne : « Manin, Cavour, Lamennais, Mickiewicz... [4]. » Pour Mazzini, elle dessine en passant ce rapide croquis du grand homme : « [Dans cette correspondance] de Lamennais, vous retrouverez beaucoup de choses très contrastées comme l'était son génie, à la fois rude, violent, et tendre, injuste et passionné pour la justice... [5]. » Un mois après, dans une lettre au même, elle évoquait son souvenir, à propos de ses propres mémoires : « J'ai beaucoup tourmenté M. de L[amennais] pour qu'il écrivît du moins l'histoire de son passage de la foi catholique à la foi moderne. Il y répugnait, je ne sais pourquoi. Ces sortes de témoignages me semblent comme un devoir dans le temps où nous vivons... [6]. » Jugement précieux et qui permet d'évaluer ce que Lamennais avait appris à la comtesse d'Agoult ; leurs conceptions politiques et morales avaient pu différer ; Marie avait pu, à différentes reprises, trouver déplaisantes la brutalité et la misogynie d'un homme à qui son sacerdoce collait comme une tunique de Nessus et qui, brûlé lui-même, ne cessait de brûler les autres ; il ne lui en avait pas moins communiqué la passion de la révolte, ne la lui prêchant jamais si bien que lorsqu'il la conjurait, en 1835, de ne pas rompre le pacte social pour suivre les destinées de Franz Liszt [7].

JACQUES VIER.

1. Archives Daniel Ollivier. Suit la formule de politesse.
2. Lettre du 17 octobre 1857, publiée dans notre article : *La Comtesse d'Agoult et Ernest Renan, d'après des documents inédits. L'École*, 2 juin 1951.
3 et 4. *Journal inédit* de la comtesse d'Agoult. Archives Daniel Ollivier.
5. Lettre du 5 septembre 1864. Archives Daniel Ollivier.
6. Lettre du 18 octobre 1864, reproduite par S. Gugenheim dans sa thèse : *Madame d'Agoult et la pensée européenne de son époque*, p. 335. Florence, 1947.
7. Cf. notre *Lamennais, Liszt et Marie d'Agoult*, dans *L'École* du 11 novembre 1950.

UN ROMAN DÉTRUIT DE GEORGE SAND : A LA RECHERCHE D' « ENGELWALD »

Une note de W. Karénine, dans son grand livre sur George Sand, nous apprend que l'auteur fit brûler, par Manceau, en 1862, à Palaiseau, le manuscrit de *Engelwald*. Comme souvent, tout ce que l'on sait sur ce roman tient en une page de ce même ouvrage de Karénine : « Nous savons déjà comment George Sand passa à la campagne cette fin d'hiver [1836] et le commencement du printemps de 1837 [1] [...]. Maurice et Solange tombèrent malades de la variole [...]. Cependant il fallait que George Sand travaillât sans trêve. Elle avait promis depuis longtemps déjà à Buloz un ouvrage de longue haleine pour remplacer *Engelwald*, roman en trois volumes in-8°, qu'elle avait écrit dans le courant de l'été 1836 [2], et dont l'action se passait au Tyrol, quoique son héros, « Engelwald au front chauve » [3] et aux idées républicaines les mieux conditionnées, ne fût rien d'autre, selon toute probabilité [4], que le portrait du vieux [5] tribun berrichon [Michel]. Tout le roman était, semble-t-il, tellement imprégné d'idées subversives, que G. Sand, pour ne pas indisposer ses juges contre elles [6], retarda pendant la durée de son procès, de livrer à l'impression ce roman, ce qui irrita Buloz, — puis elle se décida à ne pas du tout publier cet ouvrage et à le brûler, soit à cause du changement qui commençait à s'opérer dans son amitié pour Michel [7], ou peut-être pour d'autres motifs d'un caractère plus intime [?] » [8].

1. Sand a passé à Paris, comme Karénine l'indique ailleurs, la fin de 1836, mais elle a bien passé à Nohant les derniers mois de l'hiver, au début de 1837.
2. Nous montrerons, plus loin, que cette datation est impossible.
3. Ballade que, d'après les *Lettres d'un Voyageur* et la *Correspondance*, Sand, enfant, aimait à chanter.
4. Une lettre citée plus bas (à E. Tourangin) transforme cette *probabilité* en certitude.
5. Michel avait alors quarante ans. Mais Sand aimait à le nommer, le *Vieillard*.
6. Sand avait porté plainte contre son mari en octobre 1835 — peut-être avant d'avoir conçu *Engelwald*, qu'elle a commencé en novembre de la même année. Son procès a reçu une solution définitive en juillet 1836.
7. C'est en 1862 que Sand a brûlé *Engelwald*, selon Karénine même, qui n'indique d'ailleurs pas sa source. Nous discernons un *changement* dans son *amitié* pour Michel dès le mois de mars 1836.
8. W. Karénine, *George Sand*, II, 352.

Pourquoi ce roman était-il *subversif* ? Quel rôle y jouait Engelwald ? Quels autres personnages intervenaient ? Autant de questions qui resteraient sans réponse si le hasard d'une recherche dans la Collection Spoelberch de Lovenjoul ne permettait de découvrir une analyse de ce roman par G. Sand elle-même [1]. Nous allons essayer ici de raconter brièvement l'histoire de ce roman détruit. Nous devrons remonter assez haut : la suite du développement nous justifiera.

I. 1830-1831. — NAPOLÉON

« Tout le système de ma vie a été transformé, en 1830, par les savoureuses émotions d'une soirée d'été. J'ai entrevu des biens que je n'avais pas, j'ai tout sacrifié à leur possession [2]. » Parmi ces biens que pouvait lui donner une vie parisienne, il y avait le théâtre. Il lui fallut attendre le début de décembre pour chercher querelle à Casimir Dudevant et, le 4 janvier 1831, elle partait pour Paris. Grâce à l'accueil de Latouche, elle put se glisser au *Figaro* : « Je vis toujours tranquille et retirée. Je vais au spectacle presque tous les soirs avec les loges qu'il me donne, c'est très agréable [3]. » Qui s'intéresse à Sand, il serait profitable de lire toutes les pièces jouées à Paris en 1831 et dans les années suivantes : on y trouverait sans doute la source de bien des passages de ses romans. Quoi qu'il en soit, cette année-là, on jouait beaucoup de pièces relatives à Napoléon : « Auteurs et directeurs spéculent sur le mouvement de hausse que le mois de juillet a donné au nom de Napoléon, comme un marchand de denrées coloniales sur le tarif du sucre ou du café [4]. » La mode était aux biographies dramatiques [5]. Si l'Histoire de France tout entière bénéficiait, sur la scène, de l'héroïsme des *Trois Glorieuses*, Napoléon s'imposait au premier plan de l'actualité dramatique. Ainsi, le 8 novembre 1830, on avait joué un *Napoléon* aux Variétés, un autre au Cirque olympique, un troisième chez M. Comte et un quatrième à la Porte-Saint-Martin, en attendant celui de Dumas à l'Odéon : « Chaque soir nous le revoyons, sous l'habit d'écolier et le petit chapeau, à l'attaque d'une redoute de neige, au siège de Toulon, au passage du Saint-Bernard, au pont de Montereau, au départ pour l'île d'Elbe [6]. »

1. Nous adressons à M. Jean Pommier, conservateur de la Collection Spoelberch de Lovenjoul, nos remerciements respectueux. Non seulement il nous a ouvert l'accès de ces dossiers, mais il n'a épargné ni son temps ni sa peine pour nous aider dans nos recherches.

2. G. Sand, « *1835, Pensées Littéraires* ». Cf. la *RSH*, oct.-déc. 1954.

3. A. Boucoiran, le 9 mars 1831. *Corr.*, I, 174.

4. C. r. de *Napoléon Bonaparte* (drame en six actes et vingt-quatre tableaux), d'A. Dumas, dans *Le National* du 14 janvier 1831.

5. Cf. le c. r. d'un *Mirabeau* anonyme : « La biographie de Mirabeau en six époques a été traitée [...] à peu près comme on a traité naguère la biographie de *Napoléon*, taillée par M. Dumas, en six actes et vingt-quatre tableaux » (*ibid.*, le 6 nov. 1831). Cf. encore, dans le même journal : « Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui, décidément, est voué au *Moniteur* et à l'*Histoire de France* [...] » (10 oct. 1831).

6. *Ibid.*, le 22 oct. 1830 (signé A. R.).

L'une de ces pièces d'actualité le montrait à Schoenbrunn, juste après Wagram. C'est le 20 octobre 1830, qu'on avait joué, pour la première fois, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, *Napoléon* ou *Schoenbrunn et Sainte-Hélène*, drame historique en deux parties et neuf tableaux [1], de Dupeuty et Regnier. La pièce obtint aussitôt, avec Gobert dans le rôle de l'Empereur et Bocage dans celui d'un grognard, ce que le rédacteur du *Figaro*, le lendemain de la première, nommait « un succès d'enthousiasme ». Elle le méritait bien ; les auteurs l'avaient saupoudrée de mots historiques (soldats, je suis content de vous...), rehaussée d'un certain « réalisme » (les souffrances de l'occupation...) et somptueusement mise en scène ; les indications relatives aux tableaux, en particulier, à celui des funérailles de l'Empereur, ne laissent aucun doute ; une musique de Piccini faisait le reste. Quant au *fond*, il était séduisant. La pièce reposait sur une antithèse : au deuxième acte, les misères de Sainte-Hélène ; au premier, la gloire de Wagram — Napoléon parlant d'*ultimatum* au comte de Bubna, faisant manœuvrer sa garde et décorant... Bocage de la Légion d'honneur. Il fallait cependant un sujet, une intrigue : on voyait donc de jeunes étudiants, membres du *Tugendbund*, décider d'assassiner l'Empereur. Le sort tombait sur *Frédérick Staps* qui, le jour même de son mariage, apprenant que Napoléon passait une revue, abandonnait sa jeune femme au retour de l'église et allait, sur le terrain de manœuvre, se faire prendre, un poignard dans la poche. Sa femme, nouvelle *Émilie*, aurait voulu le suivre, l'aider, triompher ou mourir avec lui. Du moins, au moment où Frédéric allait tomber sous les balles françaises, pouvait-elle se jeter au pied de l'Empereur. Celui-ci, après avoir conduit l'interrogatoire du jeune patriote, lui avait offert la vie : Frédéric, héroïque, s'était engagé à récidiver. Tenté de faire grâce, Napoléon avait sacrifié son indulgence à la raison d'État. Mais, quand Clémence le supplie, le comte de Bubna vient de s'engager à signer la paix : magnanime, l'Empereur remet donc Frédéric à la justice autrichienne et demande sa grâce à son « cousin » François [2].

C'était fort beau. Le public pouvait opposer à la générosité de Napoléon, la barbarie mesquine de Hudson Lowe.

Les auteurs avaient sans doute puisé leurs informations dans les *Mémoires* de Rapp, parus en 1823. L'auteur y raconte longuement l'incident, l'interrogatoire impérial, l'héroïsme de Staps qui refusa sa grâce... *et sa mort*. Car Frédéric Staps ou Stapps, né à Naumburg, le 14 mars 1792, fils et petit-fils de pasteurs, n'était pas viennois ni étudiant, mais apprenti à Erfurt ; il avait quitté cette ville le 24 septembre 1809. Il avait été arrêté à Schoenbrunn le 12 octobre, lors d'une parade, porteur non d'un poignard, mais d'un couteau de cuisine. Enfin,

1. La pièce est annoncée dans la *Bibliographie de la France* en novembre 1830, sous le numéro 5967. Le succès fut durable (réédition en 1844, dans *La France Dramatique*, et en 1864).
2. Cf. le c. r. du *National*, le 22 oct. 1830.

il n'avait pas été gracié, mais fusillé, le 16 octobre, deux jours après la signature de la paix [1].

Si Dupeuty avait lu Rapp, le rédacteur du *Figaro* l'avait lu également : « Une légère entorse à la vérité fait cependant sourciller celui qui sait son histoire. On a craint d'obscurcir le caractère de Napoléon en suivant littéralement la chronique, et Frédéric Staps est renvoyé de l'Empereur des Français à l'Empereur d'Autriche. » Il en profitait pour donner la leçon : « Le triomphateur comprit, dès lors, que ses plus terribles batailles ne se feraient pas contre les régimens. On brise des légions par des légions ; on ne conquiert les esprits que par le respect des principes [2]. »

Cette « légère entorse à la vérité » ne nuisit pas au succès. La pièce demeura à l'affiche. On la jouait encore le 28, le 31 juillet, le 26 novembre, le 6 décembre 1831. Les journaux portent souvent : « Spectacle demandé : Napoléon. »

George Sand a vu jouer cette pièce....

II. 1834. — ÉVERARD

De Sandeau, passons à Musset ; de Paris, à Venise. Sand manque d'argent. Buloz, à l'en croire, ne lui en donne pas assez. Elle projette de l'abandonner. Elle veut offrir un roman à Dupuy, « un nouveau roman intitulé *Éverard*, en un volume in-octavo de vingt-trois à vingt-cinq feuilles d'imprimerie », pour lequel « M. Dupuy payera à Madame Dudevant, pour la première édition, la somme de seize cents francs, immédiatement après la remise du manuscrit complet » [3]. Mais Sand n'avait pas écrit *Éverard*. A peine avait-elle expédié à Boucoiran ce projet de traité qu'elle lui écrivait une nouvelle lettre :

Mon ami,

Ne vous pressez pas de porter la lettre et le traité à Dupuy. Gardez-les quelques jours, jusqu'à ce que je vous écrive. Je viens d'annoncer à Buloz l'état d'Alfred, qui est fort alarmant ce soir, et, en même temps, je lui démontre qu'il me faut absolument de l'argent pour payer les frais d'une maladie qui sera sérieuse, et pour retourner en France. Comme au bout du compte, c'est un assez bon diable, et qu'il a de l'attachement pour Alfred [4], je crois

1. Cf. la *Deutsche Allgemeine Biographie*, s. v. Le récit de Rapp a servi de source à tous les auteurs (en particulier à Bourrienne, dans ses *Mémoires*). On trouvera un récit de l'incident dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers. Ajoutons que Staps a toujours nié son appartenanee au *Tugendbund* et que, apparemment, il n'était pas fiancé. Dans une lettre à ses parents, en date du 20 septembre, il disait avoir quitté Erfurt « um zu vollbringen, was mir Gott geheissen, was ich Ihm füchterlich heilig geschworen habe zu vollbringen ».

2. *Figaro*, le 22 oct. 1830. La pièce avait été annoncée la veille.

3. Lovenjoul, E. 920, fol. 44. La lettre à Boucoiran remplit le fol. 43. Elle mériterait d'être reproduite : « Mon cher ami, Buloz est un cuistre qui manque à ses engagemens et à un traité signé de sa belle main [...]. Je viens d'être malade cinq jours d'une dysenterie affreuse. Mon compagnon de voyage est très malade aussi [...]. Je n'ai qu'un moyen pour me tirer d'embarras : j'en suis fâché pour M. Buloz, mais c'est sa bêtise qui m'y oblige [...]. Il mérite des coups de pied au cul [...]. » (Lettre du 4 février 1834, Lov. E. 920, fol. 43.)

4. Premier texte : pour *moi*.

qu'il comprendra ce que notre [1] position a de triste, et qu'il n'hésitera plus. Voyez-le à cet égard, et, d'après sa conduite, agissez ou n'agissez pas. Ne lui parlez pas d'un manuscrit que vous attendez, et si ma lettre arrivait trop tard et que vous vous eussiez fait signer Dupuy, allez chez lui, dites lui qu'il n'y a rien de fait, que mon compagnon de voyage est en danger très grand, et qu'il est possible que je n'écrive plus de manuscrit de ma vie. Qu'il vous rende le traité [...] [2].

Il n'était plus question de donner des *coups de pied au cul* à ce *cuistre* de Buloz qui, de fait, envoya l'argent demandé.

Éverard ne fut jamais écrit. Ce n'est pas à dire qu'il n'existât pas, peu ou prou, dans la pensée de Sand. Comme ce fut le surnom qu'elle donna, l'année suivante, à Michel, on se demandera si l'œuvre, malgré l'indifférence de Sand, ne devait pas avoir une nuance politique. On se demandera surtout si ce projet ne résultait pas d'une collaboration avec Musset. Dans le fragment *Perdican*, qu'on a daté de 1834 [3], on lit :

LE CHŒUR. Prends ta robe d'acier et ton manteau de guerre,
Fils d'Evrard : ton cheval t'appelle en hennissant.
[...]
PERDICAN. Silence, ô mes amis ! N'éveillez pas mon père ;
Il vient de s'endormir tantôt sous cette pierre.
Il a vu de longs jours et de sanglants combats ;
Respectez son repos ; silence parlez bas.
[...]
LE CHŒUR. Nos cantons lui feront un cortege de Roi.

C'était là le début de la pièce. Il semble donc que Évrard n'y jouait aucun rôle. Pourquoi ce nom ? La pièce devait se passer en Suisse : « Nos cantons.... » C'était encore, à peu près, le décor de *La Coupe et les Lèvres*. Pourquoi ce nom d'*Évrard* ? Est-ce une francisation de *Eberhardt* ? Elle serait peu conforme à l'esthétique de Musset. On ne sait résoudre les problèmes que pose un fragment qu'il est impossible de dater. On remarquera seulement que le roman de Sand devait s'intituler *Éverard* et que Perdican est ici *fils d'Évrard*. On pourrait penser qu'il y avait la même filiation entre les œuvres qu'entre les personnages [4]. L'inverse est possible aussi.... Quoi qu'il en soit, il paraît probable, dans une certaine mesure, que l'œuvre dont Sand envisageait, le 4 février 1834, la publication (ou plutôt la rédaction) était située en Suisse, qu'elle avait le même décor que *La Coupe et les Lèvres* et, dans une *moindre* mesure, qu'elle était animée par un esprit répu-

1. Premier texte : *ma* position.
2. Le 5 février 1834, Lov. E. 920, fol. 45.
3. On n'a pas justifié cette datation. Peut-être a-t-on obéi à l'appel de ce simple nom de *Perdican*, comme le croirait assez M. Pommier (*Variétés sur Alfred de Musset*, p. 198) qui nous signale que Sandeau a écrit, mais bien plus tard, une nouvelle intitulée *Le Colonel Evrard*. Sandeau, Musset, Sand — et Michel, dont c'est le surnom : ce nom est vraiment riche !
4. Si l'on admet qu'il y a un rapport entre le *Evrard* de Musset et le *Everard* de Sand, celui-là paraît second par rapport à celui-ci : Evrard est une contraction de Everard, nécessitée sans doute par la prosodie. On ne voit pas, au contraire, pourquoi un prosateur eût voulu *allonger* Evrard.

blicain .[1] Il nous plaît de retrouver l'influence de Musset dans cette œuvre non écrite, et, par elle, peut-être, dans *Engelwald*, cette œuvre détruite....

Buloz avait envoyé de l'argent : il fallait rembourser ; Sand ne le pouvait qu'en écrivant. Elle se lia à lui, le 5 décembre 1834, par un traité *verbal* [2] qui évoque le contrat relatif à la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Sand vendait ses œuvres posthumes (premier projet de l'*Histoire de ma vie*) en même temps qu'elle s'engageait (par l'article 4) à remettre à Buloz un roman nouveau, dont elle avait reçu le prix à Venise, avant le 1er mai 1835. Ce roman n'est pas nommé. Sans doute était-ce le *Éverard* qu'elle avait projeté d'offrir à Dupuy. Du reste, le nom d'Engelwald chantait dans sa mémoire. Dans l'une des *Lettres d'un Voyageur*, en date du 1er mai 1834, elle avait écrit :

> Je croirais assez que mon ancienne affection pour le Tyrol tient à deux légers souvenirs ; celui d'une romance qui me semblait très-belle quand j'étais enfant, et qui commençait ainsi :
>
> Vers les monts du Tyrol poursuivant le chamois,
> Engelwald au front chauve a passé sur la neige, etc. [3].

Dans ces mêmes *Lettres d'un Voyageur*, sous l'influence, peut-être, de *La Coupe et les Lèvres* et sous l'impression de la promenade alpestre qu'elle avait faite avec un Pagello blasé [4] ou de son retour à travers la Suisse, elle avait peint, avec un pittoresque éclairé par l'enthousiasme, le versant méridional des Alpes. C'était déjà, dans ces *Lettres* où il y a tant de choses, le titre et le décor de son roman tyrolien. Sand, j'imagine, n'en savait rien : elle ne connaissait pas alors d'homme « au front chauve »....

III. En 1835. — D'ÉVERARD A ENGELWALD

Michel était chauve. Sand fit sa connaissance le 7 avril 1835. Fût-elle sa maîtresse le 9, comme on le veut ? On ne l'a pas établi. Elle éprouva tout de suite pour lui une vive admiration. Après deux hommes-femmes, épicuriens et égoïstes, il était l'*homme*, le héros, le penseur, le martyr. Elle le suivit à Paris lors du *procès d'avril*. Elle publia, en juillet 1835, sa *Lettre à Éverard*, datée d'avril : « Hélas ! tu trouves que c'est long à venir, l'accomplissement d'une grande destinée ! Les heures se traînent, ton front se dégarnit, ton âme se consume et le genre humain ne marche pas [5]. » Dans la lettre à Liszt, fière de ses connaissances toutes neuves en phrénologie, elle écrivait : « La voûte

1. Cette fragile hypothèse repose uniquement sur le fait que *Everard* fut le surnom de Michel.

2. Lovenjoul, E. 861, ff. 193-197.

3. Dans la même lettre : « Quand [...] je conduisais mes chevaux en chantant la romance d'Engelwald le long des traines de la Vallée-Noire [...] ».

4. Cf. *1835, Pensées Littéraires*, ff. 48 v-51, une très belle description des Alpes dans laquelle Sand oppose un élève de Turner à « l'Italien » dégoûté par l'absence de vin et la misère de cette *povera gente*.

5. Sous la date du 10 avril.

immense du crâne chauve d'Éverard, si belle et si vaste, si parfaite et si complète dans ces contours qu'on ne sait quelle magnifique faculté domine en lui toutes les autres ; ce nez, ce menton, et ce sourcil dont l'énergie ferait trembler si la délicatesse exquise de l'intelligence ne résidait dans la narine, la bonté surhumaine dans le regard, et la sagesse indulgente dans les lèvres, cette tête qui est à la fois celle d'un héros et celle d'un saint m'apparaît dans mes rêves, à côté de la face austère et terrible de Lamennais. » Mais Sand, tout en admirant ce « Robespierre en personne », refusa d'abord d'adopter toutes ses idées : la violence lui faisait horreur....

Elle n'entreprenait pas le roman qu'elle avait promis à Buloz le 5 décembre. Elle rédigeait *Mauprat* — non pas le *Mauprat* de 1837, mais une « nouvelle en 100 pages » dont l'héroïne se nommait Mme de la Marche [1], dont une nouvelle brouille avec Buloz interdit la publication [2]. A la place de *Mauprat*, elle livra *Simon*, qui fit l'objet d'un traité en date du 6 octobre 1835 [3]. Et Simon, c'était Michel [4]. De même que Patience sera Michel et encore, *pour une part*, le Valmarina de 1836-1839.

Simon une fois en train, elle commença un nouveau roman, le 8 novembre. Le lendemain, elle écrivait à Guéroult :

Mon cher Enfant,

J'ai à répondre à deux lettres de vous et je veux le faire avant de me mettre au travail ; car j'ai un roman arrangé dans ma tête. Dussiez-vous dire que je fais mes embarras, vous n'entendrez pas plus parler de moi, d'ici un, deux ou trois mois, que si j'étais morte.

J'ai écrit les premières pages hier. Vous connaissez cela. Pour toutes choses, il y a un beau moment, c'est le commencement [...] [5].

Il ne peut s'agir de *Simon* commencé depuis longtemps, mais bien de *Engelwald* dont, sans doute, selon son habitude, Sand a écrit, ces jours-là, un commencement, avant de l'abandonner pour achever *Simon* et de le reprendre au début de l'année suivante [6]. Cette nouvelle œuvre, Sand ne pouvait pas la vendre, puisque elle en avait touché le prix en 1834, à Venise : elle prenait la place du « roman nouveau », anonyme, à livrer avant le 1er mai 1835, dont il était fait mention dans le traité *verbal* de décembre 1834. C'est à ce titre qu'il figure dans le traité du 6 décembre 1835, qui ne devait être ratifié que le 9 juillet 1836 :

Article 8. Mme Dudevant s'oblige à livrer à MM. Buloz et Bonnaire *Engelwald* en deux volumes in-8° au premier janvier prochain en exécution du

1. Le manuscrit définitif conserve des traces nombreuses de ce premier état du texte.
2. Cf. la lettre à Boucoiran en date du 2 juillet 1835 (Lovenjoul, E. 920).
3. Lovenjoul E. 861, fol. 5.
4. Cf. la lettre à Girerd que nous citons plus bas.
5. *Correspondance*, I, 322.
6. On voit que nous ne suivons pas la chronologie de W. Karénine.

traité de quatre mille cinq cents francs pour un roman livrable au mois de mai dernier et dont Mme Dudevant a reçu le prix [...] [1].

George Sand, au moment où elle rédigeait ce traité, espérait sincèrement respecter ses engagements. Commencé le 8 novembre 1835, *Engelwald* était déjà fort avancé. Un volume au moins avait été écrit [2]. On devine cependant le *bluff* dans cette lettre de Duteil au directeur de la *RDM* : « [si l'accord se fait] George vous livrerait de suite *Engelwald*, 2 vol. in-8°, en exécution du traité particulier fait avec vous et dont elle a reçu le prix. Cet ouvrage est prêt [3]. » Non ! l'ouvrage n'était pas prêt ; le 25 décembre, Sand écrivait à Buloz : « *Engelwald* n'est guère plus avancé que vous ne l'avez laissé [4]. J'ai refait presque tout le premier volume. Je pourrais vous l'envoyer si vous en aviez absolument besoin, mais j'aimerais mieux l'avoir entre les mains pour faire le second [5]. » L'avisé directeur ne s'en faisait pas moins quelques illusions : « Je crains bien que la première partie de *Simon* ne m'arrive trop tard pour le numéro du 1er janvier, je n'ai pas encore reçu l'épreuve. Tâchez de m'envoyer la fin, et que nous puissions mettre sous presse *Engelwald* vers le 10 ou le 15 janvier [6]. » Illusions de l'éditeur, demi-mensonges de l'auteur : Sand savait bien qu'elle ne pouvait achever en quelques jours un roman dont le premier volume était peut-être écrit, alors qu'elle en avait un autre à terminer [7].

IV. — ENGELWALD

Nous avons, jusqu'ici, suivi *de l'extérieur* la genèse de ce roman disparu. Nous l'avons vu naître à Venise, en somme, d'un besoin d'argent — sous un autre nom qui évoque l'influence de Musset. Nous l'avons vu se former à Nohant, sous l'influence de Michel. Mais cette influence est-elle établie ? On n'avait jusqu'ici que l'autorité de W. Karénine. Appuyons-la du témoignage de Sand elle-même. Elle écrivait à Girerd, le 4 février 1836 :

Je suis bien fière que *Simon* vous plaise. Puisque vous avez si bien deviné, gardez cela pour vous, et ne dîtes pas le vrai nom de ce personnage. Vous

1. Lovenjoul, E. 861, ff. 6-7.
2. Cf. le lettre à Buloz que nous citons plus bas : Buloz a vu le manuscrit, semble-t-il.
3. Lovenjoul. E. 861, fol. 71, verso.
4. Lors de la rédaction du traité, le 6 décembre, à Nohant.
5. Cité par Mme Pailleron, *George Sand. Histoire de sa vie*, p. 450. La lettre est datée par erreur de 1836. Il s'agit bien de Noël 1835, comme le prouve la phrase suivante : « Présentez tous mes complimens à madame Margarita [Christine Buloz]. On m'a dit qu'elle s'appelait ainsi, est-ce vrai ? C'est un nom charmant que je fourrerai dans quelque roman, si elle le permet. » Buloz répondait, en effet, à cette phrase, le 29 décembre 1835 : « Ma Margarita se laissera volontiers fourrer dans le roman que vous voudrez » (Lovenjoul, E. 859).
6. Lovenjoul, E. 859, *sub datam*.
7. Cf. cette lettre à Charles d'Aragon, à la fin de décembre : « [...] Je vous autorise à lui demander mes épreuves. Vous me donneriez votre avis sur Simon, ce qui ne serait pas inutile, car la fin est encore à faire dans ma tête et sur le papier » (Lovenjoul, E. 912, ff. 72-73).

savez qu'il y a une sorte de persécution organisée dans l'opinion des hommes contre les plus saintes affections. On trouverait bientôt moyen, à l'aide de semblables inductions, d'empoisonner la plus pure, la plus féconde amitié de ma vie. Au reste, ce personnage est tellement taillé pour servir de modèle aux rêves poétiques et philosophiques, que vous ne serez pas étonné de le retrouver, vieilli de quarante ans, en sus des vingt ans de *Simon*, dans *Engelwald*, héros du livre que je m'amuse à griffonner maintenant. Vous me garderez encore ce bien petit secret là [...] [1].

Ainsi, Engelwald était un tyrolien de soixante ans, taillé sur le modèle de Michel, « le vieillard », le *carbonaro*, l'avocat républicain qui avait passé, en prison, le mois d'octobre 1835 [2]. Si l'on se rappelle que Sand a commencé son livre le 8 novembre et que Michel avait été libéré le 3, on établira sans doute un rapport de cause à effet entre ces deux faits.

Il y a plus. Le procès qui opposa Sand et Buloz, en 1841, nous permet de connaître le sujet de *Engelwald*. Sand, en effet, rédigea un long mémoire à l'intention de Me Brinvilliers, dans lequel, avec ce don d'homme d'affaires qu'elle eut l'habileté de nier, elle expliquait pourquoi elle n'avait pas remis à Buloz le manuscrit d'un roman dont elle avait encaissé le prix. Par une lettre à Liszt [3], on savait déjà (nous y reviendrons) qu'elle n'avait pas cru pouvoir publier, au temps de son procès, une œuvre aussi subversive. Le mémoire de Sand [4] permet d'apprécier cette *subversion* : Engelwald faisait l'apologie implicite du meurtre politique....

1er Fait.

Ce nouveau roman dont le titre n'était pas encore arrêté et dont il est question dans le traité verbal du 6 9bre 1834 était celui qui est désigné plus tard sous le nom d'*Engelwald*. Les raisons qui m'empêchèrent de le publier après qu'il fut écrit sont assez particulières et je ne puis me dispenser de les rapporter.

Le sujet et le dénouement de ce roman étaient l'histoire et la mort de Frederick Staabs, jeune allemand affilié à la Société secrette des *Illuminés*, et qui, à l'âge de dix-sept ans, fit une tentative d'assassinat sur la personne de Napoléon à Schonnbrunn. Tout le monde sait cette histoire qui fut mise à la scène et représentée dans le drame intitulée *Napoléon* au théatre de la porte St Martin, peu de mois après la révolution de juillet. Dans cette pièce au lieu de faire fusiller son assassin (comme il le fut en effet) l'empereur frappé du courage de ce jeune homme, et le considérant comme égaré par l'excès de son patriotisme, lui faisait grâce et désarmait ainsi la haine.

Comme ce dénouement était tout à fait contraire à l'histoire, je ne crus pas devoir me le permettre dans un roman et la mort de Frédérick Staabs, fusillé à dix-sept ans, marchant au supplice avec un grand courage et périssant par fanatisme patriotique était un événement assez étrange, assez romanesque pour qu'il me fut permis de jetter quelque intérêt sur mon héros. Pour motiver son acte de démence enthousiaste, il me fallut bien entrer dans les idées que ce jeûne homme avait pû avoir sous l'oppression et l'avilissement

1. Lovenjoul, E. 920, *sub datam*.
2. Sur Michel, cf. Pierre Gestat, *Michel de Bourges*. Bourges, 1943.
3. Le 5 mai 1836, *Correspondance*, V, 363 (cité par W. Karénine).
4. Lovenjoul, E. 861, fol. 183 et suiv.

de son pays, sur le despotisme du conquérant, sur le droit qu'un individu croit pouvoir s'arroger de supprimer d'un coup de poignard, l'homme qu'il regarde comme l'unique cause des malheurs publics. Toutes ces théories ne concluaient certainement pas à l'apologie du régicide ; mais j'avoue que, ne faisant point un ouvrage politique et philosophique, mais un roman pour amuser mes lecteurs, je leur laissais le soin d'absoudre ou de condamner les erreurs de Frédérick Staabs. Ce roman était fort avancé lorsque arriva l'explôsion du complot de Fieschi [...] [1].

On pourrait s'amuser à reconstituer le roman de Sand. Nous en connaissons maintenant la « source ». Il y avait donc un vieux Tyrolien, qui devait annoncer le brave Patience, un honnête paysan, qui, dans sa sagesse et sa vertu, voulait promouvoir des temps meilleurs. Peut-être même, comme Valmarina devait être le chef d'une *venta*, Engelwald, malgré l'humilité de ses origines [2], était-il le chef d'une loge d'Illuminés. On imaginera aussi que, malgré l'histoire, Sand n'avait pas négligé le rôle de Clémence, la fiancée du héros [3]. Et puis, il fallait bien un rôle de femme. Gageons qu'il y avait là une fière jeune fille, sœur de la Fiamma de *Simon*, aristocrate et républicaine, sœur aussi d'Edmée de Mauprat ou même, dans une certaine mesure, de la Lélia des années 1836-1839. Gageons même que Sand l'avait faite grande et magnifique, qu'elle avait désiré — comme la Clémence de Dupeuty — collaborer à cet assassinat.

Mais n'écrivons pas ce roman, puisque Sand l'a écrit, puis détruit. On se demandera seulement si Heine ou Liszt lui avaient donné des renseignements sur le renouveau national de l'Allemagne après Iéna, si elle a cherché des renseignements dans *Mademoiselle de Marsan*, voire un modèle [4], et si, enfin, *Engelwald* ne fut pas l'œuvre la plus *dure* et la plus *pure* de George Sand.

Il ne faut pourtant pas négliger la *conjoncture* au profit des seules influences personnelles et littéraires. Certes, Michel était un homme de sang : l'*Histoire de ma Vie* le montre beaucoup mieux d'ailleurs que la *Lettre à Éverard*. On ne peut pas ne pas réfléchir sur la dernière des phrases que nous citions plus haut : « Ce roman était fort avancé lorsqu'arriva l'explôsion de Fieschi. » Et Sand de conclure que le moment n'était pas favorable à la publication de son roman. Elle oublie qu'*Engelwald* a été commencé le 8 novembre 1835, et que Fieschi avait tiré le 28 juillet. On se demande si, loin d'avoir empêché la publication d'*Engelwald*, Fieschi n'en a pas provoqué la conception.

1. *Loc. cit.*, ff. 188-189.
2. De même que Michel.
3. Il est assez curieux de constater que Dupeuty et Regnier ont publié une analyse de leur pièce, précisément en 1835 : *Analyse de Napoléon à Schoenbrunn et à Sainte-Hélène*. Paris, 1835, in-8°, 8 p.
4. On sait par une lettre à Peaultre que Sand avait lu, en 1832, les tomes parus cette année là des *O. C.* de Nodier et qu'elle l'admirait, beaucoup. *Mademoiselle de Marsan*, œuvre *noire*, violente, mal bâtie, raconte longuement et effroyablement l'action des sociétés secrètes contre les Français. On y rencontre des Carbonari, le Tugendbund, Salm, Chasteller, Andreas Hofer, mais non Staps. L'influence sur la seconde *Lélia* paraît possible, sinon probable.

V. 1836-1838. — CENSURE ET ABANDON

Le 20 mars 1836, Sand quitta Nohant pour Paris, où elle demeura jusqu'au 3 mai. Elle travailla à *Engelwald*. Elle en lut de nombreuses pages à Charles Didier ébloui [1]. Au retour de Paris, elle écrivait à Liszt : « J'oubliais de vous dire que j'ai fait un roman en trois volumes in-octavo, rien que ça ! [2] » Emportée par son sujet et son amour, elle avait donc excédé la limite des deux volumes promis par le contrat (non encore ratifié) du 5 décembre 1835. Est-ce à dire qu'elle eût réellement achevé *Engelwald* ? Non, sans doute, puisqu'elle écrivait, le 22 août 1836 : « Je viens de finir un roman qui m'a tellement embêtée que quand je passe devant mon encrier, je dresse les oreilles et fais un bond de côté, comme mon cheval [3]. » On peut douter que, même alors, le roman fût achevé, puisque, par la suite, elle devait arguer de son inachèvement pour ne pas le livrer [4].

Quoi qu'il en soit, Sand ne pouvait envisager la publication d'*Engelwald* en 1836. D'une part, elle plaidait contre son mari et ne devait pas indisposer les juges contre elle. D'autre part, Alibaud avait pris la relève de Fieschi et tenté d'assassiner Louis-Philippe (juillet 1836) — Alibaud, à peine plus âgé que Staps....

Elle échangea avec Buloz une longue correspondance relative à *Engelwald* en 1836. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, tout en comprenant les raisons avancées par Sand [5], se faisait pressant, surtout après l'heureuse conclusion du procès (juillet) : « Tâchez de m'apporter quelque chose pour la *Revue*. Que ferez-vous pour *Engelwald* ? Ne vous décidez-vous pas à le publier ? Il y a longtemps que *vous n'avez rien donné de nouveau*. Il faut soigner votre gloire [6]. »

A son retour de Suisse, George Sand dut envisager de se remettre à *Engelwald*, puisque elle réclama le manuscrit à Duteil [7]. Mais elle travaillait alors, comme elle avait fait en juillet et en août, à la nouvelle *Lélia*.

L'année 1837 s'écoula de la même façon. Sand écrivit *Mauprat*. Honnêtement, elle proposa à Buloz, qui refusa, de livrer ce roman à la

1. Cf. John Sellards, *Dans le sillage du romantisme. Charles Didier*, Paris, 1933. Le *journal* de Didier, que cite l'auteur de cette étude, montre Sand lui lisant *Engelwald*. Didier admire. Il est vrai qu'il était amoureux. Ajoutons ici que *Rome Souterraine* pourrait bien avoir servi à Sand, qui avait relu cette œuvre au début de 1835 (cf. une lettre à Buloz, citée par Mme Pailleron et par M. Sellards, *op. cit.*).

2. *Correspondance*, I, 363.

3. A. Papet, Lovenjoul, E. 920. Une note du vicomte de Lovenjoul précise : *Mauprat*. Impossible !

4. L'argument n'est d'ailleurs pas probant : quand ment-elle ?

5. Cf. les lettres du 23 juin 1836 (« *Engelwald* viendra après votre procès »), du 26 juin (« je ne suis point gêné par l'argent que vous avez sur *Engelwald* ; je comprends parfaitement vos raisons pour le retarder »), mais aussi du 5 août (Lovenjoul, E. 861, fol. 80, 86 et 82).

6. *Ibid.*, fol. 95.

7. Nov. 1836. Lovenjoul, E. 920, *sub datam*. Cité par W. Karénine.

place de *Engelwald* [1] : Buloz craignait sans doute de manquer de copie ou, plutôt, il voulait avoir barre sur son auteur [2].

Mais Sand refusait toujours, tout en laissant figurer ce roman dans les nouveaux contrats qu'elle signait. Ainsi, le 26 juillet 1838 :

> [...] 4° l'ouvrage intitulé *Engelwald*, dont il a déjà été question dans un précédent traité ; suivra les conditions de tous les autres ouvrages qui seront livrés à partir de ce jour par Mme Dudevant à MM. Buloz et Bonnaire [3].

Quand elle avait besoin d'argent, elle songeait encore à cette œuvre républicaine. On lit, à la page 37 du carnet intitulé : « *Notes de voyage*, 1836-1839 », ce compte un peu trop optimiste :

à Toucher		
De Simon	1 500 fr	—
De Lélia (en livraisons)	4 500	—
rel. (1 vol. dans la Revue)	1 500	—
	7 500	—
d'Engelwald [4] payé	3 000	—
de Spiridion	3 000	(sur 4 000)
d'un volume à faire	4 000	
	25 000	(sur 26 000)
	22 000 [5]	

Triste évaluation : Sand a fait entrer deux fois dans son calcul les trois premiers articles, puisqu'elle a additionné chacun d'eux tout en reprenant leur somme partielle ! Le manque d'argent ne la rendait pas mathématicienne....

Tant et si bien, qu'en 1841, *Engelwald* fut l'une des armes de Buloz plaidant contre Sand.

On doit se demander *pourquoi* l'auteur se refusait à publier ce roman. Parce qu'il lui semblait mauvais ? Elle en a publié d'autres, par la suite, qui ne méritaient pas de voir le jour ; elle a même donné aux journaux des œuvres de jeunesse qui ne devait pas valoir plus qu'*Engelwald* ? Parce qu'elle n'aimait plus Michel ? Il ne semble pas que ç'ait jamais été une raison pour elle.

Les vraies raisons sont ailleurs, croyons-nous. D'une part, cette théorie de la violence, cette apologie du meurtre n'a eu qu'un temps dans sa pensée. En 1834, elle blâmait Fleury qui parlait d'assassiner Louis-

1. Cf. Lovenjoul, E. 861, fol. 56 : « Puisque vous croyez la publication impossible maintenant, vous n'avez vous même aucun intérêt à cette substitution » (13 février 1837).

2. Cf. les lettres du 15 février 1837 (« quant à *Engelwald* j'espère, comme je l'ai toujours espéré [...] »), du 19 juillet (« Et *Engelwald* ? ne pensez vous pas à le publier ? »), du 25 octobre (« Si vous vous décidiez à publier *Engelwald* nous aurions plus d'argent à vous donner. Pourquoi ne le faites-vous pas ? ») et du 17 décembre 1837 (« Vous pourriez finir *Engelwald* [.... sinon] nous laisserions *Engelwald* pour une autre époque »). Lovenjoul, E. 861, fol. 55 et suiv.

3. *Ibid.*, fol. 14, verso.

4. Ce mot, substitué à *Valentine* — le tout étant rayé d'un trait, ainsi que le nombre 3 000 correspondant

5. B. N. Mss., N a. fr. 13645.

Philippe [1]. En 1836, durant les premières crises de son amour pour Michel, elle lui reproche sa dureté et fait l'éloge de la bonté [2]. Sitôt que Sand a souffert de l'énergie de Michel, elle la lui a reprochée. Elle avait été *possédée*. Si riche et profonde qu'ait été l'influence de Michel, elle est bien vite redevenue celle qui avait écrit : « Je hais ces hommes forts [...] [3]. » Elle a conservé *Engelwald* sous le boisseau moins par crainte peut-être qu'en raison d'une intime réprobation. D'autre part, cette œuvre sommeillant, elle l'utilisait. Qui dira ce que doit *Mauprat* au roman disparu ? Ou *Lélia* ? Ou d'autres ? Sans doute la mine fut-elle rapidement épuisée : elle l'abandonna [4]....

VI. 1862. — L'HOLOCAUSTE

Selon Wladimir Karénine, George Sand aurait fait brûler le manuscrit d'*Engelwald* par Manceau, en 1862, dans sa maison de Palaiseau. Certes, à cette date, l'heure était moins que jamais sonnée de raconter une tentative d'assassinat d'un Napoléon....

Né peut-être de l'attentat de Fieschi, *Engelwald* était achevé quand Alibaud manqua le sien — Alibaud, frêle *imitation* de Friedrich Staps. Est-ce de la même plume dont elle écrivait les dernières pages de son roman qu'elle traça ces quelques lignes, si belles, si émouvantes, malgré leur emphase :

A Alibaud,

Monte tranquillement les marches de l'autel où ton sang va couler. A chacun des pas qui te conduisent au supplice, mon cœur se brise de douleur et de joie.

Ne crains pas ma pitié, mais ne repousse pas mon regret. Je ne t'ai pas connu. Mes pleurs coulent sur toi comme si mes entrailles t'avaient porté neuf mois. Un homme de cœur a vécu de mon temps, et ma main n'a pas rencontré la sienne.

Il est heureux pour toi et pour l'honneur du monde que je ne t'aie pas connu. Je me serais attaché à toi comme à mon ombre et tu n'aurais pas été connu des hommes, car je n'aurais pas pu me décider à te perdre.

Mort sublime, souviens toi dans les cieux du seul amour que tu ayes inspiré sur la terre. Aucun vivant ne te remplacera dans le cœur de celle que tu n'as pas connu.

Va, mon amant, va, mon fils, monte en souriant les marches de l'autel où ton sang va couler.

Ah ! si *Engelwald* était écrit avec cette encre-ci, il faut en regretter la destruction....

PIERRE REBOUL.

1. *Journal intime*, p. p. Mme Lauth-Sand, p. 19-20.
2. Cf. « *1835, Pensées Littéraires* », *loc. cit.* Cf. aussi, dans le *Journal Intime*, les *Entretiens journaliers avec le* [...] *Docteur Piffoël* (juin-juillet 1837).
3. *Journal Intime*, p. 7 (1834).
4. Buloz n'avait pas renoncé. Cf. la lettre du 15 janvier 1838 : « Je publierai bien certainement *Engelwald* dans la *Revue* ; je m'en rapporte à votre prudence pour ce qui regarde le gouvernement. » Sand s'autorisait de cette phrase pour ne pas publier son roman.

A PROPOS D'UN EXEMPLAIRE UNIQUE DES « ESQUISSES POÉTIQUES » DE TURQUETY

Le nom d'Édouard Turquety n'est pas arrivé à la célébrité. Ce poète avait cependant un talent gracieux et pur. Faut-il imputer la médiocrité de sa fortune littéraire au manque d'originalité des idées, à la forme sans grand relief ? Affirmons nettement que l'homme et l'œuvre attendent encore biographe et critique. Des articles publiés par la *Revue parisienne*[1], la *Revue de Bretagne et de Vendée*[2], les études elles-mêmes de Sainte-Beuve[3] portent sur des œuvres particulières ou donnent une idée incomplète de l'auteur des *Hymnes sacrées*. Les livres de Saulnier[4] ne sauraient satisfaire les exigences de l'histoire littéraire.

Il est regrettable que Turquety poète et bibliophile ne soit pas mieux connu. Les *Esquisses poétiques*, *Amour et foi*, *Poésie catholique* jouirent d'une vogue considérable; les réimpressions furent nombreuses. Almanachs, recueils poétiques, keepsakes recherchaient une collaboration précieuse [5]. L'ami de Charles Nodier jouait son rôle dans le chœur romantique.

Né à Rennes en 1807, envoyé à Paris par son père, respectable notaire, afin d'y étudier le droit, Turquety se fit recevoir avocat, mais déserta aussitôt la carrière du barreau; il se livra tout entier à son goût pour les lettres et la poésie. Il fut un des habitués de l'Arsenal, où il admira le *bel ange aux yeux noirs* qu'il connaissait déjà par les vers de M^me^ Tastu; quelques lignes du jeune provincial racontant une soirée chez Nodier sont remarquables par la sincérité touchante de leur accent :

> ... J'écoutais avec admiration tous ces noms connus de moi; je regardais avec une curiosité enfantine ces hommes dont j'avais lu les vers tant de fois; je cherchais sur les traits de chacun d'eux quelque chose de la physionomie idéale que de loin mon imagination leur avait prêtée. Obscur et rude Armoricain, j'étais là au milieu d'un monde de génie, de gloire et de poésie et j'éprouvais cette espèce d'enivrement éblouissant que cause un spectacle inaccoutumé [6].

1. Souvestre : 1839, t. I, pp. 197-202.
2. Loïc : 1868, t. I, pp. 257-276. — Gourcuff : 1885, t. II, pp. 304-311.
3. *Revue des Deux Mondes*, 1839, II, p. 530. — *Premiers lundis*, 1875.
4. *Edouard Turquety bibliophile*, 1884; *La vie d'un poète, étude biographique*, 1885.
5. Citons simplement à titre d'exemple : *Emma*, ballade publiée par l'*Almanach des Muses* de 1825; *La Chaumière*, figurant dans les *Annales romantiques* de 1836.
6. *Un nouveau poète*, p. 2. (Bibliothèque Nationale, Ln27 19915.)

Dès sa première œuvre, écrite à vingt-deux ans, il témoigna à ses illustres aînés sa déférente sympathie. La pièce liminaire des *Esquisses poétiques* est dédiée à M. Charles Nodier; *La Cloche* à M. Victor Hugo; *Vision de nuit* à M. le comte Alfred de Vigny; *Une soirée* à M. Émile Deschamps; la poésie qui clôt le recueil est encore dédiée à M. Charles Nodier. Le choix des épigraphes est également significatif; à côté d'Horace, Dante, Pétrarque, Shakespeare, Ronsard, Rémi Belleau, Desportes, rarement cités, reviennent constamment les noms d'André Chénier, sauvé de l'oubli par H. de Latouche en 1819 et aussitôt accaparé par les romantiques, de Louis Belmontet, Alexandre Guiraud, Victor Hugo, Charles Nodier, Émile Deschamps, Chateaubriand Lamartine, Alfred de Vigny, H. de Latouche, Alexandre Soumet, Sainte-Beuve, Ulric Guttinguer, Delphine Gay, Jules de Rességuier, Soulié, M^me^ Amable Tastu, Jules Lefèvre, etc. Il est passionnant de lire ces noms dans une édition originale dont l'auteur avait fait ses délices.

Les *Esquisses poétiques*, imprimées chez G. Doyen, parurent à Paris, chez Delangle frères, en 1829. C'est un ouvrage in-16, de 217 pages, aux caractères parfaits. A l'ombre de l'église de Saint-Sernin, un des joyaux de Toulouse, nous eûmes l'heureuse surprise de trouver cette première édition au milieu d'un fouillis que connaissent les habitués d'un marché dont l'appellation locale est d'un exquis réalisme. La reliure était somptueuse, de fort bon goût, les marges non rognées. Notre surprise devint de l'étonnement, soigneusement caché à notre vendeur, quand nous vîmes l'*ex-libris* connu de Prosper Blanchemain et cette annotation sur la page de garde :

Je tiens ce volume précieux, entièrement annoté de la main d'Édouard Turquety, de M^me^ Zédélie Turquety, née de Gâcon, sa veuve.

PROSPER BLANCHEMAIN.

1. Nodier ne fut pas insensible à la délicatesse de son jeune ami. L'éditeur de Turquety présentait ainsi la deuxième édition d'*Amour et foi* :

Nous ne pouvons mieux faire, pour recommander cette nouvelle édition, que de transcrire le jugement de M. Charles Nodier : il constate la voie originale que l'auteur s'est frayée dans *Amour et foi*. Le nom et l'autorité de ce célèbre critique dispensent de tout autre éloge.

Entre tous les jeunes poètes qu'a produits noble école religieuse de M. de Lamartine, je n'en connais point qui l'emporte sur M. Turquety par l'élévation de la pensée et par la magnificence de l'expression. C'est le digne Élisée du prophète; et on reconnaît la double inspiration de son maître à la grandeur des sentiments comme à la constante élégance de la parole. Ce qui le distingue su tout, et pour s'exprimer comme on le fait aujourd'hui, ce qui le spécialise entre tous ses émules, c'est que sa poésie est animée par une foi pure et une conviction profonde. Ce n'est plus l'élan indéfini d'un spiritualisme admiratif qui honore Dieu dans ses œuvres, mais sans savoir précisément à quel Dieu inconnu il doit rapporter ses hommages; c'est l'hymne exhalé aux autels du christianisme et tel qu'il a été recueilli par Klopstock, dans les concerts mêmes des anges. Nos muses modernes sont déistes, et c'est un immense progrès après un long siècle de scepticisme absurde qui annonçait la fin des temps. Celle de M. Turquety est catholique, et ses chants peuvent se marier aux concerts des vierges et des prêtres - or, c'est là une réelle et incontestable originalité. Il nous semble qu'une haute destinée est réservée au jeune talent qui a marqué ainsi son point de départ, et qui est allé prendre sa lyre aux murailles du sanctuaire ..

Les journaux parisiens reproduisirent de bonne grâce ce passage. Ils furent suivis par les feuilles provinciales. Cf. la *Gazette du Languedoc*, 20 octobre 1834.

De fait, les poésies étaient datées, les strophes annotées. Le lecteur est tenu ci-dessous au courant de tous les renseignements contenus dans l'édition (à propos de chaque pièce) dans l'ordre du recueil :

A M. Charles Nodier. — Date : octobre 1828.

La mendiante. — Date : 26 décembre 1826.

La cloche. — Date : 16 juillet 1827.

Un souvenir d'enfance. — Date : 25 mai 1829.

Au-dessous de cette date, nous lisons ces mots :

Mariage du duc de Berry, 1816. Fête au milieu du champ de mars. Danse après la course des bagues. — L'idée de cette pièce m'est venue en jouant sur une guitare l'air de cette walse que je n'oublierai jamais.

Ballade. — Date : 26 mars 1829.

Elle. — Date : 17 mars 1827.

Absence. — Sans annotation.

Exaltation. — Date : 21 février-8 mai 1829.

Une pensée. — Date : 3 mars 1827.

Au dessous de cette date, nous lisons :

Pièce faite en me promenant dans le Thabor, en rêvant à Mlle Fanny B. — Je l'avais vue plusieurs fois au commencement de l'année. — Il y avait en effet, hors de Rennes, un jeune homme qu'elle aimait et dont elle était aimée. — Faite tout d'un trait.

La fleur. — Date : 8 mars 1828-19 mars 1829.

Nous lisons au-dessous :

C'est le *souvenez-vous de moi.* — Je le conserverai tant qu'il y aura vie en moi.

Elégie. — Au début de la pièce :

J'ai beaucoup corrigé et recorrigé cette pièce pendant plusieurs jours.

A la fin, date : 11 mai 1829, et la note suivante :

Voici les vers d'A. Soumet qui m'ont inspiré cette pièce ; ils sont tirés de *Saül* :

Que de fois au nuage, à la plaine embaumée
J'ai demandé quel nom portait ma bien-aimée !
Que de fois mon regard lentement soulevé
A désiré le vôtre et ne l'a pas trouvé !

La lavandière. — Note en marge :

Cette pièce est une de celles que j'ai le plus remaniées. — J'eus beaucoup de peine à faire les deux dernières strophes.

A la fin de la pièce, date : 8 avril-18 mai 1829.

Élégie. — Date : 24 mai 1829.

André Chénier. — Date : 28-29 avril 1829.

Songes. — Date : 24 avril 1829.

Élégie. — Date : 14 mai 1829.

Vision de nuit. — Date : 21 septembre 1827-24 janvier 1828.

La jeune fille. — Date : 29 mai 1829.

Vœu. — A la première page :

J'improvisai cette pièce en me promenant sur le mail. — Je n'y ai pas changé une lettre.

A la fin, date : 12 mars 1829.

Élégie. — Date : 7 décembre 1828.

Invocations. — Date : 29 juillet 1826-4 juin 1827.

Le saule pleureur. — Date : 18 juin 1826.

Fragment. — A la première page :

Cette pièce m'a été inspirée par une anglaise, Mlle P... qu'un jeune homme me montra, un jour, d'un air indifférent en me contant son histoire. Elle aimait un jeune homme dont elle était aimée. Il était absent et on n'en avait pas de nouvelles. Elle paraissait presque mourante.

A la fin, date : 30 mai 1829.

Improvisation. — Date : mars 1829.

Jour de printemps. — A la première page :

La première partie de cette pièce est postérieure à la seconde qui commence à cette strophe : *ici, je m'en souviens.*

Cette première partie fut faite à côté de Saint-Méri, la seconde à côté de la campagne de Mme Longchamps.

A la fin, date : 19 janvier-27 *id.* 1829.

Élégie. — Date : 4 avril.

Solitude. — Date : 20 mars 1829.

En dessous :

Faite en me promenant le soir autour de sa demeure — dans la rue b — c. Temps humide. — Bonheur que j'éprouvais ce soir-là.

Le réveil. — A la première page :

C'est en l'attendant que je rêvais à cette pièce de vers — f. b. l. v. Beau soleil. Verdure si fraîche et si brillante.

A la fin, date : 11 juin 1829.

L'apparition. — Date : 5 février 1828,... etc.

Villanelle. — Au-dessous de la date, 15 mai 1829 :

Faite en me promenant au mail. — C'était le soir. — Bel effet de soleil qui traversait les feuilles d'un vert si tendre.

Les nuits d'hiver. — A la première page :

Faite presque d'un trait dans la chambre *du bout* au bruit des vents d'hyver.

A propos du premier vers de la septième strophe :

Plus loin, levant au ciel son faîte séculaire,

nous lisons :

J'avais mis *centenaire* au lieu de *séculaire* ; mais j'aime mieux cette dernière épithète.

A la fin, date : 1er mai 1827.

Une soirée. — Date : 29 septembre 1828-18 mai 1829.

Élégie. — Date : 21 mai 1829.
Espérance. — Date : 1829.
A Marie. — Date : 17 janvier 1827.
Souvenirs. — Date : 1827.
Le silence. — A la première page :

Cette pièce fut faite dans le *bassin* du Thabor — en revenant de ma promenade de 11 heures auprès de S. E.

A la fin, date : 5 mai 1829.
Le Barde. — Date : 6 avril 1826,... etc.
La convalescence. — Date : 21 avril 1826.
Élégie. — Date : 30 avril 1829.
Une tombe. — Date : 29 mai 1827.
L'harmonie. — Date : 1827.
A une colombe. — Date : 30 mars 1827.
Villanelle. — Date : 12 mars 1828.
Un ange. — Date : 30 mai 1826.
L'éloignement. — Date : 15 janvier 1827.
Élégie. — Date : 18 avril 1829.
Dernier asyle. — Date : 20 avril 1829.
L'attente. — A la première page :

C'est après avoir vu une lithographie de M. Devéria que j'ai fait cette pièce. La lithogr. est intitulée aussi : *L'attente.*

A la fin, date : 5 janvier 1829.
Mon âme. — A la première page :

Faite tout entière en me promenant.

A la fin, date : 8 mai 1829.
Le retour. — A la première page :

Faite en me promenant au bord de l'eau par une belle journée d'hyver, — c'est-à-dire le commencement seulement jusqu'à la strophe : *Adieu, lumière.*

A la fin, date : 5 septembre 1828-28 avril 1829.

A M. Charles Nodier. — Pas d'annotation.

Le futur historien d'Edouard Turquety [1] trouvera peut-être dans ces notes des renseignements intéressants. Aux *Esquisses poétiques* succédèrent *Amour et foi*, *Poésie catholique*, *Hymnes sacrées*, *Primavera*, *Fleurs à Marie* et d'autres livres et articles dont Thieme a donné l'énumération au tome II de sa Bibliographie.

Dans ses *Adieux poétiques* (t. II, pp. 81 sqq.), Gaspard de Pons maltraite le poète breton. Il lui cherche une mauvaise querelle pour avoir écrit *Hymnes sacrées*, au féminin. Il lui reproche de faire rimer

1. Il conviendrait d'étudier aussi avec soin le bibliophile qui recherchait particulièrement les poètes français du XV^e^ au XVII^e^ siècle. Cette curieuse collection d'un catholique féru des païens de la Renaissance fut dispersée à la mort de Turquety. Le *Catalogue* de sa bibliothèque est un répertoire précieux de notre poésie du XVI^e^ siècle. Le *Bulletin du bibliophile* renferme des études, des notices de Turquety sur des auteurs peu connus.

ensemble des syllabes longues et des syllabes brèves, « par une inadvertance dans laquelle, dit-il, j'ai vu assez souvent tomber Soumet, Guiraud et autres poètes du Midi, mais dont un natif des rivages armoricains n'est nullement en droit de réclamer le bénéfice ». A son habitude, Gaspard de Pons revendiquait ses droits de priorité pour telle idée, telle expression ; il accablait Turquety par une comparaison avec « le cygne de Mâcon » qui n'était pas non plus épargné ; il assénait enfin au malheureux auteur d'*Amour et foi* ce trait qu'il avait soin d'expliquer à ses peu perspicaces lecteurs : « Je me permettrai de dire, en empruntant l'esprit d'Émile Deschamps : « Ce n'est pas du tout ni *mon été*, ni *mon hiver*, mais c'est un peu *mon automne* (*monotone*)! » Inutile de commenter.

Dans les *Esquisses poétiques*, les thèmes romantiques l'emportaient sur les sentiments chrétiens. Turquety fut vite conscient de son originalité. Dans la préface de la première édition d'*Amour et foi*, on rencontre ces nettes affirmations :

> ... Le but de ce livre est complètement religieux : je dis *complètement*, car les pensées variées qu'il renferme se rattachent à cette unité religieuse. Elles sont là pour montrer l'écrivain sous ses diverses faces ; mais l'écrivain est toujours lui-même, c'est-à-dire catholique avant tout ; et c'est en cela que le genre de ce volume diffère de la poésie religieuse telle que l'a créée en France un poète illustre, doublement sacré par son rare génie et sa belle âme....

Sans aucun doute, Turquety ne réalisa pas absolument son noble dessein. Il restera un poète mineur. Il n'a pas la richesse d'idées, la splendeur verbale, l'éclat biblique des images, l'élan sacré ravissant tout sur son passage, la douceur limpide dans la méditation, la fougue pathétique, la divine harmonie d'un Bossuet ou d'un Lamartine ; mais son œuvre résisterait victorieusement aux attaques d'un Gaspard de Pons. Turquety, par son talent et la grandeur de ses ambitions, mérite mieux que le dédaigneux oubli dans lequel son nom a sombré.

FRÉDÉRIC SÉGU[1].

1. L'auteur de cet article est décédé avant de pouvoir en corriger les épreuves — *N. D. L. R.*

BOURGET EN IRLANDE
d'après le journal de son hôte (1881)

En juillet-août 1881, Bourget faisait à travers l'Irlande et l'Écosse un voyage dont il a donné une relation dans le *Parlement* et le *Gaulois* de l'époque [1]. Grâce à l'extrême obligeance de M. le baron de Montgascon, nous avons pu feuilleter le journal inédit de celui qui accueillit Bourget en Irlande, lui fit visiter l'île et l'initia à la politique locale : le vicomte de Basterot [2].

Curieuse figure que la sienne, et bien digne de nous intéresser. Car cet homme exerça une influence profonde sur Bourget, son cadet de seize ans, qui s'est appelé lui-même « le vieux baby turbulent de sa bonne nourrice Basterot ». Une étonnante affinité de caractère fut à l'origine de leur longue amitié. Également sensibles et analystes, ils étaient faits pour s'entendre. Grand voyageur, reçu dans les milieux les plus cosmopolites et les plus fermés, Basterot ménagea à son ami de hautes relations dans l'aristocratie française, anglaise ou italienne. Par ailleurs, il était visiblement flatté de son intimité avec un auteur chéri du public. Comme il rêvait de gloire littéraire, mais désespérait d'y parvenir, il côtoyait volontiers, pour se dédommager, ceux qu'il jugeait destinés à l'immortalité. Qui sait ? Peut-être ferait-il passer dans leurs œuvres quelques-unes des idées qui lui étaient chères et ainsi sa pensée ne mourrait pas toute. Son calcul n'était pas faux, puisque Basterot survit dans le vieux ligueur de *Cosmopolis*, le marquis de Montfanon. Par une délicate attention, Bourget a voulu ainsi rendre hommage à celui qui contribua à lui faire retrouver la foi.

Du journal de Basterot, nous avons extrait les pages où celui-ci raconte le séjour de Bourget en Irlande. Elles nous ont paru curieuses, car elles peignent sur le vif Bourget, occupé à regarder, à noter, à rédiger ; elles nous disent ce qui l'intéresse ou l'ennuie. Bref, on y voit naître les articles du *Parlement* et du *Gaulois*.

Plus encore qu'un Bourget voyageur, c'est Bourget tout entier qui apparaît dans ces lignes. Il est étudié minutieusement par un observateur sagace et désireux de connaître plus à fond ce poète, dont il aime les vers sans avoir jusqu'ici vécu dans son intimité, car leur amitié est encore neuve. Aussi se plaît-il à tracer de lui un portrait détaillé, où le futur auteur de *Cruelle*

1. *Parlement*, à partir du 21 juillet ; *Gaulois* du 28 juillet, du 9 août et du 24 août 1881. — Ces notes ont été plus tard recueillies dans *Études et Portraits*, (t. II, p. 39 et suiv.).

2. Né à Paris en 1836, de souche franco-irlandaise, il partagea son temps entre l'Irlande, Paris et Rome, quand ses voyages ne l'entraînaient pas à travers le reste de l'Europe, parfois jusqu'en Amérique, en Afrique ou aux Indes. Il mourut en 1904

Énigme apparaît comme un poète plein de fantaisie et de jeunesse, bien différent du Bourget vieilli de la fin.

Donc, en juillet 1881, Basterot invitait son ami à passer quelques jours dans sa maison de Duras, petite localité située sur la côte occidentale de l'Irlande. Fuyant la chaleur étouffante de Paris, c'est là qu'il venait, chaque été, chercher un peu de fraîcheur. Si l'on veut imaginer son domaine, qu'on lise la description qu'en donne Bourget dans *Neptunevale*, nouvelle dédiée à Basterot et recueillie dans *Voyageuses*. On comprendra le charme sauvage de cette propriété, l'ambiance étrange de cette région, sur laquelle pèsent un ciel lourd et des légendes sinistres. Cette année-là, en 1881, l'Irlande devait paraître particulièrement terrible : une Jacquerie, ou plutôt une révolution l'ensanglantait, dirigée par la Ligue Agraire de Parnell, qui menaçait, malmenait, abattait les Landlords ou propriétaires terriens. Il leur fallait un certain courage pour ne pas émigrer. Or, cette année-là, Basterot, qui était un de ces landlords, poussa la crânerie jusqu'à venir à Duras comme d'habitude, sans rien changer à son genre de vie. Et c'est dans ce coupe-gorge que Bourget débarqua un soir de juillet... Mais laissons la parole au vicomte de Basterot ; pas entièrement toutefois, car sa langue, souvent drue, n'est pas sans rudesse. Il l'avouait lui-même et le regrettait. Nous nous sommes donc permis de ramener à leur place quelques mots indociles, d'éclaircir un tour qui s'obstinait à demeurer confus : tout cela, naturellement, sans toucher à la pensée.

MICHEL MANSUY.

Lundi, 11 juillet 1881. Duras.

Temps affreux toute la matinée. Mon régisseur J. Quin revient de Gort vers quatre heures avec P. Bourget qui a l'air content et se trouve immédiatement à son aise.

Comme le temps s'est remis, nous allons à la Carrière et longeons la mer qui est superbe. Quant à Bourget, ses premières impressions me semblent bonnes. Il parle de Richepin, de Coppée, et surtout de Barbey d'Aurevilly. Il est très drôle et fait de gentilles plaisanteries sur J. Quin, qui lui a dit tout à l'heure en lui montrant l'Atlantique : « Voici la mer qui baigne l'Amérique et les terres de M. le Vicomte ».

Mardi, 12 juillet. Duras.

Dans le jardin, après déjeuner, Bourget me parle de Richepin. Ce vil cabotin est allé se confesser et communier par bravade. Le P. Millerio, qui lui a donné les sacrements, est pourtant un saint homme. Mais il s'est conduit bien légèrement !

... Je me plais à étudier Bourget. Avant tout, c'est un poète ; il est peu pratique et, je crois, panier percé. Il traîne une énorme malle à roulettes, la Trunque, pleine d'habits, de parfums [1]. C'est une nature féminine, pleine de coquetterie. Il a été gâté par les femmes.

1. Cette malheureuse malle connut bien des infortunes. Nous trouvons à la date du 6 août : « Très amusante lettre de Bourget, datée d'Édimbourg. Désastre de sa Trunque ; elle a été égarée, puis retrouvée *minus* une roulette. »

Mercredi 13. Duras. Kilcornan [1].

Après déjeuner, je dresse, avec Bourget, le plan de sept articles sur l'Irlande. Seul, il ne s'en tirerait pas, car il n'a aucune notion de géographie. Et même, j'ai beau l'aider, il se fatigue vite, pâlit, s'affadit. C'est à se demander s'il pourra venir chez les Redington, à Kilcornan.

Nous partons cependant, par un temps brumeux. Bruine en route. Le soir, chez les Redington, Bourget parle poésie, mais ne mange rien. Nos hôtes comprennent vite qu'il ignore tout de la géographie et de la politique, anglaises ou irlandaises. Mais dans le domaine des idées, quelle revanche !

14 juillet. Duras.

Journée superbe, presque trop chaude. Après déjeuner, nous quittons Kilcornan, en compagnie de Christopher Redington, pour une promenade à Tillyra. Le couvent de Clarinbridge enchante Bourget par sa propreté. Mais au fond, il ne remarque que les détails. Cette disposition est encore renforcée par une forte myopie.

... Après la visite d'un château en construction, Bourget se montre très abattu. On dirait qu'il va se trouver mal. Il faut dire qu'il se laisse aller. « Il sort sa petite mort de sa poche », dirait l'une de ses amies. Mais quand nous partons pour Coole et Kilmacduagh, le voilà d'une gaîté folle, tenant des propos fantasques. La tour ronde de Kilmacduagh le frappe par sa bizarrerie, mais il s'intéresse peu aux églises. Il n'a pas la moindre notion d'architecture.

Sur le chemin de Duras, il me parle de la vie morale à Sainte-Barbe et Louis-le-Grand. C'est encore pis qu'à Rollin où j'ai fait mes études. Le mal fait des progrès, le bien, non.

Le soir, à Duras, je reçois la visite d'un ami. Bourget, de nouveau abattu, ne songe guère à nous tenir compagnie : il est allé se coucher.

Vendredi, 15 juillet. Duras.

P. Bourget écrit un article pour le *Parlement* [2]. Sa prose serrée, est bien différente de ses vers. Certes, ce n'est pas mauvais, ce n'est pas exquis non plus.

Samedi 16. Killarney [3].

A 6 h. 30, nous sommes en route pour Ardrahan. Comment Bourget supportera-t-il le voyage, lui, si délicat ? Eh bien, Bourget a oublié son indisposition. Il est d'une gaieté folle, récite des vers, en particulier de ce singulier Juvigny, mort en 1873. Temps superbe. D'abord, aux environs d'Ennis, l'Irlande herbue, puis après Mallow, des étendues boisées, si rares en Irlande.

1. On peut comparer ce récit à celui de Bourget dans le *Parlement* du 21 juillet 1881 (article recueilli dans *Études et Portraits*, éd. Lemerre, t. II, p. 39 et suiv.).
2. C'est celui que nous citions dans la note précédente (*Parlement* du 21 juillet 1881).
3. Cette excursion est racontée par Bourget dans son second article au *Parlemen* (28 juillet 1881). Voir *Études et Portraits*, t. II, p. 46.

A Killarney, nous descendons au Lake Hotel, mauvais, cher, mais central et commode pour les excursions sur les lacs. Il est quatre heures. Nous prenons un bateau à quatre rames. Prix : £ 1.1. C'est bien cher, mais je veux profiter de cette soirée idéale, bien rare dans l'entonnoir pluvieux de ces lacs. Nous visitons d'abord le château de Ross. Quels arbres ! Quels fourrés de verdure ! Ensuite, à Inisfallen, île enchantée ; grands frênes, promontoire avec un if ; les vaguelettes y viennent mourir. Au loin, le château en briques rouges de Lord Kenmare, que la Land League a contraint de s'exiler.

Puis, c'est la cascade d'O'Sullivan, petite, mais si *rare*, dont Bourget a donné une si charmante description. La forêt moussue et comme enchantée, fait rêver à Herminie et à Bradamante.

Nous revenons enfin par Glena, puis par le Chenal qui sépare le Low Lake du Muckross Lake. C'est un des moments les plus délicieux de ma vie de voyageur. Je goûte le mystère d'un beau soir. L'eau tranquille reflète des rochers couverts de bruyères roses, d'arbousiers et de chèvrefeuilles.

Dimanche, 17 juillet. Killarney.

A huit heures, messe à la cathédrale de Killarney, œuvre ambitieuse, mais inachevée et mal bâtie du vieux Pugin. Il y a trop de vent pour une promenade sur le lac, mais le temps est superbe. Les montagnes de Macgillicuddy, Torc et Maggerton se dessinent en bleu d'or sur le ciel, comme l'Estérel à Cannes un soir de mistral.

Visite à Muckross Abbey, charmante avec ses tilleuls et l'if gigantesque de son cloître. De là, gagnons l'île enchantée de Dinis et revenons par la cascade de Torc. Bourget est en extase. On le croirait transporté dans l'île de la *Tempête* ou dans la forêt du *Songe d'une nuit d'été*. Sur le *car* même [1], tandis que je suis des yeux une troupe de cerfs sur les hauteurs de Torc, il compose cette jolie chanson d'Ariel à Miranda.

Le long de ces montagnes douces,
Dis, viendras-tu pas à l'appel
De ton délicat Ariel
Qui veloute à tes pieds les mousses ?

Suave Miranda, je veux
Qu'il fasse juste assez de brise
Pour que ce souffle tiède frise
Les pointes d'or de tes cheveux.

Les clochettes des digitales
Sur ton passage tinteront.
Les églantines sur ton front
Effeuilleront leurs blancs pétales.

1. Voiture à deux roues où l'on s'assied dos à dos.

Sous le feuillage du bouleau
Sourira ta tête bouclée,
Et dans le creux de la vallée,
Tu regarderas bleuir l'eau,

L'eau du lac lumineux ou sombre
Miroir changeant du ciel d'été,
Qui sourit avec sa gaieté
Et qui s'attriste avec son ombre.

Symbole, hélas ! du cœur aimant
Où le chagrin, où le sourire,
De l'être trop aimé se mire
Gaiement ou douloureusement.

Lundi, 18 juillet. Blarney Castle [1].

Départ de Killarney par le premier train. A la station de Blarney, nous trouvons la voiture des Colthurst qui nous dépose à Blarney Castle peu après midi. Bon accueil de Lady Colthurst et de ses filles. Sir George Colthurst est au grand jury de Cork. Ici, tout est un peu en l'air, car il y a d'autres visiteurs au château, et l'on attend encore du monde pour le lawn-tennis, cet après-midi.

A trois heures, nous visitons le vieux château, un des plus vastes de l'Irlande. Une partie date du XIII^e^ siècle, mais le plus considérable est du XV^e^.

Miss Annie Colthurst se fait notre cicerone ; elle a un charme pénétrant. Elle avait tant de sympathie pour le peuple irlandais qu'elle avait appris sa langue, à seule fin de s'entretenir avec les vieilles gens de Ballyvourney. Maintenant, elle et ses sœurs ne sortent plus qu'avec des revolvers !

Repos jusqu'à huit heures. Bourget, qui n'a pas reçu certaines lettres, fait des gyries [2] et se dit « posthume ».

Le soir, grand dîner. Un tas de monde : les Miss Fitzgerald, filles du Knight of Kerry, des officiers, une très jolie personne, amie de pension de la plus jeune miss Colthurst, mais surtout un baron suédois, énorme étalon, à moitié abruti, marié à une Irlandaise blonde, ardente, une Walkyrie. Il s'appelle Fuck, nom qui doit embarrasser Lady Colthurst, car elle prononce « Falk » ; et à chaque fois le baron rectifie : « Pas Falk, Fuck ! » C'est à se tordre.

Au vin, les dames parties, Sir George et moi parlons politique. Parnell est son ennemi juré. A Cork, il a rendu son élection un moment indécise. Il compte se présenter contre lui. Full of pluck... Au salon, il chante avec un brio extraordinaire des vers satiriques sur la Land League. Tous les invités font chorus, puis on danse. Cette scène étrange frappe beaucoup Bourget et lui fait écrire, dans une lettre

1. Cf. *Gaulois* du 28 juillet 1881. Article non recueilli en volume.
2. Expression que l'auteur affectionne particulièrement et qui signifie : « Faire des caprices, ou des manières ».

au *Gaulois* : « Tout cela est crâne et prouve que le vieux sang normand est encore rouge dans les veines des héritiers des rois de la mer [1] ».

Mardi, 19 juillet. Lismore, Mallow [2].

Nous partons de bonne heure pour Cork. Bon déjeuner à l'Imperial Hôtel. Bœuf froid délicieux. Bourget dit des folies toute la journée.

De Cork, chemin de fer jusqu'à Youghal, puis *car* pour Lismore. On longe presque constamment le Blackwater ; le pays est superbe, boisé, — ce qui est rare en Irlande, — dominé par des ruines, celles d'un vieux château des Templiers, celles de l'Église de Templemichaël.

Le soir, nous sommes à Mallow où nous passons la nuit.

Mercredi, 20 juillet. Lisdoonsvarna [3].

Mauvaise nuit, départ matinal par chemin de fer ; ondées orageuses ; rien à manger à la gare de Limerick : ce début n'est guère prometteur, mais à partir d'Ennis, tout s'arrange. Nous y trouvons un bon restaurant, un bon cheval, un cocher sympathique. Le ciel est balayé par un grand vent d'ouest, le temps devient splendide. Ces plaines herbeuses ont vraiment du caractère. Bourget, qui est très sensible à tous ces détails (encore un trait de caractère que nous avons en commun), est gai comme un cheval échappé et me tient des propos plus étranges que jamais. C'est une bien curieuse débauche d'imagination littéraire.

A partir de Lehinch, bleu absolu du ciel et de la mer. Aspect saisissant des falaises par gros temps sous un ciel d'une teinte méridionale. Tourbillons d'oiseaux marins. Bourget est ravi, la mer l'enchante.

Il est trop tard pour que nous poussions ce soir jusqu'à Duras. Nous couchons donc au Queen's Hôtel, à Lisdoonsvarna, ville d'eau déserte et presque ruinée par la faute de la Land League.

Jeudi, 21 juillet. Duras.

En route vers huit heures, avec le même car qu'hier. Toujours le beau temps. Nous traversons les plateaux qui ont vu leurs premiers habitants, peut-être de race jaune, se replier de camp fortifié en camp fortifié devant les envahisseurs celtes.

Au milieu d'une étendue pierreuse aux lignes pures, qui invite aux austères rêveries, l'abbaye de Corcomroe frappe beaucoup Bourget. Peut-être lui inspirera-t-elle un poème ? Sommes de retour vers midi.

Vendredi, 22 juillet. Duras.

Après une promenade qui me fait mieux découvrir sa fatuité naïve et sa coquetterie absolument féminine, Bourget rédige pour le *Par-*

1. Cf. *Gaulois* du 28 juillet 1881.
2. Cf. *Parlement* du 4 août 1881. *Études et Portraits*, t. II, p. 52.
3. Cf. *Parlement* du 4 août 1881. *Études et Portraits*, t. II, p. 52.

lement un article sur Killarney [1]. Sans que le fond en soit remarquable, il est très bien écrit, dans un style vigoureux, condensé, qui n'a rien de la féminité dont je parlais à l'instant.

Paul Bourget a certainement des facultés intellectuelles hors ligne : plus je l'étudie, plus je m'en convaincs, mais il y a chez lui quelque chose de cruellement mobile et de très mal équilibré. Il m'avoue qu'il a un caractère très violent. Ainsi, tout enfant, il eut des convulsions de rage parce qu'il ne pouvait pas cueillir les fleurs d'un tapis.

J'en ai la preuve le soir même, quand il prépare la suite de son voyage : Il veut tout ce qui est difficile, presque impossible, par exemple visiter seul le Donegal que lui ferme pratiquement son ignorance de l'anglais.

Dimanche, 24 juillet. Duras.

Bourget descend le soir avec un long article qu'il vient de rédiger pour le *Gaulois* [2]. Je n'aime guère le commencement où il s'adresse à Richepin et parle des *Gueux*. Mais le milieu est ferme, substantiel, et la fin très remarquable. Elle est inspirée par le spectacle extraordinaire de la famille Colthurst.

Lundi, 25 juillet. Duras.

Hier, on a assassiné un pauvre policeman sur la route de Loughrea : encore la Land League !

P. Bourget commence à s'ennuyer. Il gâte son article en le retouchant, et fait des gyries : la compagnie manque de femmes ; la nourriture n'est pas bonne, et puis il y a des courants d'air (pierre de touche des faiseurs de gyries). Il tient des propos bizarres sur Barbey d'Aurevilly, gémit sur la perte d'un petit briquet oublié à Lisdoonsvarna. Il est temps qu'il parte !

Mercredi, 27 juillet. Cong [3].

C'est la dernière matinée de Bourget à Duras ; elle est magnifique. A coup sûr, mon hôte est enchanté de partir, mais il est content de moi et de son séjour ici.

Nous sommes à Ardrahan vers une heure, à Galway pour 2 h. 15. Le bon John Lynch, complaisant comme toujours, est à la gare avec son *car*. Il nous fait faire un petit tour dans la ville, puis nous prenons le petit « Steamer » qui fait le service du lac Corrib.

Celui-ci est sauvage, semé d'îles, et sans qu'il soit très beau par lui-même, on y jouit d'une très belle vue sur les cimes du Connemara.

Vers six heures, nous sommes à Cong, ou plutôt à deux milles de Cong, près de ce curieux champ de bataille de Moytura, avec ses

1. Il s'agit du second article au *Parlement* (23 juillet 1881).
2. Article déjà signalé, et qui relate la visite à Blarney Castle.
3. Cf. *Parlement*, 11 août 1881 (*Études et Portraits*, II, 60). C'est ici que la ressemblanceentre l'article de Bourget et le *Journal* de Basterot apparaît la plus frappante.

pierres funèbres décrites par Sir W. Wilde. C'est là que les Firbolgs (les jaunes ?) furent défaits par des envahisseurs, sans doute des blancs, des Celtes.

Un *car* nous conduit dans un hôtel médiocre, fort plein, où Bourget ferait des gyries si je ne le retenais.

De là, au château de Lord Ardilaun, Sir A. Guinness : architecture incohérente, trop de tours, mais parc magnifique. Enfin, visite à la caverne appelée « Pigeon Hole » (où se trouve le passage souterrain de la rivière Mask) et aux ruines de l'Abbaye, trop vantées selon moi et bien inférieures à celles de Corcomroe.

Le soir, nous dînons à Cong avec un Français énigmatique déjà rencontré sur le bateau : Serait-ce un agent de la Révolution cosmopolite ?

Jeudi, 28 juillet. Leenane.

Le temps a changé pendant la nuit ; il pleut. Vers midi, le ciel semble s'éclaircir et nous partons en *car*. A une demi-heure de Cong, près d'un carrefour, dans une contrée sauvage, mais nullement solitaire, voici l'endroit où fut assassiné le malheureux Lord Mountmorris. Parmi tant d'exécutions, c'est la plus froidement atroce, celle qui prouve le mieux de quoi est capable le mauvais germe irlandais, mêlé au mauvais germe américain [1]. Lord Mountmorris était pauvre, inoffensif, mais on voulait inspirer la terreur en frappant un « Lord ». Celui-ci fut choisi par lâcheté, parce qu'il prenait moins de précautions que les autres, allait seul à toute heure, sans domestique, sur un mauvais cheval. Un peu plus loin, nous passons devant Ebor Hall, demeure de ce malheureux. La police l'occupe maintenant. C'est une maison basse, proprette, voisine de la route, avec une belle vue sur le lac Corrib et les montagnes.

Nous changeons de *car* à Mame pour gagner Leenane, sur le Killery Bay ; cette région est d'une beauté sauvage que la pluie rend lugubre.

Vendredi, 29 juillet. Westport-Tuam.

Il pleut toute la nuit. Au matin, le temps est si menaçant que je n'ai plus qu'une idée : gagner la gare la plus proche. Je décide donc Bourget, non sans quelque peine, et nous prenons en *car* le chemin de Westport. En route, Bourget me reparle de Juvigny et de son curieux roman qu'il me donnera à lire.

Nous traversons les terres du marquis de Sligo : « Il a bien fait de s'enfuir, nous dit le cocher ; douze hommes étaient prêts à lui trouer la carcasse ». Et il nous assure que les saumons ont déserté les rivières

1. La Land League comptait parmi ses membres un certain nombre d'Irlandais revenus dans leur pays après un séjour en Amérique.

et les harengs la baie, parce que les crimes du marquis étaient restés impunis !

Énorme lunch à Westport, puis Bourget se décide à gagner directement Dublin par le train de 2 h. 10 : je dois le quitter à la station de Claremorris pour Tuam, Galway et Duras.

Nous nous séparons assez tristement, car, nous le sentons bien, c'est un agréable moment de notre existence qui s'achève. Quand revivrons-nous des heures aussi intimes ? Probablement jamais, de telles occasions sont si rares !

C'est ce que je me disais avec ma cruelle absence d'illusion, tandis que je gagnais Tuam. Bourget, pensais-je, a un esprit charmant, une grande séduction, des dons poétiques de premier ordre : avec cela, désireux de plaire ; mais il y a en lui de l'inconstance. (Ira-t-elle jusqu'à l'oubli ?) Ses yeux jaunes, « bug coloured » dénoteraient une certaine perfidie. Son menton, la façon dont il s'adresse aux domestiques, ne sont pas sans dureté. Mais je me disais cela en toute indulgence. Ne pourrait-on pas, de la même façon, épiloguer sur moi et mon esprit d'indépendance qui va jusqu'à l'égoïsme ? Ainsi, au moment même où je viens de quitter Bourget, j'ai beau éprouver une certaine mélancolie, je suis content d'être plus libre et de nouveau livré à moi-même.

Vicomte Florimond de Basterot.

NOTES ET DOCUMENTS

LA MAISON OÙ PASCAL ÉCRIVIT LE « MÉMORIAL »

« L'an de grâce 1654,

Lundi 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au Martyrologe,

Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,

Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi.... »

C'est par une date, et combien précise, que s'ouvre le texte du fameux *Mémorial*. En fixant pour lui-même le souvenir de l'illumination mystérieuse qui lui découvrit le chemin d'une définitive conversion, Pascal a pris soin de l'insérer profondément dans la réalité temporelle. Pourquoi, au contraire, en a-t-il laissé le lieu totalement indéterminé ? Sans doute s'agissait-il d'un cadre si familier que la mémoire ne risquait pas de s'en perdre. Faut-il en conclure que, de l'atmosphère concrète au sein de laquelle a été composé le *Mémorial*, l'élément le plus sensible à Pascal est celui qui nous échappe le plus ? Quoi qu'il en soit, pour mieux comprendre l'un des documents les plus étonnants où l'intimité religieuse se soit jamais exprimée, peut-être n'est-il pas inutile de considérer les lieux qui le virent naître.

Gardons-nous de chercher à Port-Royal des Champs ou dans ses environs immédiats, à Vaumurier ou aux Granges. Dans le célèbre « désert », contrairement à une légende tenace, l'auteur des *Pensées* n'a fait que de brefs séjours et n'a jamais eu sa cellule de solitaire [1]. Nous savons exactement, grâce à une lettre de sa sœur Jacqueline, le jour où il s'y rendit pour la première fois afin d'y suivre une retraite : ce fut le lendemain de la fête des Rois, 7 janvier 1655, un mois et demi après la nuit d'extase. Le retour eut lieu le 28 janvier suivant. Inutile d'insister : il n'est guère dans la vie de Pascal de faits mieux établis.

Devons-nous songer alors à Port-Royal de Paris ? Depuis la fin de septembre 1654, Blaise avait franchi maintes fois le portail de la rue

1. Voir notre article, *Les séjours de Pascal à Port-Royal des Champs*, dans le bulletin de la *Société des Amis de Port-Royal*, 1951, p. 15-28.

de la Bourbe pour rencontrer sa sœur au parloir du monastère. Il lui était certainement arrivé de suivre des offices et d'entendre des sermons dans la chapelle de pur style classique nouvellement édifiée par Le Paultre, « la plus jolie et la plus dévote de Paris, disait la Mère Angélique, quoiqu'elle soit des plus simples ». Aurait-il été accueilli dans les logis que plusieurs grandes dames avaient obtenu de construire et d'habiter dans les dehors du monastère : la marquise d'Aumont et la princesse de Guéménée depuis 1646, la duchesse d'Atry depuis 1651 [1] ? Ou bien aurait-il occupé l'une des cellules destinées en principe aux ecclésiastiques, aumôniers ou prédicateurs, ayant affaire au couvent, cellules rassemblées dans un pavillon à trois étages attenant au chœur de l'église ? Les deux hypothèses sont tout à fait invraisemblables puisque le converti, encore au début de janvier 1655, prenait mille précautions pour tenir secret le changement qui s'était opéré en lui. C'est en rentrant des Champs qu'il demandera pour quelques jours une cellule à Port-Royal de Paris ; nous pouvons préciser : dans le pavillon situé derrière le chœur. Jacqueline, qui rapporte ce fait dans une lettre très détaillée, n'aurait pas omis de signaler un séjour antérieur dans ce même Port-Royal de Paris.

Affirmons-le donc sans hésiter : Pascal a composé le *Mémorial* dans son logis parisien.

Il venait alors de changer de domicile. Pendant la plus grande partie de la « période mondaine », il avait vécu rue Beaubourg (sur l'emplacement du n° 44 de la rue qui, aujourd'hui encore, fait communiquer les alentours de Saint-Merri avec ceux de Saint-Nicolas des Champs). Le 1er octobre 1654, il s'était installé au faubourg Saint-Michel, devant la porte du même nom. Là, longeant les fossés de la ville, la rue des Francs-Bourgeois Saint-Michel joignait la rue de Vaugirard à la rue d'Enfer ; depuis 1851, elle constitue la partie haute de la rue Monsieur-le-Prince. La maison où entrait celui qui n'était encore que le glorieux inventeur de la machine arithmétique et l'admirable physicien des recherches sur le vide porte aujourd'hui le n° 54 de cette dernière rue [2]. Un bail lui en avait été passé le 17 août précédent moyennant 350 livres de loyer par an (soit 150 à 200 000 francs d'aujourd'hui, loyer moyen pour l'époque). Le converti devait y demeurer jusqu'à la veille de sa mort, jusqu'à ce 29 juin 1662 où, l'aggravation de la maladie dont il souffrait exigeant une garde continuelle, il se fit transporter chez sa sœur Gilberte.

Toute la partie de cette maison qui donne sur la rue n'a guère changé jusqu'à nos jours. La façade offre cette base renflée et cette monté en oblique qui caractérisent les maisons anciennes. Pourtant, un ou deux étages ont été ajoutés, à une date impossible à déterminer. Le rez-de-chaussée a reçu une affectation commerciale qu'il n'avait pas en 1654. La porte cochère a fait place à une simple porte à double battant. Enfin et surtout, l'arrière de la maison a été complètement bouleversé dans la première moitié du XIXe siècle. Mieux vaut donc ne fonder notre description que sur des plans anciens, éclairés par des documents authentiques.

1. L'installation de Mme de Sablé n'est pas antérieure à 1656, celle de Renaud de Sévigné à 1660. Sur Port-Royal de Paris, nous avons utilisé une excellente communication, trop peu connue, de Maurice Dumolin à la commission du Vieux-Paris, enregistrée dans les *Procès-verbaux* de cette commission, 1931, p. 4-13.

2. Nous laissons de côté le problème de l'identification, que nous avons résolu dans un article paru au t. IV des *Mémoires* publiés par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France.

Deux de ceux-ci nous seront particulièrement utiles parce que leurs dates encadrent la période qui nous intéresse. Le premier est un acte de vente, passé le 22 mars 1647, qui mit en possession le futur propriétaire de Pascal ; le second, une déclaration touchant le « cens » dû par cet immeuble à une très ancienne société pieuse qui levait cet impôt sur tout le quartier, la Grande Confrérie de Notre-Dame aux Seigneurs, Prêtres et Bourgeois de Paris. Cette déclaration est datée du 16 mai 1686. Les détails fournis par l'un et l'autre acte sont, sinon rigoureusement concordants, du moins aisés à concilier.

Le corps de logis, étroit et peu profond — deux travées seulement — serré contre les maisons voisines, s'élevait surtout en hauteur. A gauche de la porte cochère, le rez-de-chaussée était occupé par une « salle », cette pièce à destination vague, peut-être salle de réception, peut-être salle à manger. Au-dessus, deux étages comportaient chacun une chambre accompagnée de son antichambre. On peut supposer que, conformément aux habitudes du temps, Pascal avait son cabinet de travail dans sa chambre. Avait-il installé la sienne au premier ou au second étage ? Le premier semble plus vraisemblable. Ce serait donc là — affirmons-le toutefois avec réserves — qu'aurait été composé le *Mémorial*. Un troisième étage, « en galetas », était distribué en deux chambres séparées par une cloison, logement naturel des domestiques. Pour coiffer l'ensemble, un petit grenier.

Entrons dans la maison et traversons-la de part en part. Montant le long de la façade sur cour, un escalier « hors-œuvre » faisait communiquer les divers étages et s'achevait par une petite galerie en saillie. De cet escalier, nous pouvons jeter un coup d'œil sur la cour. Sur celle-ci s'ouvraient non seulement le corps de logis principal, mais encore deux appentis adossés à gauche contre le mur de la maison voisine. Le premier servait de cuisine et renfermait un puits mitoyen, puits servant à l'alimentation de deux maisons contiguës, présentant, de ce fait, une forme ovale et coupé par une séparation médiane. Le second appentis formait écurie. Aucune mention n'est faite d'une remise à carrosse. Aussi bien est-il peu probable que Pascal ait possédé à son usage personnel un engin de locomotion d'entretien coûteux.

Nos documents poussent la précision jusqu'à nous apprendre que la cave était de vastes dimensions, sous le support de ses deux voûtes en berceau ; que les eaux pluviales tombant sur le corps de logis s'écoulaient les unes dans la rue, les autres dans la cour, que celles-ci se mêlaient à celles qui venaient des appentis, puis passaient dans la rue par un trou leur permettant de rejoindre l'allée de la porte cochère.

Le jardin offre un intérêt tout particulier. Il devait donner à ce logis son principal agrément. Faisant suite à la cour, mais sur un terrain plus large, il se composait de deux parties. La première, de six toises sur dix, soit environ 12 mètres sur 20, était plantée « en parterre et espaliers » ; la seconde, en retour au fond à droite, de cinq toises de long sur dix pieds de large, soit 10 mètres sur 3, avait reçu de la treille de vigne. C'est l'acte de 1686 qui fournit ces dernières précisions. Celui de 1647 ne mentionne pas les espaliers, mais uniquement le parterre et les treilles. Rien n'est plus naturel : la culture en espaliers, encore toute nouvelle, n'était guère pratiquée en 1647. Celui peut-être qui fit le plus pour son développement fut Arnauld d'Andilly, qui occupait les loisirs de sa retraite à Port-Royal des Champs à la culture des arbres fruitiers. Aussi est-il permis de se demander si les espaliers mentionnés dans l'acte de 1686 n'auraient pas été plantés, à l'exemple de l'illustre solitaire, sur l'initiative de Pascal lui-même. Pourquoi supposer qu'il

fût indifférent à la saveur des fruits de la terre, lui, qui fait allusion dans une pensée aux incomparables muscats de Condrieu, mûris dans la propriété de son ami Desargues ?

Ce jardin présentait un dernier avantage. Il s'achevait à la limite du jardin du Luxembourg. Une porte le mettait directement en communication avec celui-ci.

Quittons donc la maison de Pascal et visitons le quartier. Le Luxembourg en constitue véritablement le centre. Mais, depuis la Fronde, la vie s'est quelque peu retirée de cette grande demeure princière. Le maître des lieux, le duc d'Orléans, oncle de Louis XIV, brouillé avec Mazarin, réside loin de la Cour, au château de Blois. Sa fille, la Grande Mademoiselle qui, d'ailleurs, a pour logis parisien les Tuileries, ne quitte pas sa terre de Saint-Fargeau. A plus forte raison, le prince de Condé, toujours au service des Espagnols, n'anime-t-il pas de sa présence son hôtel tout proche. Franchissons les murs de la ville : deux constructions importantes s'offrent immédiatement aux regards, le Collège d'Harcourt, où Pascal a des amis et où il fera étudier son neveu, Étienne Périer ; le couvent des Jacobins, décor d'une scène inoubliable de la première *Provinciale*.

Laissons ces grands édifices ; revenons à la rue des Francs-Bourgeois et aux maisons proches de celle de Pascal. Première constatation : l'abondance des jeux de paume. Deux de ces « tripots » s'élèvent sur l'emplacement des numéros 52 et 58 actuels, entourant ainsi le logis de celui qui, voulant définir l'originalité de l'écrivain dans l'imitation, n'avait qu'à se laisser guider par les bruits familiers pour trouver cette comparaison saisissante : « Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Au n° 52, c'est le jeu de paume du *Montgaillard*, ayant son entrée commune avec celle de la propre maison de Pascal, qui vivait ainsi dans le mouvement des joueurs entrant et sortant. Celui du n° 58 porte l'enseigne du *Pavillon Royal*, ayant naguère abandonné celle des *Rats batteux*, au transparent calembour. Troisième jeu de paume, dit jeu de paume Fesson, et à ciel ouvert contrairement aux précédents, au n° 62. Abondance qu'explique le voisinage du Luxembourg, et la nécessité de divertir les courtisans.

Pour achever de donner à cette rue son cachet, une profusion d'enseignes variées. Celles des jeux de paume ne sont pas les seules. Au n° 44, *La Pie* signale probablement un débit de boissons ; peu de temps après 1654, elle est remplacée par *La Ville de Montfort*, d'une silhouette assurément remarquable, puisqu'en 1658 et 1659, Pascal se faisait adresser les lettres de son correspondant le mathématicien liégeois Sluse « hors la porte Saint-Michel, *près La Ville de Montfort*, entre deux jeux de paume ». Au n° 58, sur une maison située en avant du jeu de paume du *Pavillon*, *La Croix blanche*. Au n° 60, *Le Grand Roi François*. Enseignes qui ne correspondent pas toujours à des boutiques, mais assez souvent à des maisons particulières. Les boutiques étaient d'ailleurs assez peu nombreuses : il y en avait une en avant du jeu de paume du *Montgaillard*, dont la destination nous est inconnue ; un pâtissier exerçait son commerce tout à côté (n° 50) ; mais le quartier était surtout résidentiel.

Est-il possible de voir apparaître un peu de vie au milieu de tous ces objets inanimés et de faire émerger quelques visages de la foule anonyme que jusqu'ici nous avons seule aperçue ? Il ne serait pas sans intérêt de chercher à connaître ces hommes du voisinage qui, pendant près de huit ans, ont côtoyé Pascal : un Pierre Ledoux, sieur de Gla-

tigny, bourgeois de Paris, qui demeurait au n° 60 ; un Denis Collot, sieur de Beaupré, propriétaire du n° 48 ; un Pierre Picard, régent au Collège d'Harcourt, propriétaire du n° 56 et du jeu de paume du *Montgaillard*, pour n'en citer que quelques-uns. Bornons-nous à évoquer la figure du propriétaire même de Pascal. C'est un homme qui a laissé un nom — oh ! bien effacé — dans l'histoire des lettres. Pierre de Patrix [1], né à Caen en 1583, avait plus de soixante-dix ans à l'époque où nous sommes. Fils d'un conseiller au baillage de Caen, il avait commencé par étudier le droit, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie, sous l'égide de son compatriote Malherbe. En sa jeunesse, il avait composé maintes pièces licencieuses. Il était entré au service de Gaston d'Orléans, dans l'entourage duquel les libertins étaient nombreux. Ce prince l'avait fait son premier maréchal des logis, puis gouverneur des châteaux et comtés de Limours et Montlhéry ; il lui avait donné un logement au Luxembourg. Pascal le connut sans doute au cours de sa vie mondaine et fut ainsi conduit à occuper sa maison. Eut-il une influence sur le poète léger d'autrefois ? Toujours est-il, qu'en 1660, celui-ci publiait *La miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent, avec quelques autres pièces chrétiennes*, et qu'en 1671, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, il mourait dans de grands sentiments de piété.

Touchant encore de plus près à Pascal, vivant sous son propre toit, ses « domestiques » méritent, eux aussi, de retenir notre attention. Françoise Delfault, sœur de cette Louise Delfault qui avait veillé sur ses jeunes années, gouvernait la maison en véritable intendante. A son sujet, évitons tout anachronisme : il ne s'agit nullement d'une femme du peuple, d'une servante. Issue de la bourgeoisie commerçante de Coulommiers, elle a épousé Charles Pinel, bourgeois de Paris, plus tard contrôleur de l'ordinaire des guerres, qui vit aussi chez Pascal ainsi que leur deux filles, Anne et Marie, pour lors âgées d'une dizaine d'années. C'est M^me^ Pinel qui, à la veille du départ pour Port-Royal des Champs, reçut, l'une des premières, confidence de la véritable destination du voyage. En ce voyage, le converti emmena un certain Duchesne qui est évidemment son laquais. Une ou deux personnes devaient encore assurer le service de la maison, notamment une cuisinière : en 1662, celle-ci se nommait Edmée [2], mais il est peu probable que la même soit restée huit ans à cette place. De toute manière, on voit que, même le soir venu et sa porte fermée, Pascal ne vivait pas dans la solitude.

Tous ces détails ne sont pas inutiles à une bonne intelligence du *Mémorial*. Ils aident à le replacer dans sa véritable atmosphère. Ce texte d'une si haute valeur spirituelle n'a pas mûri dans ces lieux privilégiés où règnent sans cesse le silence et le recueillement propices à la méditation. Il est né dans les tracas de la vie quotidienne, dans le mouvement de la grande ville, au terme d'une journée dont l'agitation n'avait pas empêché un long cheminement intérieur d'approcher enfin de son terme. Ces deux heures de plénitude intérieure, arrachées aux multiples sollicitations du monde, en reçoivent encore plus de prix.

JEAN MESNARD.

1. Sur lui, on peut consulter E. Jovy, *Études pascaliennes*, t. III, Paris, 1928, p. 126-128.

2. Les éditeurs du testament de Pascal proposaient jusqu'ici l'absurde lecture : *Esdune*.

UN BILLET INÉDIT DE DIDEROT [1751]

A la Pierpont Morgan Library, à New York City, se trouve un billet holographe qui est indubitablement de l'écriture de Diderot, mais sans adresse et sans date. D'après la Morgan Library, ce billet inédit fut adressé à André-François Le Breton, un des quatre éditeurs associés de l'*Encyclopédie*. Cela est très vraisemblable, car on sait que l'*Encyclopédie* fut imprimée par Le Breton. Or, le billet de Diderot, publié ci-après avec la gracieuse permission des Trustees of the Pierpont Morgan Library, s'adressait évidemment à l'employeur des typographes de l'*Encyclopédie*. Sans doute ce billet fait-il partie de toute une série que Diderot adressa aux compositeurs de temps en temps, bien qu'il soit, malheureusement, le seul de ce genre que l'on sache avoir été conservé.

Peut-on dater ce billet ? Le fait que Diderot demandait à voir l'article de l'*Encyclopédie*, « Ame des bêtes », donne à penser que cet article n'existait à ce moment-là qu'en feuilles, et non encore en volume relié. Le premier tome de l'*Encyclopédie*, celui qui renfermait les articles « Ame » et « Ame des bêtes », était publié le 28 juin 1751 [1]. Il est donc probable que le billet de Diderot est antérieur à cette date.

Peut-on mettre la date encore plus précisément ? Diderot y parle d'une de ses lettres qu'on venait d'imprimer — « Ma lettre est imprimée. » Il s'agit donc de trouver quelles lettres imprimées de Diderot étaient antérieures à la publication du premier tome de l'*Encyclopédie*. En effet, il y en avait cinq. La première, c'est sa *Première lettre d'un citoyen zélé, qui n'est ni chirurgien ni médecin...* ([Paris, le 16 décembre] 1748) [2]. La seconde et la troisième sont ses fameux petits traités, *Lettre sur les aveugles* (1749) et *Lettre sur les sourds et muets* ([février] 1751) [3]. Or, Diderot travaillait à l'*Encyclopédie* au temps où chacune de ces « lettres » était publiée. Néanmoins, aucune de ces trois « lettres » ne concernait directement l'*Encyclopédie*. Par contre, quand Diderot écrivait dans son billet que « Ma lettre est imprimée », le contexte suggère que c'étaient « messieurs les associés » — en corps, en tant qu'éditeurs de l'*Encyclopédie* — qui avaient refusé d'imprimer sa lettre. En effet, il y a deux lettres imprimées de Diderot, fort importantes pour l'*Encyclopédie* ; il semble ainsi vraisemblable que dans ce billet Diderot faisait allusion ou à sa *Lettre de M. Diderot au R. P. Berthier, Jésuite* (s. l., 1751) ou à sa *Seconde Lettre de M. Diderot au R. P. Berthier* (s. l., 1751) [4]. Ces deux pamphlets, dont le second parut le 11 février 1751 au plus tard, répliquaient très vivement à la critique du Prospectus de l'*Encyclopédie* que le P. Berthier avait laissé paraître dans le numéro de janvier 1751 du *Journal de Trévoux* [5].

Si toute cette suite de conjectures est probante, il s'ensuit qu'on peut placer la date du billet de Diderot aux derniers jours du mois de janvier ou

1. Frédéric-Melchior Grimm, *Correspondance littéraire* (Paris, éd. Tourneux, Garnier frères, 16 vol., 1877-1882), II, p. 73.

2. Un exemplaire de cette rarissime brochure se trouve à la Bibliothèque Nationale (cote : 8°T^{18}.120, 2^{e} série, t. XI, n° 18), relié dans un « Recueil de pièces et mémoires pour les maîtres en l'art et science de chirurgie ». La dernière page de ce petit in-12 porte la date : « A Paris, 16 décembre 1748. » Il a été réimprimé dans les *Œuvres complètes de Diderot* (Paris, éd. Assézat et Tourneux, Garnier frères, 20 vol., 1875-1877), IX, p. 213-223. Cf. Herbert Dieckmann, *Inventaire du Fonds Vandeul et inédits de Diderot* (Genève, Droz, 1951), p. 60, 129-130.

3. Joseph d'Hémery, lieutenant de robe courte, écrivit dans son « Journal de la Librairie, 1750-1751 », sous date du 18 février 1751 : « Lettre sur les sours.... Vol. pub. de Diderot imp. avec la p^{ion} de M. de Malesherbes par les soins de Corbie [?]... » (Bib. Nat., Département des Manuscrits, Fonds Fr. 22156, f° 33 v°).

4. Bib. Nat., cote Z. 11855 (1) et (2) ; réimprimées dans les *Œuvres complètes de Diderot*, XIII, p. 165-170. Diderot mettait la date du 2 février 1751 à la *Seconde Lettre*, et d'Hémery en parlait sous date du 11 février 1751 : « Ouvrage très judicieux, imp. par Simon du Parlement avec la permiss^{ion} de M. de Malesherbes » (Bibl. Nat., Fonds Fr. 22156, f° 25v°).

5. *Journal de Trévoux*, janvier 1751, p. 188-189, 302-327.

aux premiers jours du mois de février 1751. Il est intéressant et surprenant d'observer que, dans cette guerre de polémique, entreprise au sujet de l'*Encyclopédie*, Diderot avait dû faire imprimer sa défense par quelqu'un d'autre que « messieurs les associés », bien que chacun d'eux possédât une imprimerie à lui [1].

ARTHUR M. WILSON.

Monsieur, Je vous prie de dire aux compositeurs, une fois pour toutes, qu'il ne faut point de lettres, où il n'y en a point, et par consequent de mettre exactement celles que j'ai marquées, et de n'en point mettre d'autres [2]. Je vous prie encore de m'envoyer une copie du catalogue de ces lettres qui appartiennent à chacun. J'en avois trois, et elles se trouvent toutes trois, sinon perdues, du moins égarées. Joignez, s'il vous plait, à cette copie, un article qui suit l'article *ame*, et qui est intitulé *Ame des bêtes* [3]. Je suis bien aise de le revoir. Ma lettre est imprimée, comme vous scavez ; si vous en voulez ; faites m'en demander et je vous en enverrai tant qu'il vous plaira. Je fais la même offre à messieurs les associés. Mais comme ils n'ont pas été d'avis de l'imprimer, je ne crois pas qu'ils soient d'avis de la reprendre. Je suis avec mon devouement ordinaire,

Monsieur,

votre tres humble
et tres obeiss. s^r.
DIDEROT.

UNE LETTRE INÉDITE DE FLAUBERT A LOUIS BOUILHET

Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous publions cette lettre. Flaubert, en effet, s'y livre à des libertés de langage, aux transports d'une verve bouffonne et obscène qui pourraient offusquer la pudeur aussi bien que le goût. Mais ces lignes nous permettent de saisir sur le vif la manière de Flaubert, et, en quelque sorte, le drame qui le tourmente : la contradiction entre son génie, fait de labeur acharné et d'observation aiguë, et ses ambitions de dramaturge, rêvant de produire un drame philosophique et d'entrer dans le fantastique a la manière d'Hoffmann. Nous y retrouvons sa conscience d'artiste, son amour émouvant du métier, son culte du document, ses plaisante-

1. Sur l'aimable demande de l'auteur, je reproduis ici l'essentiel d'une correspondance que j'ai eue avec lui au sujet de cet article.
1° Que le billet de Diderot puisse s'appliquer à la *Première Lettre au P. Berthier*, je ne le crois point, et M. A. Wilson a bien voulu se ranger à cet avis. 2° Je ne crois pas davantage qu'il s'agisse de la *Seconde Lettre* au même. Ces deux paragraphes sont trop peu de chose, selon moi, pour que Diderot en parle comme il le fait ici. Il s'agit bien d'une Lettre faisant opuscule. — A moins, me répond M. A. Wilson, que Diderot ne montre cette insistance précisément parce qu'il estime avoir été mal traité par les associés : ce serait assez dans son caractère. 3° J'ai indiqué ici même (*RHLF*, 1951, p. 261-262) que la *Lettre sur les sourds et muets* avait paru, non chez les Libraires associés, mais chez Bauche fils. — Il ne fait pas doute pour moi que la Lettre dont il est question dans le présent billet, cette Lettre que « MM. les Associés n'ont pas été d'avis d'imprimer », est précisément cette *Lettre sur les sourds et muets*, et rien d'autre. — M. A. Wilson admet cette identification, sans pourtant se détacher de la seconde. Il hésite entre les deux. — J. P.

2. Probablement Diderot faisait allusion ici aux symboles alphabétiques par lesquels on faisait connaître les auteurs des articles de l'*Encyclopédie*. Cf. l' « Avertissement », *Encyclopédie*, I, p. XLVJ.

3. L'auteur des articles « Ame » (*Encyclopédie*, I, p. 327-340) et « Ame des bêtes » (*ibid.*, p. 343-353) était l'abbé Yvon. A son sujet, voyez Franco Venturi, *Le Origini dell'Enciclopedia* (Florence, 1946), p. 40-48.

ries de carabin qui fait ses délices des *Contes drôlatiques*, et le martyre de son inspiration stérile : « Je me cogne contre tous les coins et je patauge dans toutes les bêtises imaginables. »

De ces « bêtises » dans lesquelles il se plaint de patauger, la plus navrante n'est-elle pas ce *Château des Cœurs* dont *La Paix du Ménage* constitue un premier scénario ? Mme Marie-Jeanne Durry a publié et commenté plusieurs de ces projets dramatiques de Flaubert. « Il est difficile d'affirmer, écrit-elle, si les fragments publiés n'ont pas été un moment destinés au *Château*. Ce problème ne sera résolu que lorsqu'on aura retrouvé la trace des manuscrits, scénarios et brouillons du *Château des Cœurs* vendus à l'Hôtel Drouot en novembre 1931 [1]. » La lettre que nous publions projette quelque lueur sur ce mystère de l'élaboration du *Château*. Flaubert y gardera, en effet, la représentation des bons et des mauvais génies, et l'idée que le salut du genre humain n'est réalisable que par l'entreprise de deux amants dont l'un soit capable de mourir pour l'autre sans avoir même l'espérance d'une larme sur sa tombe.

Quant à la scène des poupons, nous trouvons quelque chose d'analogue dans la scène des poupards au royaume du pot-au-feu [2]. Flaubert avoue à Bouilhet qu'il rêve d'entrer dans le fantastique par une sorte de cataclysme où éclateraient les meubles et la scène entière. Dans le 6e tableau de la scène IX, nous verrons le pot-au-feu, dont les anses se transforment en deux ailes, monter dans les airs et, arrivé en haut, se retourner entièrement. Dans le 9e tableau de la scène XI, la table et les gnômes, tout s'abîme sous le sol et disparaît.

Flaubert affirme avoir trouvé dans le *Pot d'Or*, une querelle formidable où les meubles et la scène entière tournent et éclatent. A-t-il en vue le passage de la neuvième veille où le sous-directeur Paulmann, le greffier Heerbrand et l'étudiant Anselme lancent au plafond la terrine à punch et les verres, si bien que les morceaux volent en éclats dans un grand tintamarre de vaisselle ? Ou songe-t-il à la querelle entre la sorcière et l'archiviste, à propos du vase d'or ? Toujours est-il que le fantastique hoffmannesque diffère profondément du fantastique selon Flaubert. Le premier est d'essence métaphysique et illustre au moyen d'images le mythe de la connaissance mystique et les expériences qui y mènent. Hoffmann est passé maître dans l'art d'exposer deux séries parallèles de faits, les uns empruntés à la vie quotidienne, les autres merveilleux, et de faire entrevoir progressivement le rapport qui les unit. Flaubert s'évertue assez maladroitement dans une allégorie un peu lourde. Mais la onzième veille voit les fiançailles de Véronique et du greffier Heerbrand devant la soupière fumante, symbole des « rationalistes » et des « philistins » que déteste Hoffmann. N'est-ce pas là la source du *Pot-au-feu* de Flaubert ?

Ajoutons, enfin, que le thème de la femme-perdition suggéré par une lecture du *Succube* de Balzac inspirera Flaubert dans *Le Sexe faible* :

Lettre à Bouilhet.	*Le Sexe faible* [3].
Si l'on faisait la femme perdition qui serait tour à tour Cléopâtre, Mélusine, une marquise du siècle dernier et une lorette moderne....	Eve, Circé, Dalilah, Hélène, Cléopâtre, Dubarry et bien d'autres, prouvent que depuis le commencement du monde elles sont faites pour combattre l'idéal, humilier l'homme et perdre les empires.

La lettre ne porte qu'une mention de date : vendredi. Elle fut écrite de Vichy durant la deuxième semaine de juillet 1863, exactement le vendredi 10. Nous savons (lettres de juillet 1863 à Jules Duplan et du 23 octobre à Mlle Leroyer de Chantepie) que c'est au cours de l'été 1863 que Flaubert lut *La Vie de Jésus*. Comme il annonce qu'il sera à Croisset le 1er août après un séjour

1. *Flaubert et ses projet inédits*. Paris, Nizet, 1950, p. 55.
2. *Théâtre*, éd Dumesnil, Paris, Conard, p. 269.
3. *Ibid.*, p. 374.

à Paris et à Fontainebleau dont il précise la durée, nous pouvons conclure que le vendredi est bien le 10 juillet. La rencontre de Jules Lambert nous montre qu'il est encore à Vichy. Il est évident qu'elle fut adressée à Louis Bouilhet, puisque Flaubert donne des conseils pour la composition de *Faustine*.

ALBERT KIES.

[Vichy] Vendredi [10 Juillet 1863]
3 h. après midi
36 degrés de chaleur

Char-à-quatre-chevaux,

Je ne sais pas si dans le céleste empire on a chaud ? Mais ici on casse-pète de chaleur [1]. On atmosphère-habit-sue [2], on flanelle-mouille, on entre-fesson-coule, on aisselle-pue, on botte-gêne-pieds, on peau-cuit, on étouffe, on râle, on crève ! L'atmosphère arrive à des proportions emm... (si je puis m'exprimer ainsi). Il n'y a d'autres brises que celles des poitrines haletantes. Chaque bourgeois est métamorphosé en un poële qui tire de l'air chaud, et c'est la seule façon de tirer dont on ait envie. Bref la cervelle se fond et les esprits animaux sont troublés. Je me sens mollasse [...] et je demeure rouge, pantelant et baveux, retombant sur moi-même et incapable d'aulcun jet nouveau, d'aulcune projection véhémente.

Tu ferais bien pour les architectures de Faustine [3] de voir l'ouvrage de Mazois sur Pompéi [4] et la maison de Xantis [5]. Mais il y a bien mieux que cela. Va donc trouver Maury [6] à l'Institut ou Baudry à L'Arsenal [7]. C'est le moment ! Ne néglige rien ! On ne peut, dans ces occasions, pécher par excès de zèle et de soins.

Ce que tu me dis me va parfaitement. Nous serons à Paris de mardi prochain en huit au plutard [*sic*] peut-être de dimanche ou de lundi en huit, si l'impératrice est à Fontainebleau et qu'il soit impossible de voir le palais, car Melle Liline [8] veut voir Fontainebleau, ce qui amènera à mon retour un retard de deux jours. Quoi qu'il en soit, compte sur le mardi soir. Je resterai à Paris jusqu'au dimanche. Puis je t'attends à Croisset le 1er août. Il faudrait nous mettre à l'écriture le 1er septembre, comme dernier terme.

Il m'est impossible de trouver quelque chose loin de toi et sans savoir ce que tu fais. Sans compter que je suis fortement et incessamment dérangé, étant, de toutes manières, dans des conditions de travail déplorables. Je me cogne contre tous les coins et je partauge dans toutes les bêtises imaginables.

Que dirais-tu, comme sujet de danses, comme tableau, de ceci : des choux énormes que l'on verrait éclore, la tête du chou deviendrait

1. *Casse-péter*. Flaubert emploie ce mot dans une lettre à sa mère (*Correspondance*, éd. Conard, lettre 276, 24 déc. 1850).
2. Dans une lettre du 7 juin 1855, à Louis Bouilhet, Flaubert s'exprime d'une façon analogue : « J'âpre-casse-atmosphère. »
3. *Faustine*, de Louis Bouilhet, fut représentée en février 1864. Flaubert s'était fort préoccupé du succès de la pièce.
4. Il s'agit de l'ouvrage de Mazois et Gau : *Les Ruines de Pompéi* (1824-1838).
5. Nous croyons devoir lire : la Maison de Xantis (*sic*).
6. Alfred Maury (1817-1892), professeur au Collège de France depuis le 23 novembre 1862, rendit service à Flaubert à l'époque de la rédaction de *Salammbô*.
7. Frédéric Baudry, ami d'enfance de Flaubert, philologue, membre de l'Institut.
8. Caroline Hamard, nièce de Flaubert, épousera, le 6 avril 1864, Ernest-Octave Philippe *dit* Commanville.

un bourlet et des enfants sortiraient des feuilles. Cela bien exécuté ferait rire et l'intention serait comprise ? Ce qui me gêne c'est l'idée du groupe mâle et femelle qui est indispensable. Ainsi voici une idée peut-être féconde. Mais que faire de la femme ?

La Paix du Ménage [1]. Je garde au commencement l'influence des bons et des mauvais génies, fées et gnômes, et je suppose un couple, homme et femme, qui doivent être punis pour quelque crime. Je commence donc par un ménage détestable au point de vue de l'harmonie conjugale parce que l'un est porté à la chair, l'autre à l'esprit. C'est, si l'on veut, le soir des noces. Monsieur veut [...] Madame qui s'y refuse, etc. Pour arriver à l'harmonie, au bonheur, il faut que chacun fasse des concessions, se dépouille de sa nature, acquiert [*sic*] des qualités qu'il n'a pas. Ils ne doivent être heureux et réunis que si l'un consent à mourir par amour (sans espoir de récompense) et si l'autre consent à ce qui est pis que la mort pour les âmes délicates, au vice et à la honte. J'entre dans le fantastique par une querelle formidable où les meubles et la scène entière tourne et éclate comme dans le *Pot d'Or*. Dès lors, les influences spirituelles, les Fées, agissent sur le mari, et les gnômes, les influences matérielles, sur la femme.

Le mari qui a tous les vices se spiritualise dans les milieux crapuleux où il découvre toujours quelque chose de bon, car un génie s'y trouve caché et incite au bien les mauvais, de même la femme se matérialise, se désillusionne et s'attendrit dans les milieux vertueux et hypocrites. Chacun peu à peu se rejoint, les barrières matérielles s'abaissent, les caractères se modifient et, par le sacrifice, ils arrivent à l'union. Mais cette idée serait plus facile à suivre avec deux hommes, les milieux par où la femme est obligée de passer étant trop larges pour une femme. N'importe ! Il y a peut-être quelque chose là-dedans ? Mais si tu es en train dans ta recherche des cœurs, continue, creuse.

J'ai songé aussi à une espèce de Maïa indienne, une femme illusion, une déesse forcée de fuir l'amour d'un homme et qui se cache successivement sous mille formes. Le jeune homme la poursuit incessamment à travers le monde et la nature, et il la rencontre plusieurs fois sans la reconnaître, jusqu'au terme indiqué. Je voudrais que le cercle de l'ambulation fût dès le début bien posé. Pour rendre nos amoureux intéressants, il faut que leur amour soit traversé. Cela n'est pas contestable. Ils doivent courir à la recherche l'un de l'autre. Mais ça fait un tableau pour la femelle, un tableau pour le mâle. Je masturbe ma pauvre cervelle sans en rien tirer.

Enfin, encore une semaine, et je verrai Monseigneur !

Je jouis ici de la société philosophique du père Lambert et de la vue de Jules Lecomte [2]. Je me suis même trouvé hier à dîner avec lui. Sinistre personnage. Lambert bey [3] était effrayé de son œil.

1. Le 20 septembre 1863, Flaubert écrivait à Edmond et à Jules de Goncourt qu'il était à la moitié de sa féerie, laquelle avait été refusée par le sieur Fournier non seulement sur scénario, mais après lecture des quatre premiers tableaux. Le 26 octobre, il annonçait à Amélie Bosquet qu'il venait de finir le *Château des Cœurs*, dont il était mécontent.

2. Jules Lecomte (1814-1864) fit paraître, en 1837, dans *L'Indépendance Belge*, sous le pseudonyme de Van Engelgom, des lettres sur les écrivains français. Il fonda, en 1857, *Le Monde Illustré*.

3. Lambert Bey (1804-1864), ingénieur et saint-simonien, se vit confier, par le vice-roi d'Égypte, diverses missions et la direction de l'École polytechnique du Caire. Il avait attiré l'attention sur les projets d'un ingénieur français, Lepère, qui, à la fin du XVIII[e] siècle, avait proposé de creuser un canal à travers l'Isthme de Suez. Cf. sur lui les *Souvenirs littéraires* de Max. Du Camp, t. II, ch. XIX *passim*, p. 83 et suiv. et *Voyageurs et Écrivains français en Égypte* de M. Jean-Marie Carré, Le Caire, 1932, t. II, p. 95.

J'ai lu la *Vie de Jésus* de Renan, ouvrage qui, entre nous, excite peu mon enthousiasme.

« Ardoyt si fort ladicte estrangiere que, alors qu'elle se pourmenoyt à la vesprée au long de son mur, il treuvoyt le lendemain ses salades montées et que aulcunes foys elle avoit par le froslement de sa iuppe faict partir la sève aux arbres et hasté les poulses ». (*Le Succube* — Balzac — *Contes Drôlatiques*) [1]. Il y a peut-être là quelque chose ? Si l'on faisait la femme perdition qui serait tour à tour Cléopâtre, Mélusine, une marquise du siècle dernier et une lorette moderne. On pourrait mettre l'Opposé, un être refrigérant qui ferait tout mourir ?

Adieu, vieux,

le tout petit te salue et t'embrasse

GUSTAVE FLAUBERT.

J'ai vu Bardoux [2] et le reverrai la semaine prochaine. Il va bien. J'ai reçu et lu l'ouvrage politique, le Montesquieu-Delattre [3].

1. Ce passage se trouve à la page 348 de la 5e édition (Paris, Société Générale de Librairie, 1855).
2. Agénor Bardoux, ami intime de Flaubert, sera ministre de l'Instruction publique en 1877.
3. Il s'agit, croyon-nous, de l'ouvrage que Paul-Eugène Delattre, ami de Flaubert et de Bouilhet, fit paraître en 1863 sur les *Devoirs du suffrage universel.*

COMPTES RENDUS

JEAN DAGENS, **Bibliographie chronologique de la littérature de spiritualité et de ses sources (1501-1610)**. Un vol. in-8° de 210 pages, Desclée de Brouwer, s. d. [1952].

Non seulement le sujet choisi par M. Dagens pour sa « petite thèse » est immense, mais il l'a traité dans un esprit très ouvert. A l'instar de P. van Tieghem dans son *Répertoire chronologique des littératures modernes* (Paris, 1935), il a d'abord commencé chacune de ses listes annuelles en rappelant les principaux événements de l'histoire générale et de l'histoire de la culture. Viennent ensuite deux séries de titres. Dans la première figurent les textes antérieurs à 1400, de caractère aussi bien profane que sacré, car c'est par les écrivains païens que « plus d'une fois dans ce siècle d'humanisme la spiritualité a été renouvelée ». On y verra donc mentionnées, non seulement les œuvres des néo-platoniciens ou des stoïciens, mais celles de Xénophon, Plutarque, Lucien, Publius Syrus, Cicéron et Tacite. Réservée aux écrivains plus récents, la seconde partie signale de son côté non seulement des prédicateurs, des moralistes ou des apologistes, mais des auteurs de traités de grammaire ou de rhétorique (Despautère, Ramus, Vives), de pédagogie (G. della Casa, Piccolomini) ou de politique (Machiavel, P. Pithou). Les réfutations qu'ils ont provoquées méritent aux libertins une place à côté des dévots et la *Bibliographie* de M. Dagens nous renseigne sur G. Budé, G. du Vair, Guevara, La Boétie, Léon l'Hébreu, Montaigne, Nervèze, Politien, Pomponazzi. Loin de se plaindre de cette surabondance, l'historien littéraire s'étonnera seulement de voir Marguerite de Navarre si mal représentée, de constater la complète absence de B. des Périers, de Rabelais et, plus encore celle de Marot, de Ronsard et du poète baroque à qui sa réfutation de Théodore de Bèze a mérité d'être appelé par saint François de Sales (*Estendart de la Sainte Croix*, II, 9), « ce grand esprit de Sponde » (Bérulle possédait ses *Méditations*, 1588).

Ces oublis, inévitables dans toutes les bibliographies, sont d'autant plus excusables que M. Dagens a réussi la gageure de se limiter à un millier de titres et que son *Introduction* précise nettement le but qu'il a poursuivi. D'une part, il a voulu, comme dans son *Bérulle*, « éclairer les origines de la spiritualité française du XVII^e siècle », et, de l'autre, il prétend d'autant moins être « complet » qu'à son avis « un grand nombre de livres dévots, comme de livres profanes, meurent sans avoir jamais vécu ». Cette théorie rapproche de l'*essai* un genre auquel on prête d'ordinaire une rigueur quasi mathématique. Elle sera certainement très discutée. Disons seulement qu'elle a permis à M. Dagens — appuyé d'ailleurs sur les « sélections » du P. Sandäus, de dom d'Achery, de P. Poiret — de parvenir à des résultats d'un intérêt certain. On ne peut plus douter maintenant que l'*Introduction à la Vie dévote* et la « conversion » de Bérulle au christocentrisme ne marquent le début d'une ère nouvelle dans la spiritualité de notre pays. Les contempo-

rains le sentirent et c'est en vain qu'on chercherait à les convaincre d'erreur par une compilation de titres de toute date, de toute langue... et de toute valeur. Jusqu'en 1608, la littérature religieuse reste, dans notre pays, d'une pauvreté insigne, les guerres civiles ayant étouffé les promesses que l'évangélisme donnait vers 1550. Sans doute les traductions de textes bien choisis étaient nombreuses, mais, jusqu'à François de Sales, les tendances de la production autochtone restèrent opposées aux leurs. Si l'élite pieuse cherchait confusément à l'étranger ce qui lui manquait, elle ne réussit pas à l'y trouver avant que des spirituels de génie n'eussent opéré la synthèse des diverses traditions nationales.

M. Dagens doit beaucoup à dom Huyben, mais il a senti mieux que lui l'importance des Pères : le P. Liuima a marqué l'influence de saint Augustin sur M. de Genève et nous espérons montrer celle de saint Cyrille d'Alexandrie sur Bérulle. Si, malgré ses efforts, la présente *Bibliographie* avantage encore les Néerlandais par rapport aux Espagnols, il est bien plus dommage d'y voir les réformés (même Th. de Bèze) laissés de côté, les collections conciliaires oubliées. Cela empêche de saisir la liaison (que nous croirions décisive) entre la spiritualité de l'époque et la controverse. Mais il ne s'agit encore que d'une première édition et, dès à présent, l'élégant petit volume de M. Dagens doit être placé à côté du *Manuel bibliographique* de G. Lanson.

J. Orcibal.

François Remigereau, **Jacques du Fouilloux et son Traité de la Vénerie**. Un vol. in-8° de 193 pages. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 117. Paris, Les Belles Lettres, 1952.

François Remigereau, mort aux Herbiers (Vendée), le 24 juin 1949, avait consacré, tout au long de sa carrière universitaire, l'essentiel de ses recherches à son compatriote du XVI^e^ siècle, Jacques du Fouilloux, gentilhomme campagnard au pays de Gastine, en Poitou, auteur d'un *Traité de Vénerie*, dont l'édition princeps parut à Poitiers, en 1561, chez les de Marnef et Bouchet frères. François Remigereau était, chez nous, le connaisseur le plus averti de l'art difficile de la vénerie et de sa langue non moins difficile ; celle-ci avait atteint, selon lui, sa parfaite précision technique et sa pureté classique chez Jacques du Fouilloux, avant de se corrompre, très vite, et de donner lieu trop souvent à de foisonnants contresens qu'il savait dénoncer chez un Ronsard, un Hugo, un Flaubert, pour ne citer que les noms les plus illustres. Il est à craindre que sa disparition ne cause un tort irréparable à un canton plutôt déserté de la philologie et de l'histoire de la langue, bien qu'il ait été exploré très utilement aussi par M. Gunnar Tilander (avec qui François Remigereau ne s'accorde pas toujours).

F. Remigereau n'a pas eu le temps de réaliser tous ses projets, mais il laissait en manuscrits, entièrement terminés, les deux ouvrages qui devaient constituer ses thèses de doctorat : *Recherches sur la Langue de la Vénerie et l'Influence de Du Fouilloux*, pour la thèse principale, et, pour la thèse complémentaire, ce *Jacques du Fouilloux et son Traité de la Vénerie*, que l'Association des Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg a eu la généreuse pensée d'accepter dans sa collection.

Le travail comprend trois parties : La vie de Jacques du Fouilloux ; Les éditions de la « Vénerie » ; Le texte authentique de la « Vénerie ». Le risque d'une juxtaposition plus ou moins artificielle d'études divergentes — une biographie, une bibliographie, un problème de critique textuelle — est à peu près évité en la circonstance, car on peut dire que le traité de la *Vénerie*, où le didactisme s'unit au plaisir du divertissement, au sens de l'observation, à l'exercice de l'intelligence et, par échappées, à une certaine hauteur philosophique et une sorte de communion avec les forces et les secrets de la

nature, est sorti d'une vie et d'une expérience ; le livre se confond avec l'auteur, ou, plutôt, avec l'homme.

La partie biographique est pittoresque et savoureuse : elle réussit à faire revivre le personnage original que fut Jacques du Fouilloux, ami de sa liberté dans les bois de sa Gâtine et volontiers « gaulois » dans sa vie quotidienne ; peut-être F. Remigereau s'est-il attardé, non sans agrément, mais avec quelque complaisance, à narrer les amourettes multiples de son héros avec des bergères épisodiques, mais il a utilisé au mieux, avec autant d'esprit critique que d'ingéniosité, les textes et les témoignages, en petit nombre, dont il disposait. L'historien des lettres fera son profit de remarques un peu dispersées (qu'il faut souvent chercher dans les notes, à la fin du volume) : les plus intéressantes se rapportent (p. 30-34) au séjour de Jean de la Péruse à Poitiers, en 1554, et à la cour poétique qu'il fit à demoiselle Jeanne Berthelot, c'est-à-dire à celle qu'épousa Jacques du Fouilloux en août ou en septembre de la même année. Le veneur lui-même n'éprouvait aucune sympathie pour les *Apollons françois* dans le style de la Pléiade ; il lui arrivait pourtant de taquiner la Muse, et il a composé en décasyllabes un poème de l'*Adolescence*, qui se rattache au genre de l'églogue (Mme A. Hulubei a omis d'en parler dans ses thèses sur *L'Églogue en France au XVIe siècle*), ainsi qu'un *Blason du Cerf* et un *Blason du Veneur*, le tout d'une veine facile qu'on peut qualifier de marotique. Jacques du Fouilloux semble avoir été moins ignorant que ne l'affirme çà et là F. Remigereau des modes littéraires de son temps, bien qu'il soit évidemment un « attardé » de province ; après tout, il n'a pas dédaigné, lui non plus, d'évoquer les Nymphes et les Sirènes à la vue des bergères, et il a entendu le vent « cythariser » dans les feuillages (*Adolescence*).

L'étude bibliographique ne se borne pas à décrire minutieusement les diverses éditions de la *Vénerie* (on en compte vingt et une depuis l'édition princeps jusqu'à celle d'E. Nourry en 1928), à signaler les plagiats et les traductions dont elle a été l'objet ; F. Remigereau est parvenu à dégager le texte authentique des éléments étrangers qui l'ont surchargé et déformé, d'édition en édition, et déjà du vivant même de J. du Fouilloux.

La troisième partie expose les règles qui permettraient d'établir un texte critique de la *Vénerie* : en l'absence du manuscrit perdu, seule l'édition princeps de 1561 représente fidèlement le texte et la pensée de l'auteur ; encore n'est-elle pas exempte de trois énormes erreurs cynégétiques que Du Fouilloux n'aurait certainement pas laissé passer, s'il avait pris soin de revoir les épreuves de son livre. F. Remigereau les a heureusement discernées, et il a fait, de manière convaincante, les corrections nécessaires (p. 112-115). Il pensait aussi que la reproduction du texte de 1561 devrait s'accompagner d'un appareil critique où seraient relevées les variantes et les coquilles qui se rencontrent dans les éditions postérieures et dont certaines ont connu une regrettable « fortune » lexicographique et littéraire.

La destinée n'a pas permis à François Remigereau de réaliser ce projet d'édition. On ne saurait trop souhaiter que son œuvre la plus considérable, ses *Recherches sur la Langue de la Vénerie*, puisse être, elle aussi, enfin publiée.

JEAN FRAPPIER.

REMY BELLEAU, **La Bergerie**, éd. DORIS DELACOURCELLE. Un vol. in-16 de 153 pages. Genève, Droz, et Lille, Giard.

Depuis quarante ans, le poète d'*Avril* et sa *Bergerie* ont été l'objet de travaux savants, dont les auteurs sont surtout des étrangers : un Hongrois, une Roumaine, une Anglaise, un Américain. Mais ses œuvres complètes n'ont pas été rééditées depuis 1878, et les exemplaires sont devenus introu-

vables. Mrs. Delacourcelle, qui a soutenu à Poitiers une thèse originale et instructive sur le sentiment de l'art dans cette *Bergerie*, a eu l'heureuse idée de réimprimer l'ouvrage le plus célèbre et le plus caractéristique de Belleau.

Personne n'a encore donné une édition *complète* de la *Bergerie*. Elle devrait fournir trois états du texte : les poèmes publiés isolément par l'auteur entre 1558 et 1563, — la première journée de la *Bergerie* (1565), — la *Bergerie* en deux journées (1572). Marty-Laveaux a donné le troisième état, avec un choix de variantes ; Mrs. Delacourcelle a choisi le second, qui était quasiment inconnu et qu'elle juge mieux composé que le dernier [1].

Le texte est suivi d'un index des noms propres et d'un glossaire, où il eût été intéressant de trouver les définitions de termes d'art qui ont été publiées au XVI[e] siècle [2].

L'introduction est brève. Si elle contient l'essentiel sur l'art de la *Bergerie*, en revanche, elle est muette sur plusieurs œuvres de Belleau et sur ses idées religieuses [3]. Les notes sont peu nombreuses et concernent surtout l'histoire du temps, le château de Joinville et les œuvres d'art [4]. Les variantes des éditions antérieures et de celle de 1572 étaient trop copieuses pour figurer dans ce livre [5], mais un tableau de concordance eût rendu service.

Cette *Bergerie* est une œuvre unique en son genre, parce que trois caractères y sont réunis pour la première fois. Avec ses bergers qui s'entretiennent d'amour et qui évoquent les dieux de la mythologie, elle appartient à la littérature pastorale, et s'apparente, par le mélange de la prose et des vers, à l'*Arcadia* de Sannazar. C'est, en outre, une œuvre de flatterie et de circonstance, où sont insérées tant bien que mal des poésies encomiastiques et des pièces d'actualité politique. Enfin — et je renvoie sur ce point à la thèse de Mrs. Delacourcelle —, la description d'œuvres d'art, réelles ou imaginaires, y tient une très grande place.

Le lecteur pourra étudier dans cette édition le « fignolage » descriptif de Belleau et son inclination pour le joli et pour les diminutifs. J'ai remarqué des alliances de mots et des périphrases qui appartiennent au style maniéré de la poésie galante du temps : p. 125, *deux montagnettes soupirantes* ; p. 101, *enflure soupirante de leur tétin, le coural soupirant* [6] *de ses lèvres pourprines* ; p. 119, *le marbre animé de votre sépulture* (le corps de la belle, tombeau de l'amoureux) ; p. 86, *ce rameux albâtre* (la main).

RAYMOND LEBÈGUE.

MIA I. GERHARDT, **La Pastorale, essai d'analyse littéraire**. Un vol. in-8° de 317 pages. Vorn Gorcum, Assen, 1950.

Il n'est aucun lecteur de la savante et énorme thèse de M[me] Hulubei (*L'églogue en France au XVI[e] siècle*, 1938) qui n'ait souhaité qu'on tirât de toutes ses analyses une synthèse sur l'évolution du genre pastoral pendant

1. C'est aussi l'opinion d'Eckhardt et de Chamard.

2. Cf. le *Vitruve* de Jean Martin. — *Fust de pince* et *fust de crochet* manquent dans le glossaire.

3. Cf. la note de la page 54.

4. P. 71, Littré et le *Dictionnaire général* donnent maint exemple de ce verbe *rouiller*, qu'il n'y a pas lieu de corriger en *rouler*. P. 97, pour le sens de *mignardise*, renvoyer aux poésies de Tahureau. P. 119, cette élision est fréquente dans les poésies du temps.

5. P. 99 et 122, une correction intéresse l'histoire de la langue : le terme de tendresse *s'amour* est remplacé, en 1572, par *mon âme* ou *m'amour*. P. 111-113, un poème de Ronsard présente quelques différences de détail avec le texte que le « grand berger vendômois » publia, la même année.

6. Montchrestien a employé cette périphrase dans la première rédaction de sa *Sophonisbe* (*R. H. L.*, XLI, p. 482).

la Renaissance. C'est ce livre d'histoire de la littérature générale que Mlle Gerhardt a fait agréer comme thèse par l'Université de Leyde et qu'elle livre au public. Elle a étendu son enquête aux trois principaux pays latins : Italie, Espagne, France. Son point de départ, c'est l'apparition des premières poésies pastorales en langue vulgaire ; son *terminus ad quem* varie selon les pays : le *Pastor fido* de Guarini, la *Filis* de Lope de Vega, les *Poésies pastorales* de Fontenelle.

Dans cette immense matière, elle n'a pu et voulu retenir que les œuvres significatives. Un tel ouvrage n'a pu être exécuté qu'après l'apparition de travaux minutieux portant sur un seul pays, une seule période. Du reste, Mlle Gerhardt utilise et cite les livres de Marsan, de Mme Hulubei, de Magendie, etc. Néanmoins le livre porte bien sa marque personnelle. Il est écrit dans un français correct et précis, il abonde en idées originales et intéressantes, et l'histoire littéraire est au second plan : Mlle Gerhardt s'appuie sur des passages caractéristiques des œuvres pastorales, qu'elle analyse avec finesse. On reconnaît l'influence de Léo Spitzer [1].

Cet ouvrage est suggestif et attachant. Mlle Gerhardt pose des problèmes importants et propose des solutions vraisemblables : pourquoi, au pays de Montemayor, le roman pastoral prospère, mais non la pastorale dramatique ? Pourquoi, chez les compatriotes de D'Urfé, est-ce l'inverse ? Quelle est la conception de la mort, et celle de l'amour ? Les formules heureuses ne sont pas rares, et l'auteur apporte une contribution de valeur à l'étude de la création littéraire et de la sincérité du poète. Les historiens de la littérature française liront avec profit les chapitres sur la pastourelle médiévale, sur Marot, sur la Pléiade et sur D'Urfé.

Cependant je dois faire des réserves sur quelques points de détail et sur la méthode de l'auteur. Mlle Gerhardt critique la transformation par Ronsard du château de Meudon en une grotte sacrée (p. 235) ; mais la grotte du château de Meudon était une des principales curiosités architecturales de la région parisienne. La bergerie médiévale de Noël ne disparaît pas au cours du XVIe siècle ; elle aboutit aux noëls populaires, qui prospèrent en province, pendant tout l'Ancien Régime. N'exagérons pas la part de l'observation directe chez Belleau, grand lecteur de Longus traduit par Amyot. Mlle Gerhardt laisse délibérément de côté les rapports de la littérature pastorale avec l'état social ; il n'eût pas été superflu de noter, à l'époque où paraissent les *Plaisirs de la vie rustique* (1583) et d'autres œuvres analogues, le besoin de vie paisible et vertueuse, le désir d'évasion qu'éprouvent les acteurs et les victimes de nos guerres civiles. L'attention que Mlle Gerhardt porte aux œuvres principales, lui fait négliger nos pastorales : celles de Mairet méritaient mieux qu'une très brève mention.

Sa définition de l'œuvre pastorale, posée au début du livre, n'est justifiée dans la conclusion que d'une manière tout arbitraire : pour elle, c'est une œuvre qui a pour personnages principaux des bergers et les présente *tels qu'ils ne sont pas en réalité*. Or, dans notre littérature du XVIe siècle, cet « antiréalisme » n'est pas général, et l'influence des églogues allégoriques de Virgile est combattue par celle des idylles « *merae rusticae* » de Théocrite [2]. Mlle Gerhardt omet volontairement les œuvres néo-latines : les églogues réalistes de Gervais Sepin méritaient une mention. Aux environs de 1560, Théocrite a inspiré à Ronsard des poésies champêtres de caractère réaliste ; en 1554, il versifiait les dons de Jaquet à la bergère Isabeau : cette piécette a une saveur toute rustique. Et, l'année précédente, la quatrième *Folâtrie* décrivait

1. L'interprétation spitzérienne du passage de *je* à *il*, p. 37, est fort ingénieuse, et même trop, et ne me convainc pas.

2. Voir, à ce sujet, des indications précises dans les Actes du Congrès Budé de Strasbourg, 1938, p. 378-379.

avec un réalisme fort cru la journée aux champs d'un autre Jaquet et de sa Robine. Mlle Gerhardt a eu raison de montrer les deux faces de l'œuvre poétique de Laurent le Magnifique : le genre bucolique à l'antique, et le genre rustique. Or, une œuvre de Du Bellay qu'elle a passée sous silence, — les *Divers jeux rustiques* [1], — prêtait à des remarques analogues : on y trouve toute une gamme de poèmes champêtres, depuis le Vœu prononcé par des bergers de nom français, mais adressés aux dieux du paganisme, jusqu'à la Villanelle rustique [2], en passant par la savoureuse traduction du *Moretum*. J'aurais aimé que Mlle Gerhardt marquât plus nettement les rapports de la poésie pastorale conventionnelle avec la poésie réellement rustique.

Au total, un livre qui fait penser, qui ramène l'attention sur l'œuvre littéraire elle-même, et qui suscitera, je l'espère, des discussions et des travaux complémentaires.

RAYMOND LEBÈGUE.

GEORGES COUTON, **Réalisme de Corneille (Deux études : La clef de Mélite, Réalités dans le Cid)**. Un vol in-8° de 117 pages. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont, fascicule 9. Paris, Les Belles Lettres, 1953.

Poursuivant ses recherches historiques sur l'œuvre de Corneille, M. Couton remonte, dans le temps, de la vieillesse à la jeunesse du poète : après une thèse sur *La Vieillesse de Corneille*, il a publié un travail sur *Corneille et la Fronde*, et nous apporte maintenant deux études sur la première pièce de Corneille et sur le premier chef-d'œuvre de celui-ci. Comme dans ses précédents ouvrages, M. Couton cherche à éclairer l'œuvre par les réalités historiques dont elle est contemporaine. En ce qui concerne *Mélite* et l'origine autobiographique qu'une tradition ancienne attribue à cette comédie, M. Couton étudie très méthodiquement les témoignages et aboutit à la conclusion que « l'identification de Mélite avec Catherine Hue... est aussi solide qu'on puisse le rêver, en pareil domaine s'entend ». Ce qui est plus intéressant encore, ce sont les documents contemporains que rassemble M. Couton sur les aspects juridiques, sociaux et surtout financiers du mariage au XVIIe siècle ; les raisons qui ont empêché Corneille d'épouser Catherine Hue s'en trouvent précisées. On retiendra particulièrement l'analyse que donne M. Couton du *Tarif ou évaluation des partis sortables pour faire facilement les mariages* que Furetière insère dans son *Roman bourgeois* : cette table de correspondance entre les fortunes, les revenus et les dots, pour les différents étages de la société, éclaire sur plusieurs points la réalité et la littérature du temps.

Dans le *Cid*, M. Couton étudie successivement les aspects militaires, les aspects politiques et sociaux, les aspects juridiques de la pièce et le problème du mariage de Chimène. Son étude vaut surtout par les connaissances d'histoire sociale dont il fait profiter son analyse littéraire. Que ce soit sur les usages des grands féodaux, sur la croyance à l'hérédité du courage, sur l'affermissement de l'autorité royale, sur les règles du duel ou sur le droit du roi à imposer un mariage (p. 63, 66, 72, 73, 75, 78, 94), il apporte des indications dont les historiens de la littérature devront se souvenir. Il a raison, dans ces conditions, de douter de l'amour filial de Chimène pour son père ; M. Lancaster l'avait déjà fait, qui remarquait, non sans humour, que le comte de Gormas « must have been a difficult person to live with ». Surtout, M. Couton apporte du nouveau sur la question du mariage de Chi-

1. Ils doivent leur titre aux *Lusus pastorales* des poètes néo-latins.
2. Cette Villanelle mériterait une mention, plutôt que celle de Desportes, que seuls les mots *bergère Rosette* rattachent à la poésie pastorale.

mène avec Rodrigue ; après avoir minutieusement étudié les différents états du texte, l'Avertissement, l'Examen et les Discours, il montre que Corneille, qui a, en 1637, présenté ce mariage comme certain (après le délai qu'imposent les convenances) est ensuite revenu sur sa position et a voulu laisser le spectateur dans l'incertitude ; le *Cid*, conclut-il en une jolie formule, « comporte un dénouement à l'espagnole, et un dénouement à la normande ».

La documentation de M. Couton, pour précise qu'elle soit, appelle quelques réserves. Il date *Mélite* de 1629, sur l'autorité de M. Rivaille ; mais M. Lancaster a établi, par des arguments qui me paraissent décisifs et qui, en tout cas, n'ont jamais été réfutés, que la pièce devait être de 1630. Il pense que Corneille pouvait espérer, en la composant, tirer de sa comédie des revenus qui le rendraient plus digne de Catherine Hue, ce qui paraît difficile à cette date. Il connaît et utilise fort bien les documents anciens, mais ne tient pas toujours compte de tous les travaux récents qui pourraient parfois apporter des réponses, ou des éléments de réponse, aux questions qu'il pose : s'il regrette qu'on n'ait pas consacré à Boscheron la notice qu'il mérite (p. 17), il se prive de ce qu'auraient pu lui apporter les travaux de M. Adam sur les rapports de l'amour platonique, des mariages malheureux et de la préciosité (p. 46) ou ceux de M. Bennetton sur le duel dans le théâtre du XVII^e^ siècle (p. 75 et suiv.). Quand il écrit (p. 91) que nul, sauf M. Nadal, n'a douté du mariage de Chimène, je suis obligé de rappeler que ce doute a été exprimé également par l'abbé d'Aubignac et par moi-même [1].

Enfin, ce petit ouvrage pose de graves problèmes, — trop graves pour pouvoir être traités ici, en quelques lignes. Admettra-t-on, comme le dit M. Couton p. 23, que l'histoire littéraire soit seulement « un exercice d'humilité » ? Si l'établissement des faits est œuvre de patience et de méthode, ne doit-il pas se compléter par la reconstitution de la démarche du créateur, qui, elle, n'a rien d'humble ? Si Mélite n'est que Catherine Hue, cette « clef » n'est-elle pas bien décevante ? M. Couton l'a senti, qui, après avoir identifié son personnage, complète son étude par l'analyse de valeurs sociales qui ont une tout autre portée que celle de l'anecdote. L'aventure de Corneille a mille analogues dans la réalité ; mais seul ce qui devient littérature doit ici nous intéresser. Dès lors, la « clef » n'est point dans Catherine Hue, elle est dans *Mélite*. M. Couton avoue (p. 14) ne pas comprendre la thèse de M. Mario Roques sur la genèse de *Mélite* ; dans son édition de la pièce, M. Roques suggérait qu'à l'inverse de ce que croit habituellement la critique, ce pouvait fort bien être l'œuvre littéraire qui avait inspiré à la famille de Corneille l'idée d'une aventure du poète, qui ne repose, au demeurant, sur aucun document contemporain ; et je ne vois rien dans le travail de M. Couton qui oblige à renoncer à cette hypothèse. Si l'auteur du *Réalisme de Corneille* ne peut partager ce point de vue, c'est peut-être parce qu'il ne marque pas nettement la différence entre personnage et personne, c'est-à-dire entre littérature et réalité. N'écrit-il pas, p. 15 : « Naissance d'un personnage : Marie Milet » ? On a cru (à tort, comme il le montre), que Marie Milet était une personne réelle, on ne l'a point prise pour un personnage de littérature. Et il s'étonne, p. 89-90, que les personnages du *Cid* n'expriment pratiquement jamais de sentiments religieux. Silence qui ne serait, en effet, guère concevable chez des personnes réelles du XVII^e^ siècle. Mais chez des personnages de théâtre ?

1. Peut-être me permettra-t-on de noter également que les problèmes de la vraisemblance dans *Héraclius* (p. 110) et des bienséances (p. 113) sont traités dans ma *Dramaturgie classique*, et que l'étude des personnages de Tirsis, Mélite, Philis et Caliste (p. 27) est présentée dans mon article des *Mélanges Mornet* sur le *Retour des personnages dans les comédies de Corneille*.

Le travail de M. Couton est néanmoins précieux par les éléments historiques qu'il apporte, et dont il faudra tenir compte en étudiant *Mélite* et le *Cid*.

JACQUES SCHERER.

LOUIS HERLAND, **Horace, ou Naissance de l'Homme**. Un vol. in-12 de 212 pages. Paris, Éditions de Minuit, 1952.

M. Herland a consacré à l'*Horace* de Corneille une étude passionnée et originale. Il nous avertit que son livre, achevé en 1946, porte « la marque d'une époque fervente », mais qu'il ne s'est pas interdit quelques additions. De fait, il a utilisé quelques-unes des réalisations les plus intéressantes auxquelles l'œuvre de Corneille a donné lieu ces dernières années, et il fait allusion au passage à l'interprétation du *Cid* de Gérard Philippe ou aux recherches de MM. Nadal et Jasinski (p. 96, 110, 147). C'est un bien bel *Horace* que M. Herland nous restitue. Par une « explication de texte » à la fois large et précise, et en usant parfois de savoureux anachronismes volontaires, il brosse des personnages de la tragédie des portraits pleins de couleur. Il présente sur le Vieil Horace des remarques judicieuses (p. 23-24) ; il pense que Camille est en quelque sorte déchue et flétrie avant de mourir (p. 69) ; il s'attache surtout au personnage d'Horace, et tente d'en renouveler l'interprétation en insistant sur l'affection du héros pour Curiace ; ainsi s'expliqueraient les répliques d'Horace, et même ses silences, son geste criminel, et son attitude lors du procès du cinquième acte. Ce résumé simplifie à l'excès les idées de M. Herland, qui sont riches, généreuses, habiles, quelquefois même bien subtiles (voir p. 157, 160, 174). Son livre est d'une lecture séduisante. Emporte-t-il la conviction ? L'auteur est obligé parfois d'admettre que ce qu'il explique « se voit mal » dans le texte (p. 26), de discuter contre Corneille (p. 166) ou d'affirmer que Corneille ne se comprenait plus lui-même (p. 80). Il écrit (p. 177) qu'il n'est rien « de plus facile à solliciter dans le sens qu'on veut que le caractère présumé d'un personnage de théâtre » : phrase que j'approuve pleinement, mais dont on voit bien qu'elle se retourne contre son auteur. Au reste, celui-ci nous avertit « de ne point chercher ici la vérité sur Corneille » (p. 8). En réalité, ce qu'il nous apporte sur la pièce est plutôt une méditation ardente, une idée comparable à celles des metteurs en scène d'aujourd'hui qui veulent renouveler les classiques. Son interprétation est vraie *aussi*. Elle nous donne une raison de plus d'admirer la solidité d'une tragédie qui supporte, que dis-je ? qui provoque, tant d'idées.

Quelques détails touchant à l'histoire littéraire appellent des remarques. M. Herland voit dans le personnage de Camille la première apparition du type de la jeune amoureuse dans la tragédie française ; mais on peut citer, avant *Horace*, la Thisbé de Théophile, l'Iole d'*Hercule mourant* de Rotrou, la Lydie d'*Alcionée* de du Ryer, et, dans Corneille même, la Créuse de *Médée*. Je ne saurais non plus tenir d'Aubignac pour un « cuistre » (p. 76), ni admettre (p. 183) que Corneille manque d'esprit d'analyse : connaît-on beaucoup de pages du XVII^e^ siècle d'une analyse aussi rigoureuse que les *Discours* de 1660 ?

JACQUES SCHERER.

RENÉ BRAY, **Molière homme de théâtre**. Un vol. in-12 de 397 pages. Paris, Mercure de France, 1954.

Voici un ouvrage en tous points admirable. Sa publication doit marquer une date essentielle dans l'histoire des études sur Molière. Après une thèse déjà ancienne, mais qui demeure excellente, sur la formation de la doctrine

classique en France, René Bray, que la mort vient de nous ravir, avait consacré de longues années à éditer, dans la Collection des Belles Lettres, les œuvres complètes de Molière. Son *Molière homme de théâtre* est, en quelque sorte, le couronnement de ce patient travail. C'est un livre qui ne vaut pas seulement par la connaissance exhaustive d'un immense sujet, et par sa densité. Son auteur a su enfermer en un nombre de pages relativement restreint des connaissances et des idées d'une grande richesse et d'une grande précision ; mais surtout, il apporte sur Molière un point de vue juste, et qui est très loin de n'être que vision ingénieuse d'un aspect secondaire jusque-là négligé par la critique ; c'est un point de vue central, qui nous porte au cœur de la création moliéresque, et qui pourtant, si étonnant que cela paraisse quand on pense à la quantité et à la qualité des travaux déjà publiés sur Molière, est en grande partie nouveau. On a sans doute dit depuis longtemps que Molière est un homme de théâtre ; mais on n'avait jamais tiré de ce fait toutes les conséquences avec le soin et la rigueur — j'ajouterais : avec le sens du théâtre — qui rendent cet ouvrage si remarquable. Qu'on ne se méprenne pas, en effet, au titre de ce livre : pour René Bray, la situation de Molière dans le théâtre n'est pas un aspect ou une partie de son activité qu'on pourrait isoler du reste pour l'étudier en spécialiste. C'est *tout* Molière qui est ici expliqué à partir des réalités théâtrales. Sur la vie de Molière, sur sa « philosophie », sur sa création littéraire, sur toutes les questions que pose habituellement la critique, René Bray apporte des idées qui découlent de ce fait central qu'a été pour Molière sa vie d'homme de théâtre. L'auteur de ce livre n'ignore rien du matériel théâtral ; il connaît les costumes que Molière a portés, les recettes de ses représentations, les détails de la vie de ses moindres camarades ; mais tout ce matériel n'est jamais traité pour lui-même ; il est intégré dans une explication littéraire totale. C'est un modèle de ce que devrait être l'histoire du théâtre.

Bien qu'il soit difficile de résumer un ouvrage si riche, il est nécessaire de donner une idée sommaire de son contenu. René Bray commence par des distinctions qui sont des affirmations de principes. Il sépare la vie privée de la vie professionnelle de Molière, montre que nous connaissons fort mal la première et que c'est la seconde qui doit nous importer. Il distingue de même les idées qui ont pu être celles de Molière de celles qu'expriment ses personnages. Le titre du chapitre, « Molière pense-t-il ? », pourra choquer certains, mais il est, dans l'optique théâtrale qui est celle du livre, parfaitement justifié. Bray pèse avec beaucoup de prudence ce qu'on sait sur les rapports de Molière avec le milieu libertin, mais insiste sur le fait que les intentions de Molière sont toujours celles d'un artiste, non celles d'un moraliste. C'est pourquoi il ne croit pas aux « raisonneurs » dans ce théâtre : ces personnages, comme les autres, sont exigés par une fonction dramatique. Une troisième distinction essentielle est celle du théâtre et de la littérature : Molière a été acteur et chef de troupe avant d'être écrivain, et il a toujours considéré que monter un spectacle était d'un autre ordre et plus important que publier un livre.

La deuxième partie de l'ouvrage traite de Molière comédien. Elle étudie sa carrière et son métier d'acteur ; elle met en lumière les rapports de Molière avec sa troupe, avec ses auteurs et avec son public. Elle apporte de nombreuses précisions utiles sur sa gestion financière, sur la fidélité, tout à fait exceptionnelle pour l'époque, de son personnel, sur la mise en scène, sur les décors et les costumes, sur l'emploi du masque, sur la diction, sur l'habile stratégie du directeur pour attirer des auteurs et un public (ou plutôt deux publics : celui de la Cour et celui de la ville), bref, sur tous les aspects de l'activité professionnelle de Molière. La troisième partie, la plus importante pour l'histoire littéraire, montre comment l'œuvre de Molière s'explique par les conditions de son travail. Le souci de plaire au public est un premier élé-

ment de cette explication. C'est dans cet esprit que René Bray traite, par exemple, du délicat problème des allusions à des personnalités réelles ; son analyse des rapports entre le Trissotin des *Femmes Savantes* et l'abbé Cotin, p. 230, est typique à cet égard, et serait tout entière à citer : « Molière a voulu que le spectateur pensât à Cotin en particulier... et pourtant Trissotin n'est pas Cotin.... Molière a isolé dans le personnage historique quelques traits sur lesquels il a construit le personnage comique.... Cotin est un être de chair qui s'inscrit lourdement dans l'histoire ; Trissotin est un fantôme léger qui habite notre imagination. Cela ne veut pas dire qu'en définitive cette légèreté ne pèse pas plus que cette masse. » Le métier d'acteur apporte à la création littéraire un deuxième ordre d'explication. Il rend compte, dans une certaine mesure, du nombre et de la caractérisation des personnages, de procédés de composition comme ceux que Bray appelle les « sketches », les développements symétriques, les « lazzi » ; il rend compte de plusieurs aspects des expositions, des dénouements et du style ; l'auteur démontre que les reproches adressés par une tradition proprement littéraire aux dénouements et au style de Molière sont sans valeur sur le plan théâtral ; on retiendra particulièrement sa formule sur les dénouements, p. 274 : « S'ils achèvent arbitrairement, ils couronnent nécessairement. » Bray étudie ensuite ce que les pièces de Molière peuvent devoir à leurs interprètes et aux différentes formes dramatiques que leur auteur a utilisées. Les deux derniers chapitres sont peut-être, au point de vue littéraire, les plus importants ; ils traitent de l'imagination et du comique de Molière. Le premier montre qu'en dépit de son réalisme, Molière établit sa comédie dans le domaine du chimérique, où le déraisonnable et l'invraisemblable sont la loi. Le second tente d'analyser l'univers comique de Molière, en utilisant la distinction de M. Jasinski entre comique euphorique et comique satirique, et en montrant que, sous toutes ses formes, le comique de Molière, qui paraît « outré » par rapport à la réalité, est toujours intérieur au théâtre.

Le livre de Bray apporte donc, dans une perspective cohérente et originale, beaucoup d'idées neuves, en même temps qu'il précise de nombreux faits. Il permet, en outre, de mieux comprendre d'autres faits, et tire de la comparaison et de la sommation de documents déjà connus des résultats qui doivent être signalés. Par exemple, il établit (p. 41 et suiv.) que Molière eut peu de goût pour la littérature en tant qu'elle se distingue du théâtre : il n'est devenu homme de lettres qu'à son corps défendant, par nécessité et sans enthousiasme. Il montre, p. 126, que Molière, malgré ses efforts, n'a pu s'assurer de façon durable la collaboration d'auteurs de valeur : c'est à une troupe sans auteurs qu'il a dû fournir des pièces à jouer. Faisant le bilan des séjours de Molière à la Cour, il arrive, p. 171, à un total d'à peu près une année entière, ce qui est évidemment une portion considérable de l'ensemble de l'activité de Molière. On retiendra également son analyse de l'*Étourdi* comme « pièce d'acteur » (p. 241 et suiv.) — ce qui est très différent de la « pièce à vedette » que Molière cultivera plus tard, — et son étude des rapports de Molière et de Racine à propos d'*Alexandre* : le geste de Racine retirant sa pièce à Molière est, dit-il, une « vilenie, dont on ne connaît pas d'exemple dans l'histoire du théâtre français » (p. 120) ; jugement sévère, mais justifié par les faits.

Les réserves que j'aurais à présenter sur le travail de Bray ne portent que sur des détails. L'auteur de *Molière homme de théâtre* ne commet pas d'erreurs, mais emploie parfois des expressions qui risquent d'induire en erreur son lecteur. Il parle une dizaine de fois de la « rampe » qui sépare la scène de Molière de son public et que la pièce doit franchir pour toucher ce public ; c'est une image commode, mais qui ne correspond pas exactement à la réalité théâtrale du temps ; bien que les documents, écrits et figurés, sur cette question, soient rares, peu nets et parfois contradictoires, il ne

semble pas que la rampe ait été utilisée constamment au XVII^e siècle, ni avec le seul but d'éclairer les acteurs. P. 90, Bray dit que la largeur de la scène de Molière au Palais-Royal « ne dépassait guère une dizaine de mètres » ; c'est trop peu dire, puisque, comme il le rappelle plus loin, elle « était un peu plus large que celle du Petit-Bourbon » (p. 106), et que celle-ci mesurait quinze mètres (p. 104). Enfin, le *Riche impertinent* de Chappuzeau (p. 116 et 135) a bien été joué par Molière sous ce titre, mais il est plus connu sous celui de sa publication, le *Riche mécontent*. Je ne partagerais pas le scepticisme de René Bray sur le profit qu'on pourrait tirer d'une étude attentive du *Mémoire* de Mahelot (p. 98), ni sa sévérité sur la *Jalousie du Barbouillé* et le *Médecin volant*, qu'il appelle « de méchants rapetassages » (p. 210). J'aurais peut-être désiré trouver dans ce livre, pourtant déjà si riche, une ou deux indications de plus : Bray n'utilise pas les données, qui me paraissent valables, du livre de M. René Thuillier sur *La vie maladive de Molière* ; il ne mentionne pas l'existence des marches qui, au Palais-Royal, reliaient la scène à la salle. Peut-être enfin aurait-on souhaité une élaboration plus approfondie de quelques notions ou idées fondamentales : celle de thème, celle de farce, celle d' « antimasque », la question de l'influence italienne, la fonction des « lazzi ». René Bray a bien vu l'importance de tous ces points ; il n'a sans doute pas pu, en quelques pages, leur donner tout le développement nécessaire.

Ce n'est pas seulement par son contenu, c'est aussi par sa méthode que l'ouvrage de Bray est de première importance. Il a d'abord toutes les vertus de la précision la plus rigoureuse (ce qui entraîne parfois une certaine sécheresse dans l'exposé, mais combien instructive !). Par un inlassable dépouillement du Registre de La Grange, Bray a pu établir exactement les recettes des comédiens (p. 74), et celles des auteurs (p. 112) ; il nous apprend que Molière a joué 95 pièces, dont 51 comédies ; 55 de ces pièces sont des créations ; il est l'auteur de 31 d'entre elles ; Lully lui a fourni la musique de 10 d'entre elles (p. 126, 128, 131, 132). René Bray suit, saison par saison, les rôles de Molière et ceux de ses camarades. Il a compté dans son théâtre 33 noms de personnages, sur plus de 220, qui reparaissent dans des pièces différentes ; Sganarelle paraît six fois (p. 280 et 282). Voilà des chiffres à partir desquels on peut réfléchir utilement. Conscient de ce qu'il sait, René Bray ne l'est pas moins de ce qu'il ignore : rassemblant et commentant les témoignages authentiques sur le jeu de Molière (p. 187) ou sur Madeleine Béjart (p. 287), il constate leur insuffisance par rapport à notre curiosité, mais conclut sagement : « On ne peut rien dire de plus. »

Cette parfaite probité scientifique s'accompagne d'une prise de position nette et lucide dans le domaine proprement esthétique. René Bray exprime des conceptions esthétiques que je crois justes, et son ouvrage apporte, au delà de Molière, des idées générales fort importantes sur le théâtre et sur le comique. Il insiste, p. 344, sur la spécificité du théâtre. « Une pièce, écrit-il, est une création de l'imagination » ; elle existe « sans recours à une confirmation rationnelle fondée sur une comparaison avec la réalité ayant cours hors du théâtre ». Ce monde théâtral (p. 355) est un : « Il n'y a pas deux mondes dramatiques, l'un qui serait comique, l'autre, tragique. » Mais « le comique réside dans une certaine vue du monde ». En quoi consiste-t-elle ? Dans le chimérique (p. 336), dans l'artifice (p. 343), dans l'outrance : « Le monde comique, non seulement n'est pas identique au monde de la vie, mais ne se mesure pas au même mètre. En ce sens, il ne peut pas y avoir de comique *outré*. L'outrance est de l'essence du trait comique » (p. 369).

Le dernier mérite de cette réflexion esthétique est de s'inscrire, non pas, comme c'est parfois le cas, au delà de l'histoire ou en dehors d'elle, mais dans les cadres de la méthode historique la plus exigeante. Bray nomme Lanson son maître (p. 359) ; il termine son livre par le mot de « plaire », en quoi

je ne puis m'empêcher de voir un hommage aux idées que D. Mornet a défendues sur l'adaptation des écrivains classiques au public de leur temps. Son Avant-Propos souligne que son « nouveau Molière » n'a pas la présomption d'effacer celui de ses devanciers. Il ne les efface pas, en effet, mais il les complète. Même après les excellents ouvrages d'historiens de la littérature et du théâtre, ceux de Michaut, de Mornet, de M. Jasinski, de M. Adam, d'autres encore, René Bray nous a donné sur Molière un livre indispensable.

JACQUES SCHERER.

LÉON CHANCEREL, **Molière**. Un vol. in-12 de 73 pages. Paris, Presses Littéraires de France, Collection « Les Metteurs en scène », 1953.

C'est ici un homme de théâtre qui parle d'un autre homme de théâtre. M. Chancerel, qui fut le collaborateur de Copeau, dirigea la troupe des Comédiens Routiers et est aujourd'hui président de la Société d'Histoire du Théâtre, consacre à Molière metteur en scène un petit livre très agréablement présenté. Son travail ne prétend pas apporter du nouveau aux moliéristes, mais rassemble et commente judicieusement des documents dont les critiques littéraires ne tiennent pas toujours assez de compte, sur la mise en scène de Molière, son jeu, la structure des théâtres qu'il a utilisés, les décors, les costumes, les masques et les grands spectacles auxquels Molière s'est complu, des *Fâcheux* au *Malade imaginaire*, en passant par les représentations montées pour Louis XIV. L'ouvrage est illustré de douze gravures reproduisant des documents contemporains, parmi lesquels on s'étonne de ne pas trouver l'estampe qui représente la salle du Palais-Royal. Le texte n'appelle que des critiques de détail [1]. Au total, c'est un Molière extrêmement vivant et divers qui se dégage de cet ouvrage.

JACQUES SCHERER.

MATURIN DRÉANO, **La Renommée de Montaigne en France au XVIII^e siècle (1677-1802)**. Un vol. in-8° de 589 pages. Angers, Éditions de l'Ouest, 1952.

Nous avons appris à connaître M. Maturin Dréano par une thèse excellente sur *La Pensée religieuse de Montaigne*, qui valut à ce chercheur une mention très honorable à l'unanimité en Sorbonne. Poursuivant ses travaux sur Montaigne, M. Dréano vient d'achever, après de nombreuses et fructueuses recherches, un très important ouvrage sur *La Renommée de Montaigne en France au XVIII^e siècle (1677-1802)*. Des travaux du même genre avaient déjà été entrepris par Pierre Villey en France et par M. Alan Boase en Angleterre, en ce qui concerne la fortune et l'influence de Montaigne au XVI^e et au XVII^e siècle. Le travail de M. Dréano n'en est nullement tributaire ; il s'est donné, au contraire, pour tâche, de défricher un terrain tout à fait inexploré : la fortune de Montaigne au XVIII^e siècle.

1. P. 18, on ne peut guère affirmer que Donneau de Visé vécut dans l'intimité de Molière ; il est, au moment de l'*École des Femmes*, un ennemi. P. 27, on ne croit plus que l'Illustre Théâtre fût constitué par des « enfants de famille ». P. 29, lire 1658 pour 1659 et Béjart pour Béjard. P. 30, le futur Palais-Royal n'est que commencé en 1637 ; il sera achevé en 1641 seulement. La planche de la p. 32 attribue à Armande le rôle d'Agnès de l'*École des Femmes*, joué par M^lle de Brie. P. 35, le *Mémoire de Mahelot* mentionne bien 268 pièces, mais ne décrit le décor que de 193 d'entre elles et ne donne que 48 dessins. P. 37, le décor unique est encore loin de s'imposer vers 1636. P. 58, on ne manque point de document authentique sur la question de savoir si Molière jouait masqué : un texte de Huyghens atteste qu'il portait le masque dans les *Précieuses*.

M. Dréano entend le XVIIIe siècle au sens large. Comme Paul Hazard, il le fait commencer dès le dernier quart du XVIIe, au moment de la mise à l'index des *Essais* et il le fait finir en 1802, à la publication du *Génie du Christianisme* [1]. Dans cette vaste période de 125 ans, il a voulu rechercher tout ce qui y a été dit et pensé de Montaigne, les vicissitudes de sa renommée, les interprétations vraies ou fausses de sa pensée, les éditions enfin qu'on a données de son œuvre. Il n'a pas voulu faire une enquête de littérature comparée, mais il s'est, au contraire, cantonné dans la littérature d'expression française. Ayant ainsi délimité son sujet, il a dépouillé d'abord la collection Payen à la Bibliothèque Nationale, qui réunit une série d'ouvrages imprimés et manuscrits relatifs à Montaigne, et ensuite les périodiques du XVIIIe siècle. Il va sans dire que les grands écrivains, Bayle, Diderot, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, pour ne citer que ceux-là, ont retenu toute son attention, de même que la collection de l'Encyclopédie, les dictionnaires, comme ceux de Moréri et de Bayle, les recueils d'anecdotes littéraires, les mémoires, etc. La matière explorée est immense et c'est par centaines qu'on pourrait citer les ouvrages que M. Dréano a lus avec un soin tout particulier.

Il importait ensuite d'organiser le résultat de ces recherches conduites avec une érudition sûre, un esprit exempt de partialité et de préjugés. M. Dréano a divisé son ouvrage en cinq livres. Dans le premier qui sert, en quelque sorte, d'introduction, il étudie la fortune des *Essais*, de 1677 à 1724. Il apporte d'utiles précisions sur l'attitude des « honnêtes gens », sur celle de Bossuet et de Fénelon, à l'égard de Montaigne. Le chapitre consacré à Montaigne et à Bayle est remarquable et épuise la question. Le livre second, qui nous montre les *Essais retrouvés* après les *Essais proscrits*, nous conduit jusqu'en 1773. M. Dréano nous fait voir comment l'édition d'un protestant réfugié en Angleterre, Pierre Coste, donne une vie nouvelle aux *Essais*. Il souligne l'attitude des réformés vis-à-vis de Montaigne, il nous indique les éditions manquées et les biographies, les jugements littéraires, philosophiques, religieux portés sur l'homme et l'œuvre. Fort adroitement, il prépare la voie aux Encyclopédistes, à Vauvenargues, à Montesquieu, à d'Argens, à Diderot, à Voltaire, à J.-J. Rousseau, qui forment la partie centrale de son ouvrage et la matière du troisième livre. Le quatrième étudie l'immense déception causée par la publication du *Journal de Voyage* de Montaigne, et l'image que se forment du philosophe des hommes tels que l'abbé Talbert, La Dixmerie, des lecteurs et des critiques d'occasion. Le cinquième livre, enfin, étudie la position remarquable de Montaigne pendant la Révolution et jusqu'en 1802. C'est à la fin de cette période du reste, que l'on portera à l'exemplaire des *Feuillants*, dit exemplaire de Bordeaux, l'intérêt qu'il mérite.

Ainsi M. Dréano suit la courbe de la renommée de Montaigne, non de son influence, comme il le souligne lui-même dans sa préface. Il a voulu essentiellement classer, analyser et présenter objectivement des textes qui ont une importance capitale en raison de l'auteur qui les a suscités. M. Dréano nous donne d'abord un répertoire commode pour l'historien de la littérature, de la philosophie et même des mœurs. Mais son livre est mieux qu'un répertoire, il est une étude fouillée, fine et précise, sans doute exhaustive, d'une question essentielle. Les conclusions auxquelles il aboutit sont judicieuses, et son travail est une mine de renseignements pour d'autres chercheurs. La tenue littéraire en égale la tenue scientifique. Souhaitons que M. l'abbé Dréano nous en donne bientôt le pendant : l'influence de Montaigne sur le XVIIIe siècle, et nous fasse mieux encore apprécier le prix de son effort en nous plongeant dans l'histoire des idées et des grands cou-

1. C'est aussi la date de l'édition des *Essais* donnée par Naigeon.

rants qui nous serviraient de fil conducteur. La matière dégagée du fatras est déjà toute préparée. Elle ne doit pas rester à l'état de répertoire.

CHARLES DÉDÉYAN.

LESTER G. CROCKER, **Two Diderot studies. Ethics and esthetics.** Un vol. de VII-127 pages. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1952.

Il fallait quelque courage pour aborder, après tant d'autres, le problème de la morale et de l'esthétique de Diderot. Ce sont là terres contestées et rivages des Syrtes. Depuis Brunetière, plus d'un sophiste y fit naufrage. M. Lester G. Crocker a l'avantage d'être un vieil ami de Diderot et le mérite de conserver à son égard cette espèce de froideur qui caractérise l'historien des idées ; aussi bien évite-t-il deux tentations, celle d'expliquer Diderot par la pensée de son temps, et celle de reconstituer par une psychologie arbitraire les démarches d'esprit du philosophe. Mais le danger d'un tel essai était considérable ; faut-il, d'une part, imposer à la pensée de Diderot nos propres mesures et la rigidité de nos classifications ? Devons-nous apprécier « its intrinsic meaning for us »? (P. VII.) Faut-il, d'autre part, accepter comme irrémédiables les conflits intérieurs et rechercher là seulement, comme chez Unamuno, une espèce d'unité tragique ? (*Ibid.*)

I. — Lester G. Crocker nous donne d'abord une *Étude critique de la Philosophie morale de Diderot* (p. 3-48), reprochant, à juste titre, à ses meilleurs prédécesseurs (Hazard, Jean Thomas), des vues trop cavalières et quelquefois « a clever sloughing off of the real problem » (p. 4, note). Cette analyse en profondeur reste cependant fidèle au schéma traditionnel ; l'évolution morale de Diderot obéit à son évolution philosophique, au rythme même de ses préoccupations intellectuelles : une phase déiste jusqu'à la *Lettre sur les Aveugles*, qui consacre l'abandon de la morale théologique et de la loi naturelle ; une phase scientiste jusqu'à la critique d'Helvétius et le retour de Russie : le déterminisme justifie aussi bien la morale policière de Hobbes que la morale darwinienne du *Neveu de Rameau*. Calliclès et Frédéric II l'emportent sur Platon. Diderot essaie d'échapper au pire par sa thèse d'une *vertu-bonheur*, fondée sur l'égoïsme intelligent et l'intérêt bien compris, et rêve, tantôt à l'anarchie naturelle de Tahiti, tantôt à une *vertu-sacrifice*, cette dernière morale étant réservée aux sages, seuls capables de se mettre au-dessus des lois par leur intelligence et leur aptitude stoïcienne « à renforcer l'origine du réseau ». Notre monde n'étant pas Tahiti, l'idéal de Diderot serait réalisé par une société de citoyens médiocres, mais obéissants et sensés, dirigés par des philosophes au grand cœur. Mais, dans cette démocratie à l'américaine, que deviennent les passions, les beaux crimes, les contrebandiers aimés de Gœthe, Rameau le Neveu et Mme de la Pommeraye ? Risquons l'anachronisme : Diderot n'a pas choisi entre Stendhal et Tocqueville.

Lester G. Crocker évolue sagement parmi ces nuances, donnant au passage une interprétation neuve de *Jacques le fataliste* contre Loy (p. 37-39) et contre Thomas. Mais il discerne, dès 1770, une phase nouvelle. Préoccupations bourgeoises, influence décroissante du milieu d'Holbach ? Toujours est-il que « le naturalisme et le matérialisme auraient relâché leur étreinte sur la pensée de Diderot » (« loosen their grip on Diderot's thought », p. 35). Cette thèse, fondée sur la *Réfutation d'Helvétius*, brillamment défendue par Paul Janet (*Nineteenth Century*, 1884, p. 695 et suiv.) et non moins brillamment attaquée par E. Caro (*La fin du XVIIIe siècle*, t. I, p. 180 et 354) qui invoque les *Éléments de Physiologie* contemporains de la *Réfutation*, est difficilement défendable, même lorsque, comme Jean Thomas, on laisse glisser le philosophe vers les méandres de l'humanisme. C'est la position même de Crocker : « Après deux décades de combat, Diderot a trouvé

le moyen de dépasser le nihilisme corrosif que sa propre raison avait trouvé irréfutable. La réalité et la primauté d'un niveau proprement humain a confondu la logique du matérialisme et du déterminisme ». (P. 45.) Ce serait là « a new and significant *synthesis* ». (P. 47.) N'abusons pas de ce mot à la mode. Il est difficile de soutenir, d'une part, que « le matérialisme n'est pas réfuté, mais que la certitude de Diderot est définitivement ébranlée » (p 47) et, d'autre part, que « l'humanisme triomphe, non pas l'humanisme confus et prématuré de ses débuts, mais un humanisme mûr, inexpugnable, sorti de l'épreuve du feu » (*ibid.*), sans avouer par là même que cet humanisme n'est pas une synthèse, mais un compromis fragile. Nous n'avons pas à justifier Diderot, à le domestiquer pour notre usage, à le lénifier pédagogiquement, mais à l'accepter tel qu'il est, à la fois Socrate et Diogène, Auguste Comte et Stendhal. Le grand reproche que je ferais à Lester Crocker, c'est de ne pas avoir montré, au contraire de Pierre Hermant, que l'unité réelle de sa pensée morale est dans *son anti-christianisme* ; aux trois ordres cloisonnés de Pascal, Diderot semble opposer trois paliers : recherche du bonheur, devoir social, sacrifice à l'humanité. A son univers déchristianisé correspond un homme nouveau, enfin réconcilié avec sa chair et avec son esprit : « Il n'y a qu'une seule vertu, la justice, qu'un seul devoir, de se rendre heureux, un seul corollaire, mépriser quelquefois la vie » (*Diderot et Catherine II*, p. 314). Dans la morale de Diderot il n'y a pas, comme dans celle de Bergson, dualité des sources, mais hiérarchie des visées, et le but suprême n'est point finalement plaisir ni conformisme, mais risque et pari ; somme toute, une aventure créatrice de valeurs.

II. — C'est une solution identique que Lester Crocker discerne dans l'*Esthétique de Diderot*. Beaucoup mieux que tous ses devanciers, il attire l'attention sur l'article *Beau*, de 1750, où les influences classiques sont encore sensibles derrière le sensualisme de l'abbé Du Bos. Si le Beau est perception de rapports, ces rapports peuvent-ils prouver l'existence objective de qualités ? Y a-t-il au delà d'une beauté perçue une beauté réelle ? (p. 58.) *Dès 1750, Diderot édifie un premier compromis.* L'esthétique est conçue comme un complexe Nature-homme ; son but est de « donner une définition de la beauté qui n'en fasse pas une réalité platonicienne indépendante de l'homme, mais une réalité existant objectivement pour l'homme et indépendante du caprice de rapports accidentels entre la Nature et l'organisation variable des individus ». (p. 62.) Nous retrouverons tout au long de sa carrière la même ambiguïté : faut-il imiter la nature ou choisir une *belle* nature ? Peut-on opposer l'exactitude du réel et la poésie du réel (*Salon de 1767*, t. XI, 17, 9-10) ? Greuze et Chardin ? L'artiste lui-même est-il *imitateur* de la beauté extérieure ou *créateur* de la beauté ? L'hésitation se poursuit : tantôt l'auteur ne crée pas, mais exprime (*Salon de 1767*, XI, 131) ; tantôt on le voit reconstruire par analogie (p. 83-84 ; cf. *Rêve de d'Alembert*, II, p. 119) ; tantôt son rôle créateur ne fait aucun doute (*Discours sur la Poésie dramatique*, VII, 38). Le génie est-il le privilège des âmes sensibles et enthousiastes (Garrick, *Entretien sur le fils naturel*) ? appartient-il aux esprits impérieux qui savent dominer leurs élans (*Paradoxe sur le comédien*) ? L'art lui-même a-t-il un but moral, est-il une fin en soi ?

Mr Lester Crocker ne cherche pas à résoudre ces antinomies. Diderot, à son avis, évolue dans les contradictions mêmes de son temps, entre Batteux et le Père André, d'une part, et, de l'autre, les tendances novatrices de Roger de Piles, de l'abbé Dubos, voire même de Vico, entre le classicisme qui informe toute une éducation et modèle le goût d'un public, et un romantisme latent qui voit venir son heure, enfin entre le naturalisme et l'humanisme moral. « Diderot cannot ever decide definitely whether art exists to imitate, to move, to teach, or to create beauty » (p. 107). Aussi bien Lester Crocker ne réussit-il pas à déceler dans la vieillesse de Diderot une pulsion synthé-

tique comparable à celle qu'il croit voir ébauchée dans sa morale et sa philosophie. A peine remarque-t-il une tendance à l'objectivisme dans l'étude des thèmes de la sensibilité, et un subjectivisme accru en ce qui concerne les relations entre l'art et le public (p. 114). Si le génie est maîtrise et contrôle, le public demande à être ému et enseigné. C'est ainsi que Lester Crocker pense avoir évité cet écueil : fausser par une systématisation la « fluide complexité » de la pensée esthétique de Diderot (p. 112). Ce reproche vise expressément Yvon Bélaval (p. 108, note 66, et p. 51, note 1) et son *Esthétique sans paradoxe* (N. R. F., 1950) qui ne serait qu'un « tortured exercise in intellectual acrobatics ». Une telle sévérité appellerait des nuances.

Revenons à Diderot. Dans sa critique de *L'Esprit* (II, p. 272), il nous a mis lui-même en garde contre une fausse interprétation de son génie : « Un auteur paradoxal ne doit jamais dire son mot, mais ses preuves. Il doit entrer furtivement dans l'âme de son lecteur et non de vive force. C'est le grand art de Montaigne qui ne veut jamais prouver et va toujours prouvant. » Diderot est venu mettre, dans le domaine jusque là systématique de la morale et de l'esthétique, quelque chose de la complexité organique qu'il se plaisait à observer dans les sciences de la vie. Qu'il y ait trop d'aisance dialectique dans la thèse de Bélaval, je le reconnais volontiers ; mais il n'est pas moins dangereux d'accepter avec Lester Crocker une « bipolarité irréductible ». La doctrine esthétique de Diderot, comme sa morale, est une doctrine à facettes, mais dont les multiples réfractions ne doivent pas dissimuler l'origine commune. Sachons tenir compte ici, tout comme dans son éthique, de la pluralité des visées.

Voilà pourquoi toute étude sur l'œuvre de Diderot qui ne débouche pas sur une évocation psychologique risque de nous laisser sur une impression de disgrâce. Aucune dialectique n'en viendra à bout si quelque sympathie charnelle ne nous guide pas. Trop de contemporains n'ont vu dans Diderot que la tête folle, l'homme qui, en public, embrasse, pérore et gesticule. Voyons au contraire, dans le *Paradoxe*, un Diderot en train de conjurer ses propres démons. S'il apprécie en artiste l'attitude enthousiaste, s'il joue en société volontiers au cœur sensible, d'autant plus aisément qu'il a la larme facile, la figure ravagée, la voix dolente ou chaude selon les cas, Diderot s'écoute parler et « se voit » jouer la comédie non sans complaisance. M^lle^ de Lespinasse, clairvoyante dans sa morbidezza, disait : « Sa sensibilité est à fleur de peau. Il ne va pas plus loin que l'émotion. » Au delà, c'est un rempart rationnel, un instinctif bon sens. Diderot n'est pas un Feutry ou un Loaisel de Tréogate. Au fond de lui-même, ce paysan matois qu'il est toujours demeuré n'a jamais hésité entre l'apollinien et le dionysiaque. Le mot le plus juste que je connaisse sur notre philosophe est celui de Grimm : « Le sort lui avait accordé le plus grand des biens, une sérénité d'âme inaltérable, avec une grande passion pour les ouvrages de génie et pour le vent du nord » (*Corr. Litt.*, V, p. 132, août 1762). A nous de distinguer l'esthétique « ventée » de la sérénité classique, lorsque, loin des salons et des regards des femmes, dans son grenier de la rue Taranne, il compose seul, à la chandelle, à l'abri du vent.

Remercions en tout cas M. Lester Crocker de ces deux essais qui, dans leur conscience et leur précision, constituent bien « a fresh approach » (p. 51). Nous avons besoin, dans l'étude de Diderot, d'analyses sûres tout autant que de brillants paradoxes, de prudente sympathie plus que d'engouement, d'humour plus que de dogmatisme, cet humour avec lequel Diderot modelait Jacques et Rameau le neveu.

Paul Vernière.

DENIS DIDEROT, **Jacques le fataliste et son maître** ; étude et notes de YVON BÉLAVAL. Un vol. de 379 et 58 pages. Paris, Club du Livre, 1953.

C'est un plaisir délicat que de feuilleter une édition d'art ; la lecture d'une édition savante requiert plus d'austérité. M. Yvon Bélaval a voulu contenter le critique et l'homme de goût. *Jacques le fataliste* nous est présenté en vingt-sept pages alertes et vigoureuses qui constituent une bonne mise au point des travaux de Dieckmann et de Robert Loy. Nous retrouvons en tout cas, dans quelques pages brillantes sur la théorie du roman (p. 12) et le leibnizianisme de Jacques (p. 23-25), l'aisance dialectique de l'auteur de l'*Esthétique sans paradoxe* et du suggestif article sur la philosophie de Diderot (*Critique*, mars 1952). Faut-il, en revanche, reprocher à Yvon Bélaval un léger mépris à l'égard des problèmes de sources et de genèse, à l'esthéticien le dédain de l'histoire [1] ? Je le crois. La genèse de *Jacques* est à reprendre entièrement et l'allusion au *Bourru bienfaisant* est loin de marquer un *terminus ante quem* (p. 1). Il faudrait évoquer les rapports réels de Diderot et de Sterne d'après Baldwin, Barton, les correspondances de Sterne et de Garrick, sans quoi nous croirons encore, avec la critique anglo-saxonne, au plagiat de Diderot, malgré l'excellente critique d'art d'Yvon Bélaval (p. 16-18). Il me paraît enfin très dangereux de déduire plusieurs étapes dans la rédaction du texte du fait qu'un manuscrit manifestement expurgé élimine quelques épisodes scandaleux (p. 13).

Mais l'attrait majeur de cette édition est d'utiliser pour la première fois la copie manuscrite du fonds Vandeul. Yvon Bélaval signale environ cent cinquante-cinq variantes tirées du manuscrit V, mais ne juge pas de sa valeur. Or l'étude précise en est décevante. Sept variantes seulement représentent un progrès sur le texte d'Assézat-Tourneux (p. 44, *ceintures* ; p. 60, *clabaud* ; cf. p. 63, 216, 280, 292, 348) ; quatre-vingt, omissions ou synonymes banals, sont sans intérêt. Cinquante-six sont nettement inférieures (mauvaises lectures, non-sens, incorrections, expressions affadies : *malle* pour *balle* ; *pièces de coin* pour *pièces de vin* ; *dégoût* pour *dégât* ; *tour courant* pour *tout courant*, etc.). L'impression est tantôt d'un médiocre souci stylistique (douze suppressions de *et* en tête de phrase), tantôt d'un souci de décence ou de convenance religieuse (p. 150). Mais notre déception se change en révolte devant les noms propres supprimés ou caviardés et l'exclusion de neuf épisodes (20 pages environ) ; or si l'un est exclu pour son inquiétante interprétation de la charité chrétienne (p. 69 et suiv.), les autres sont de gaillardes anecdotes (l'oreille, p. 27 ; la gaine et le coutelet, p. 148 ; le Fragonard, p. 253 ; Suzanne, p. 277 et 283 ; Marguerite, p. 283 et suiv. ; éloge de la pornographie, p. 290). *Le manuscrit Vandeul est donc un texte expurgé, lavé de tout érotisme par les mains pieuses d'Angélique et de son mari : rien n'indique que cette censure ait été voulue par Denis Diderot.* Je regrette donc que M. Bélaval n'ait pas tiré de conclusions plus nettes de ce texte inédit. Par là même, en l'absence du manuscrit autographe de *Jacques*, notre dernier espoir d'édition vraiment critique réside dans la divulgation de la copie de Léningrad qui, au dire de Tourneux, portait des corrections de la main de Diderot.

P. VERNIÈRE.

GAVIN R. DE BEER, GEORGES A. BONNARD, LOUIS JUNOD, **Miscellanea Gibboniana**. Université de Lausanne. Publications de la Faculté des Lettres, X. Lausanne, F. Rouge et Cie, 1952.

En 1945, M. Georges Bonnard, professeur à la Faculté des Lettres de Lausanne, donnait une édition critique, admirablement établie et commen-

1. Faut-il pourtant dater *Télémaque* de 1717 et les *Lettres persanes* de 1719 (p. 4) ?

tée, du *Journal* tenu par Gibbon lors de son second séjour en Suisse, du 17 août 1763 au 19 avril 1764. Les *Miscellanea* récemment publiés nous proposent trois autres textes de Gibbon : 1. le *Journal de* [*son*] *voyage dans quelques endroits de la Suisse* (21 septembre-20 octobre 1755) ; 2° « trois morceaux en fin du quatrième cahier de son *Journal* », où l'écrivain évoque le séjour qu'il fit à Paris, entre le 28 janvier et le 9 mai 1763 ; 3. la *Lettre sur le Gouvernement de Berne*, composée, vraisemblablement, en 1763-1764. Ces trois textes sont accompagnés des commentaires les plus précis, dus, pour le premier, à M. G. R. de Beer, pour le second, à M. Bonnard, pour le troisième, à M. L. Junod. Notons encore que le *Journal de voyage en Suisse* est un inédit ; que, des trois morceaux relatant le séjour à Paris, seuls quelques passages ont été publiés par Lord Sheffield, en 1796, en notes à son édition de l'*Autobiographie* et, qu'enfin, la *Lettre sur le Gouvernement de Berne* paraît, pour la première fois, en édition critique.

M. de Beer souligne, à juste titre, le double intérêt du *Journal de voyage en Suisse* : « Il apporte des renseignements sur la Suisse à une époque où les voyageurs, même anglais, étaient encore rares ; et il fournit des données précieuses sur la mentalité, la formation du caractère et la façon de travailler de Gibbon à une des périodes les plus importantes de sa vie. » (P. 69.) Gibbon, en 1755, est âgé de dix-huit ans. Ses connaissances historiques sont déjà remarquables.

Plus que la nature, que le paysage — il sait, d'ailleurs, les goûter — ce qui l'intéresse, c'est l'homme ; ce sont les institutions politiques. Il est tel déjà qu'il s'avouera dans la *Lettre sur le Gouvernement de Berne* : « Je considère plutôt les habitants que l'habitation. » (P. 123.) A Zurich, il entre en relations avec Breitinger. A Berne, il rend visite au « célèbre Monsieur Haller ». Einsiedeln et son abbaye lui inspirent une violente sortie contre le catholicisme, cependant que l'exercice de la démocratie directe dans le canton de Schwyz lui paraît une manifestation de « liberté ou, pour mieux dire, [de] licence effrénée ». (P. 33.)

En introduisant à la lecture des quelques fragments rédigés du *Journal* de 1763 (séjour à Paris), M. Bonnard regrette que Gibbon n'ait pris, jour après jour, des notes que pendant une seule semaine — du 21 au 26 février. « Que ne donnerait-on pas, écrit-il, pour pouvoir illustrer [l'*Autobiographie*] du récit, fait le soir même, d'une après-midi chez M^me^ Geoffrin, d'une visite à d'Alembert ou Diderot, d'un portrait pris sur le vif d'Helvétius ou du baron d'Holbach ? » (P. 89.) Nous partageons ce regret ; mais force nous est bien d'accepter le peu qui nous est offert. Comment, d'ailleurs, ne pardonnerions-nous pas à Gibbon d'avoir cédé aux attraits de la ville, des divertissements et de la société ! Il se montre si heureux de l'accueil qui lui est fait : « Dès que la glace est rompue, vos connaissances se multiplient et vos nouveaux amis se font un plaisir de vous procurer d'autres plus nouveaux encore. Heureux effet de ce caractère léger et aimable du Français, qui a établi dans Paris une douceur et une liberté dans la société inconnues à l'Antiquité, et encore ignorées des autres nations. A Londres, il faut faire son chemin dans des maisons qui ne s'ouvrent qu'avec peine. Là, on croit vous faire plaisir en vous recevant. Ici, on croit s'en faire à soi-même. Aussi, je connais plus de maisons à Paris qu'à Londres ; le fait n'est pas vraisemblable, mais il est vrai. » (P. 104.)

La *Lettre sur le Gouvernement de Berne* est un pamphlet cruel, mais où abondent les vues pénétrantes. La griffe et l'autorité du grand écrivain s'y manifestent. M. Louis Junod, parfait connaisseur de l'histoire du pays vaudois, reconnaît que Gibbon, rédigeant cette *Lettre*, était fort bien renseigné. Document précieux « sur l'état des esprits », ce texte reproduit « bien souvent aussi » « les réactions de l'aristocratie vaudoise, des coteries aisées de Lausanne, devant l'attitude bernoise ». C'est pourquoi il convient de ne

pas « prendre pour vérités indiscutables ce qui n'est souvent qu'affirmations un peu hasardées ». (P. 121.)

CHARLY GUYOT.

HENRY CARRINGTON LANCASTER, **French Tragedy in the reign of Louis XVI and the early years of the French Revolution, 1774-1792.** Un vol. in-8° de x-181 pages. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1953.

Avec cet ouvrage, H. Carrington Lancaster, l'éminent historien américain qui vient de disparaître, pousse jusqu'à la Révolution les études sur le théâtre français qu'il a commencées il y a près d'un demi-siècle par un travail sur la tragi-comédie de 1552 à 1628. Il donna ensuite neuf volumes qui analysent la totalité de la littérature dramatique française pendant le XVII^e siècle, puis un livre sur le théâtre parisien de 1700 à 1715, et enfin deux volumes sur la tragédie française de 1715 à 1774. L'ampleur et la précision de cette œuvre (à laquelle il convient d'ajouter des publications de textes et de documents très importants) en font, tous les historiens du théâtre le savent, un instrument de travail indispensable. L'étude qu'il vient de consacrer à la tragédie sous Louis XVI continue celle qu'il avait faite du même genre sous le règne précédent, dans le même esprit et selon la même méthode. Elle est plus brève, parce que les tragédies nouvelles jouées de 1774 à 1792, qu'elle analyse toutes, sont au nombre de soixante-deux seulement. Les plus intéressants de leurs auteurs sont Ducis, La Harpe, Marie-Joseph Chénier, Baculard d'Arnaud et Legouvé. De la conclusion peuvent se dégager les principaux caractères de l'évolution de la tragédie pendant cette période. Les invraisemblances deviennent assez nombreuses et ne semblent pas choquer, car on admet de plus en plus que le vraisemblable peut être sacrifié à l'intérêt, quand besoin est. Les lieux représentés sont variés, et la recherche de l'élément spectaculaire est notable. La part des sujets modernes devient plus importante, et des idées politiques, quelquefois voilées, s'expriment assez souvent. La tragédie ne se croit plus obligée de se limiter au cadre des cinq actes et se contente volontiers de trois ; l'amour ne lui est plus indispensable, et plusieurs pièces ne comportent même pas de rôles de femmes. Je noterai que ces caractères, nouveaux par rapport à la forme classique de la tragédie, sont déjà mieux qu'indiqués au temps de Voltaire. On peut aussi, en se fondant sur les analyses de M. Lancaster, dégager une autre caractéristique qu'il ne souligne pas, mais qui paraît assez importante : très souvent, l'auteur modifie sa tragédie, après la première représentation, en fonction des critiques du public ; ce fait se rencontre, si j'ai bien compté, dans plus du quart des tragédies de cette période. Il atteste que l'influence du public sur les auteurs devient, dans ce domaine comme dans d'autres, assez tyrannique vers la fin du XVIII^e siècle, et que la souplesse de Voltaire et de Beaumarchais à ce point de vue n'est pas exceptionnelle.

Peut-être souhaiterait-on que quelques détails soient précisés. P. 14, les idées de Marmontel sont présentées comme importantes pour cette époque, mais elles étaient déjà très répandues sous Louis XV : s'il est vrai que ses *Éléments de Littérature* sont de 1787, ils sont faits, pour la plupart, d'articles parus longtemps auparavant dans l'*Encyclopédie*, et son premier grand ouvrage théorique, la *Poétique française*, est de 1763. P. 127, on comprend mal en quoi le suicide de Lucrèce devant les spectateurs s'écarte de la tradition littéraire. P. 131, l'*Ericie* de Fontanelle est indiquée comme une tragédie, publiée en 1768 ; je possède une édition de 1769 où la pièce est appelée « drame ». Enfin, p. 127, lire 1828 pour 1728 et, p. 153, n. 55, lire 1764 pour 1746. Peut-être aussi aurait-on noté d'autres détails que ceux

relevés par M. Lancaster. Ce choix est toujours en partie subjectif, mais j'aurais indiqué, par exemple, que Ducis écrit dans son *Macbeth* des vers où l'emploi des noms propres est presque déjà romantique :

> Nos cris font retentir les sommets du Valda,
> Les torrents de Malmor, les échos de Loda,

ou bien que c'est dans la *Mort d'Abel* de Legouvé que se trouve le vers-proverbe :

> Un frère est un ami donné par la nature.

D'une portée plus générale serait la critique qui contesterait le caractère significatif des dates qui circonscrivent l'étude de M. Lancaster. Il est évident que l'avènement de Louis XVI n'est pas une date importante de l'histoire de notre théâtre, et que celle de septembre 1792, malgré son intérêt politique, a l'inconvénient grave de couper en deux la production révolutionnaire, dont seule la première partie est étudiée. On pourrait ajouter qu'une histoire trop exclusivement littéraire donne nécessairement des résultats assez décevants lorsqu'elle s'applique à des tragédies dont il faut bien reconnaître qu'aucune n'est un chef-d'œuvre. M. Lancaster fait, p. 50, de justes réserves sur La Harpe, qui est pourtant, semble-t-il, le meilleur auteur tragique de cette époque. Il aurait sans doute accru l'intérêt de son étude s'il avait considéré les tragédies moins en elles-mêmes que comme manifestations d'un esprit public, d'institutions et d'idées qui évoluent. Malheureusement, il ne mentionne qu'en passant des faits comme la fondation de l'École Royale dramatique, ou comme le décret du 13 janvier 1791 — date essentielle de notre histoire dramatique — qui proclame la liberté des théâtres. Il est vrai qu'il ne pouvait étudier d'une manière complète le retentissement de ces faits dans la littérature qu'en débordant le cadre de la tragédie. Alors pourquoi la tragédie ? Au début de son ouvrage précédent, M. Lancaster nous avait avertis que, commençant à travailler aux États-Unis pendant la dernière guerre sur l'époque de Louis XV, il s'était limité au genre tragique, sur lequel il pouvait plus facilement se contenter de la documentation qui était alors à sa portée. Il est regrettable que cette limitation continue à peser sur l'étude de la production du temps de Louis XVI. Sous Louis XVI plus encore que sous Louis XV, la tragédie est un genre qui finit, et le théâtre de la fin du XVIII^e^ siècle compte surtout par ce qu'il annonce d'avenir. Mais c'est dans les petits genres, et dans les petites salles, qu'il faudrait l'étudier. Si M. Lancaster avait pu le faire, le reste de son œuvre nous est garant qu'il nous aurait donné le livre qui nous manque, sur tout ce qui, dans le régime alors mourant, était vraiment nouveau et allait s'épanouir au XIX^e^ siècle.

JACQUES SCHERER.

LÉON CELLIER, **Fabre d'Olivet. Contribution à l'étude des aspects religieux du romantisme**. Un vol. in-8° de 443 pages. Paris, Nizet, 1953.

Voici un livre excellent. M. Léon Cellier s'est attaché à l'étude d'un auteur que négligent les histoires littéraires, et qui fut pourtant non seulement un des maîtres de l'ésotérisme, mais un précurseur du félibrige, et un touche-à-tout, linguiste, musicologue, théoricien de la prosodie, médecin à l'occasion, — j'en passe, — débordant d'idées aux retentissements parfois imprévus. Il y fallait une méthode rigoureuse. M. Cellier naviguait entre deux écueils, qu'il a bien vus : le haussement d'épaules du sceptique en présence de manifestations jugées folles, et la crédulité de l'amateur de prodiges. Il doit se défendre des hypothèses séduisantes et de l'imagination : c'est ainsi qu'il aurait admis volontiers, dans l'exégèse allégorique de Fabre

d'Olivet, des emprunts à la Cabbale, si le texte ne le lui interdisait ; ou bien, alors que Lenoir-Laroche, ami de Fabre d'Olivet et de Saint-Martin, semblerait leur intermédiaire naturel, « un passage des *Souvenirs* miraculeusement retrouvé » nous apprend qu'il n'en est rien. En avouant sa tentation, M. Cellier donne une leçon de modestie et de critique. Par surcroît, nous avons affaire en Fabre d'Olivet à un mythomane, et à d'autres mythomanes en ses commentateurs : comment départager dans leurs affirmations le vrai du faux ? Quelle attitude adopter lorsqu'un fait merveilleux — l'apparition d'une morte — semble, d'après leurs dires et les siens, le moment décisif de sa carrière, le pivot de sa conversion à l'occultisme ? C'est agir très sagement, croyons-nous, que de se borner à le relater, et d'en laisser l'interprétation aux métaphysiciens ou aux psychologues ; c'est se conformer à l'objet propre de l'histoire : « Je me suis contenté, dit M. Cellier, du rôle de juge d'instruction. »

Ce rôle suffit à écarter bien des légendes. Légende, et légende tardive, le suicide rituel de Fabre d'Olivet : les documents du temps ne parlent que d'apoplexie. Légende, le rôle de consolatrice qu'aurait joué près de lui la mère de son futur disciple Philippe Faure. Légende, le gnosticisme de ses *Troubadours*, pastiche antérieur à son évolution mystique. Légende, nous l'avons vu, son recours aux cabalistes, qu'en fait il méprisait : aussi bien, si l'on juge autrement que sur de simples analogies, serait-on fort embarrassé de prouver une influence de la Cabbale sur la théosophie en France avant Éliphas Lévi (encore faudrait-il vérifier l'authenticité de celui-ci). Pareillement, méfions-nous des généralisations sur la franc-maçonnerie ; lorsqu'on rencontre, parmi les admirateurs du théocrate Fabre d'Olivet, Boisquet, « ultra, catholique et franc-maçon », on se demande comment les loges ont pu devenir, sitôt après, le véhicule du libéralisme antireligieux, et l'étude assurément n'en manquerait pas d'intérêt, mais sans doute établirait-elle surtout que la maçonnerie « ondoyante et diverse », comme s'exprime M. Cellier, a reflété le mouvement des idées plutôt qu'elle ne lui donnait l'impulsion ; un livre de Georges Huard, dès 1930, a dit là-dessus l'essentiel.

D'autre part, M. Cellier apporte à notre connaissance de Fabre d'Olivet beaucoup de points définitivement acquis, et en particulier il jette la lumière sur ce culte de la « Céleste Culture » dont le théosophe, à la fin de sa vie, s'est institué le pontife. Il précise aussi les filières par lesquelles s'est transmise sa pensée, la filière de Gilbert, ce médecin qui, en outre, perpétuait le martinisme, et la filière qui, par Jersey, dans le voisinage de Pierre Leroux et de Victor Hugo, mène à Saint-Yves d'Alveydre. Quand il s'agit de mesurer cette influence hors des milieux « initiés », il garde sa prudence et se défend de surfaire son auteur. Bien des idées font ressembler Fabre d'Olivet à Joseph de Maistre, mais une atmosphère commune peut suffire à les expliquer ; *Louis Lambert* donne une clef du caractère de Fabre, et il est certain que le nom de Swedenborg, dans Balzac, camoufle des sources multiples, mais nous n'oserons rien affirmer au delà ; quant à Nerval, la façon dont il cite l'*Histoire philosophique du genre humain* atteste une lecture distraite, qui, sans doute, n'a pas dépassé le premier volume. Nous sommes sur un terrain plus solide en présence de Ballanche et de ses amis, ou de Pierre Leroux ; mais les occultistes de la fin du siècle, par leurs tintamarres charlatanesques, agacent M. Cellier au point de lui faire perdre patience : qui lui en tiendrait rigueur ?

Peut-être aurait-il pu approfondir un peu ses recherches sur les socialistes utopiques, dont il regrette avec raison qu'on n'ait pas étudié systématiquement les superstructures semi-religieuses (je n'ai fait que les esquisser dans un chapitre de mon *Victor Hugo*) ; on retrouve, en particulier, chez Enfantin, des considérations qui rappellent Fabre d'Olivet sur le Destin,

la Providence et la Liberté. Qu'on me permette, à ce propos, une remarque personnelle. M. Cellier me cite assez souvent avec éloge : j'aurais mauvaise grâce à ne pas lui donner raison sur la plupart de ses réserves occasionnelles ; mais lorsque je parle de « métaphysique du Destin », il va de soi que cette expression globale désigne l'ensemble du système qui fait reposer le monde sur trois grandes forces, Destin, Providence, Volonté, et qu'elle n'implique pas, comme il l'interprète, la suprématie de l'une d'entre elles ; de même, le rapprochement que je fais entre Fabre d'Olivet et le quiétiste Saint-Georges de Marsais pour leur interprétation d'Adam et d'Ève, facultés de l'homme, non personnages individuels ou mythiques, ne porte que sur cet allégorisme, et ne vise pas à nier les divergences dans son application.

La conclusion éveille beaucoup d'idées suggestives. Il est certain que la démarche intellectuelle de Fabre d'Olivet rappelle celle de la connaissance poétique, et que l'on trouve chez lui « les fondements esthétiques et métaphysiques de la doctrine symboliste » (M. Cellier affirme paradoxalement que la vraie poésie romantique naît en France après 1850, ce dont on peut discuter : mais laissons là cette querelle de mots...) ; « il offre, nous dit M. Tanner, sur le plan de l'idée, le pendant exact de l'expérience poétique des cent dernières années ». Soit : mais retenons l'incidente, « sur le plan de l'idée ». Les constructions des théosophes relèvent par leur structure de l'ordre esthétique, mais ne se traduisent pas en beauté. D'où, à la fois, leur fécondité et leur avortement : impuissantes à satisfaire les théologiens ou les savants, elles ne se réalisent pas davantage en œuvre d'art ; elles demeurent à l'état d'ébauches reléguées dans les sous-sols, matériaux où parfois viennent puiser les génies. — Une autre remarque touche le fond. Dans ce qu'on appelle à tort le néo-paganisme de Fabre d'Olivet, M. Cellier voit une forme du « refus de l'incarnation », qui serait la dominante religieuse du romantisme, un effort pour ôter à Dieu la figure humaine et pour le dissocier de la matière ; il y aurait là toute autre chose que la religion naturelle ou qu'un christianisme rationalisé, « un syncrétisme » qui apparenterait les mystiques aux poètes. Un développement risquerait de nous égarer loin du sujet ; M. Cellier se contente de l'amorcer, mais son indication porte loin, et nous approuverons volontiers la dernière ligne : « Est-il épisode plus pathétique que l'histoire de cet échec ? »

On chicanera quelques détails. Pourquoi le ton dubitatif, lorsque l'auteur écrit que l'histoire de la marquise de Ganges « passe pour avoir attiré le marquis de Sade » ? Il valait mieux préciser qu'un roman sur la marquise de Ganges, publié en 1813 et attribué à Sade par Barbier, figure à ce titre sous son nom au catalogue de la Bibliothèque Nationale. Pourquoi, à propos du vaudeville et de l'opéra consacrés par Fabre d'Olivet à la prise de Toulon, parler d'une « tentative intéressante de porter à la scène des événements contemporains » ? Intéressante, qui sait ? Isolée, certes pas : et le résultat de toutes ces pièces d'actualité est bien médiocre [1].

M. Léon Cellier nous laisse espérer d'autres travaux du même genre, sur Sainte-Beuve et Saint-Martin, ou sur Balzac : souhaitons-lui de les mener pareillement à bonne fin.

AUGUSTE VIATTE.

1. On relèverait des coquilles, jusque dans le titre (« maître *des* conférences »), en petit nombre cependant et faciles à corriger : en ce qui concerne les noms propres, tout le monde rectifiera *Sainte*-Yves d'Alveytre, p. 53, ou Curne de Sainte-Palaye pour La Curne de Sainte-Palaye, p. 92 ; précisons seulement que le personnage orthographié *Blaecfindy*, p. 204, se nomme en réalité *Blaerfindy*.

BERNARD GUYON, **La Vocation poétique de Victor Hugo. Essai sur la signification spirituelle des « Odes et Ballades » et des « Orientales » (1818-1828).** Un vol. gr. in-8° de 136 pages. Gap, Imprimerie Louis-Jean, 1954.

Que le lecteur veuille bien être attentif à ce sous-titre, notamment à ce mot de « spirituel » dont la conscience religieuse de M. B. Guyon s'est grisée, et que l'on rencontre je ne sais combien de fois dans le cours de cet ouvrage (avec celui, moins fréquent toutefois, de « mystique »). Ces termes prennent toute leur « puissance de choc », pour employer une expression de l'auteur, appliqués qu'ils sont ici à ces chants de jeunesse, où V. Hugo passe pour s'être cherché : or, il s'était déjà trouvé ; où il passe pour avoir fait ses exercices, ses gammes, en accord avec la mode et le goût du jour : or, il s'est « engagé » tout entier dans ces poésies qui reflètent une « crise de conscience » survenue aux environs de la vingtième année (p. 7) ; disons plus précisément une « crise de vocation » (1823-1827) [1], à laquelle a succédé « la vocation retrouvée » (1827-1828). L'auteur soutient cette thèse avec une dévotion touchante pour ce « cœur pur » (p. 26, 31, 120), pour cette âme qui n'a pas encore eu le temps de se « dévelouter » ; et même avec une sorte de sympathie pour le régime politique où le jeune Victor s'est épanoui. M. Guyon se refuse, en telle occasion, à « prêter aux ministres de la Restauration des sentiments bien mesquins et des réactions politiques bien maladroites » (p. 80-81). Mais comment le balzacien le plus émérite que nous ayons après Marcel Bouteron a-t-il pu écrire (p. 25) que Balzac a « haï, méprisé, ignoré, méconnu » la Restauration ?

La question que M. Guyon a le mérite de soulever est une des plus délicates : celle de la « sincérité ». Surtout lorsqu'on est si mal renseigné, par exemple, sur cette « vie religieuse » du fils de Sophie Trébuchet (p. 46), dont le chanoine Géraud Venzac a naguère parlé en Sorbonne. Il y a tant de manières d'être « sincère », et, si j'ose dire, tant de *niveaux* de sincérité ! Celle du jeune Hugo peut avoir été plus forte que profonde. Quand on est déjà un prodigieux assembleur de mots, de rimes, de mètres, quand certains thèmes sont en accord à la fois avec l'esprit public et avec les facilités du talent, le surprenant serait qu'on les traitât sans conviction. Est-ce notre impression qui nous trompe si, relisant ces poésies, on sent parfois une adhésion énergique, mais une adhésion d'écrivain qui a duré sans doute le temps de mener la pièce à son terme, et se sera défaite à peine moins vite que les nuages qui passent dans ces descriptions ? Des « rêves de guerre », à merveille, mais à condition qu'une dispense du service militaire permette au « soldat » virtuel de demeurer « poète ». Je ne vois rien là de scandaleux, surtout à cette époque et dans l'optique de Hugo ; mais M. Guyon est bien curieux à observer dans son commentaire sur l'article de J. Daumal (p. 78, n. 1). Il est mieux inspiré quand il explique l'évolution de V. Hugo par un désir tout naturel de se faire entendre des foules, et qu'il rapporte cette citation des *Débats* : « Le siècle ne pouvait se prendre d'amour pour qui lui lançait des anathèmes.... Le Lamennais de la poésie ne pouvait prétendre à devenir le Béranger de la France » (p. 60 ; cf. encore p. 120).

Une autre « surprise » exaltante de M. Guyon, c'est d'avoir, « sous le visage maigre et pâle » du jeune jacobite, « vu se dessiner déjà les traits du « contemplateur » de Guernesey » (p. 7). Quels beaux vers, dans l'*Antechrist* (1823) : « ... On verra les soleils, au fond des nuits funèbres, Pâlir comme des yeux mourants » ! « Qui pourrait croire », s'écrie M. Guyon qui les commente fort bien (p. 36), qu'ils soient « sortis de la plume du Hugo de vingt ans » ? De même pour les idées sur la mission du poète, et aussi, hélas ! pour la veine du chansonnier des *Rues et des Bois*.... Mais faut-il s'étonner si fort de rencon-

1. Nous rectifions le « 1828 » du livre qui est malheureusement rempli de fautes d'impression.

trer chez un jeune homme ces signes précurseurs ? J.-B. Barrère n'avait pas manqué de faire des observations du même genre (*La Fantaisie de Victor Hugo*, t. I, p. 29, n. 1, p. 36-37), et parfois à l'aide de textes que son propos a interdits à B. Guyon, je veux dire les œuvres en prose (cf. p. 39-40 sur *Han d'Islande*). Le tout est de bien saisir les nuances et du présent et de l'avenir, et de ne pas les déclarer trop vite « exactement semblables » (*La Vocation*, etc., p. 21).

Or, dans sa façon de sentir et d'interpréter les textes, M. Guyon ne paraît pas à l'abri de toute critique. Lorsque Hugo, par exemple, parle du *dieu* à qui il cède et qui l'anime (p. 34), à qui viendrait-il à l'esprit de voir, comme le fait M. Guyon, dans cette rhétorique païenne de l'inspiration, une « décision » d'un « caractère quasi mystique » ? Mystiques aussi, tout à fait mystiques, certains poèmes d'amour conjugal (p. 67, 69, 71) devant lesquels M. Guyon s'agenouille, mais auxquels il a la fâcheuse idée d'opposer l'innocent poème de *Pluie d'été*. Le lecteur se rappelle-t-il cette pièce ? Hugo y invite sa compagne à une promenade après la pluie : « Mets sur mon bras ton bras *timide*, regarde ces toits où sont des épouses aimées, regarde l'arc-en-ciel, trésor que nous garde le Dieu bon », etc. Rien que de chaste, de familial, de religieux. Comment M. Guyon a-t-il pu voir là un « couple païen fraîchement échappé des pages de l'*Anthologie* », un « jeune faune entraînant dans les bois sa naïade » ? (P. 71-72.) Oui, comment ?

Mais ce n'est pas seulement le *sentiment* de la poésie qui s'altère, c'est aussi le *sens* que l'on dénature. Voici l'Ode *à M. Alphonse de Lamartine*. Pour M. Guyon, Hugo, à la fin, s'y résigne à n'être plus pour son glorieux ami un compagnon de lutte, à n'être plus qu'un simple spectateur, déjà lointain ; en sorte que la pièce « s'achève douloureusement par un aveu d'impuissance » (p. 63, 65). On est bien obligé de constater, en se reportant au texte, que V. Hugo a dit précisément le contraire. Sortir de la lice ? il en avait eu la tentation. Mais sans y céder : sur l'invitation de Lamartine, il monte au même char pour continuer à combattre avec lui. « *Moi, fussé-je vaincu*, j'aimerai ta victoire. » On ne peut être vaincu que si l'on se bat. Non, Hugo ne jette pas son bouclier [1].

Maintenant que M. Guyon n'est plus à la quête du Graal, s'il veut bien relire ces poésies à froid et posément, nul doute qu'il ne les entende comme je le fais. Il me disait récemment qu'à son avis, ce que l'on cherche dans les ouvrages de critique, c'est moins le sujet que l'auteur. Et c'est, en effet, M. Guyon que l'on trouve dans sa *Vocation de V. Hugo*, avec sa spontanéité, sa chaleur de cœur, sa spiritualité chrétienne (ses préjugés aussi ; cf. p. 24, etc.), avec sa vigueur pour construire, animer, son style clair et pressant. Dans son *Avant-Propos*, il se demande, non sans candeur : « Aurais-je inventé une richesse de vie intérieure inexistante en réalité ? » Qu'il se rassure : si le jeune Hugo convenait moins à ses dispositions « spirituelles » que Balzac ou que Péguy, il n'a pourtant pas fait un livre inutile (encore qu'on doive le consulter avec précaution). En exagérant sa réaction, il a permis à l'histoire littéraire de se situer désormais dans la *media veritas*.

JEAN POMMIER.

1. Est-ce bien aussi Lamartine que V. Hugo désigne par l'homme qui possède l'*os magna sonaturum* ? Texte en main, je ne puis voir là qu'une faculté qui entre dans la formule du poète idéal. Quelques lapsus, par exemple, p. 70, *Les Chansons des Rues* publiées « à l'heure même où paraissaient » les *Contemplations* : il y a neuf ans entre les deux.

JUSTE OLIVIER, **Paris en 1830, Journal,** publié par ANDRÉ DELATTRE et MARC DENKINGER. Un vol. in-12 de XVI-316 pages. Paris, Mercure de France, 1951.

Un jeune Vaudois de vingt-deux ans arrive à Paris, muni de lettres d'introduction qui faciliteront son initiation à la vie mondaine et littéraire de la capitale. Sa curiosité est inlassable. Le soir, il va au théâtre ; dans la journée, il assiste aux cours de la Sorbonne, du Collège de France ; ou bien il se rend chez les écrivains dont il est devenu le familier : il fréquente Vigny, Émile Deschamps, Sainte-Beuve. Du 28 avril jusqu'au 5 août 1830, il note avec scrupule ses impressions et ses souvenirs.

Juste Olivier est dépourvu d'expérience, mais non de culture et de bon sens. La fraîcheur ingénue de son jugement n'exclut ni le goût, ni l'esprit critique. Loin d'imiter les courriéristes chevronnés, qui épiloguent gravement sur les *Contes d'Espagne et d'Italie*, il discerne, dans ce premier recueil de Musset, la gaminerie d'un poète à peine sorti de l'adolescence et triomphe à bon droit, quelques semaines plus tard, lorsque *Les Secrètes Pensées de Rafaël* viennent éclairer le malentendu : « Hein ? que disais-je ? » Il sait aussi juger avec liberté les cours qu'il a écoutés et s'aperçoit bien que Villemain, parlant de Schiller et de Gœthe, s'aventure « sur un terrain qu'il ne connaît pas ». Il ne marque pas un enthousiasme excessif à l'égard de Béranger et ne se méprend pas sur la qualité des succès de Scribe, dont le théâtre n'est à ses yeux qu'une « piquante lithographie ».

Ses témoignages, d'ailleurs, nous intéressent plus que ses opinions. Grâce à lui, nous pouvons taxer d'emphase mensongère le poète des *Feuilles d'Automne* évoquant les « plis de son front que creusent ses pensées », car nous apprenons que ce front « blanc et pur » est aussi « sans rides ». Grâce à lui, nous constatons que Vigny et Musset sont d'accord pour nier la sincérité de Lamartine dans les *Harmonies.* Grâce à lui encore, nous avons la révélation d'un article de Sainte-Beuve sur ces mêmes *Harmonies*, article conçu dans la manière du *Constitutionnel* et publié sous l'anonymat dans ce journal si peu favorable aux manifestations romantiques.

Non moins instructives sont les notes qu'ont établies les éditeurs, le regretté André Delattre, de l'Université de Pennsylvanie, et Marc Denkinger, professeur à l'Université de Michigan. Ils accompagnent le texte, au bas de chaque page, d'un commentaire précis et nourrissant, qui éclaire mille détails obscurs ou ignorés de la vie littéraire. Lorsqu'ils n'ont pu identifier certains noms, ils avertissent : « Personnages inconnus » ; et l'on éprouve d'autant plus de plaisir à constater cette honnêteté que l'occasion de tels aveux est plus rare.

M. Fernand Baldensperger a écrit une préface qui nous met avec bonheur dans l'atmosphère de l'ouvrage. Mais comment peut-il affirmer qu'en 1830 Balzac est « privé de tout loisir par d'obscures besognes alimentaires, de tout contact mondain, de toute camaraderie littéraire » ? Balzac, à cette date, commence à jouer au dandy ; il fréquente chez Sophie Gay, chez la comtesse Merlin, chez le baron Gérard ; il se répand dans les salles de rédaction. Si Juste Olivier ne l'a jamais rencontré, c'est qu'il n'est pas introduit dans les mêmes milieux. Voilà qui nous donne à réfléchir sur l'exacte portée de son enquête, assez étroitement circonscrite dans l'étendue comme dans la durée. Pouvait-il, en trois mois, connaître toute la société parisienne ? Son mérite est déjà grand d'avoir vu tant de choses et d'en avoir tiré de si précieux enseignements.

PIERRE-GEORGES CASTEX.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. **Prosper Mérimée.** EXPOSITION organisée pour commémorer le cent cinquantième anniversaire de sa naissance. Un vol. in-8°. Paris, 1953. [Catalogue.]

Il est dans les usages de la Bibliothèque Nationale de traiter comme *anonyme* un ouvrage auquel ont collaboré plus de cinq auteurs. Ainsi en est-il pour ce beau catalogue dont les mérites sont, au surplus indivis, encore que le maître de l'œuvre, dans une préface bien remarquable, ait révélé la composition de son équipe. Comme je compte dans cette équipe des amis excellents, je m'autoriserai — un peu hypocritement — de cet anonymat et de cette indivision pour ne ménager ni mon éloge, ni ma critique, à ce catalogue et à l'exposition dont il demeure le durable et précieux reflet.

L'ombre, assurément narquoise et exigeante de Mérimée, n'a certes pas à se plaindre de la manière dont a été célébré, rue de Richelieu, son cent cinquantième anniversaire [1]. Nous pouvons l'imaginer s'avançant le long de la Galerie Mansart, « l'œil un peu dur, derrière le miroitement du pince-nez », ainsi que nous le peint Augustin Filon en 1868. Son *Memneso apistein* ne résiste pas, d'abord, devant tant de piété minutieuse et intelligente. Il s'émerveille et même — qu'importe maintenant ! — il s'attendrit à considérer l'évocation de ses jeunes années, l'image du Carré natal de Sainte-Geneviève, dont il n'a aucun souvenir, car il l'a quitté à deux ans et on l'a démoli quand il en avait quatre. Portraits de son père et de sa mère, quelques toiles de l'un et de l'autre, de ces artistes bourgeois dont il tient tant de traits : voilà qui est bien émouvant. Que n'a-t-on retrouvé aussi un portrait de Mme Régnier, « la médecine » comme l'appelait l'ironique Beyle ! Cet objet du premier et innocent amour d'un enfant de sept ans, objet aussi de la première attaque d'une jalousie dont il éprouvera bien plus tard d'autres et d'autrement douloureuses atteintes, méritait ici un souvenir. Il est vrai que la « médecine » n'est pas tout à fait absente puisque le visiteur fantôme peut se contempler dans le délicieux portrait de ses cinq ans que peignit sa mère et qu'a détruit l'incendie de 1871, mais dont Mme Régnier, alors encore Mlle Dubost, avait dessiné cette agréable copie. Le visiteur se souvient-il d'avoir fait, vingt ans plus tard, confidence à quelques amis, à Beyle tout au moins, de son précoce désespoir d'amour, ridicule et touchant ? Quoi qu'il en soit, nous pouvons regretter de ne pas voir figurer dans une vitrine le premier feuillet d'un brouillon de lettre où Beyle, en 1830, écrit à son jeune ami : « Au mois de juin 1810, où diable étiez-vous ? dans les bras de Madame Régnier la médecine » [2].

L'ombre poursuit sa route, le catalogue en mains, mais il s'en faut de quelque peu que son émerveillement soit continu. Que sont, par exemple, ces « quelques lectures de Mérimée adolescent » ? D'où vient cette étrange liste où figurent *Paul et Virginie* et *Vert-Vert*, et — ô disgrâce — *Les Jardins* de Delille ? A-t-il jamais eu pareilles « rhapsodies » comme livres de chevet ? Et Molière est absent ! Molière dont il a semé le sel dans des milliers de lettres ! Que Molière soit supplanté ici par Delille ou Gresset, voilà qui est déconcertant.

Mieux explicable, mais assez inopportun *aujourd'hui*, ce découpage de sa vie, la jeunesse passée, en trois tranches et sous ces titres : *Le Comte Gazul*, *L'Inspecteur*, *Le Sénateur*. Certes, chacune de ces trois tranches est précédée dans le catalogue de savants et délicats propos où Mérimée peut deviner sous l'italique une plume entraînée aux souplesses de son propre style. Mais

1. Faudra-t-il attendre pour utiliser le mot « Sesquicentenaire » qu'il nous soit revenu d'Amérique ?

2. Cf. F. Michel, « Stendhal renonce au théâtre. Une lettre à Mérimée », *Le Divan*, juin 1936.

s'il n'est pas insensible à cet hommage anonyme et discret, il n'oublie pas pour autant, que si on l'honore ainsi dans cette Galerie Mansart, c'est parce qu'il fut — ainsi le dit une juste préface — un « grand écrivain », l'auteur de « quelques-unes des œuvres les plus parfaites du XIXe siècle ».

Passe pour « comte Gazul », *hoax* inoffensif et charmant du « count of Stendhal » et qui lui rappelle les premiers feux de sa gloire. Mais est-ce bien « l'Inspecteur » qui a écrit la *Vénus d'Ille* — « mon chef-d'œuvre », avoue-t-il — et *Colomba* et *Carmen* ? Au « Sénateur », il abandonne sans hésiter la *Chambre bleue*, mais l'écrivain, le grand écrivain revendique *Lokis* et encore *Djoumane*. Et comme, même aux fantômes, il est permis de rêver, Mérimée rêve que s'il lui fallait absolument diviser sa vie d'écrivain en trois chapitres, puisque, aussi bien, ces indiscrets ont découvert presque tous ses secrets, il inscrirait : I. De Clara Gazul à Valentine. — II. Sous le règne de Valentine. — III. Après Valentine. Il en a assez dit dans ses lettres pour que l'avenir approuve ce plan et d'ailleurs, parmi les notes concises et pertinentes du catalogue, ne trouve-t-il pas, sous le portrait de Valentine Delessert précisément, l'esquisse de ce même plan ?

Suivons, encore un temps, l'ombre cent cinquantenaire devant les portraits qui figurent ses amours, ses amitiés et même ses mépris. Pourquoi faut-il que George Sand lui soit rappelée par la gracieuse gravure de Calamatta, laquelle ravive les remords d'un *fiasco* sur quoi le plus sagace de ces indiscrets, qu'on appelle des mériméistes, n'a projeté que trop de lumière ? Il est vrai qu'on expose aussi pour figurer Lelia, deux caricatures vengeresses dessinées quelque vingt ans après l'épisode, par l'amant déconfit et encore féroce !

Le portrait de Stendhal, en revanche, réjouit le visiteur. N'est-ce pas une vieille connaissance que cette toile, peinte par un semi-inconnu, mais avec beaucoup de talent ? Elle lui a appartenu. Pourtant elle n'offre qu'un faciès renfrogné où les spécialistes dauphinois reconnaissent les traits caractéristiques de l'Allobroge primitif. Beyle a joué dans la vie et dans l'œuvre de son cadet de vingt ans, un rôle assez important pour qu'il fût représenté ici par deux portraits, le second étant celui par Södermark, où le modèle se découvrait lui-même « l'air d'un homme d'esprit de la société ».

Un vif regret à constater une absence : celle du vivant portrait de Sutton Sharpe, son *co-vaurien*. Et ce regret se fait plus amer pour l'ombre curieuse : le portrait de son grand ami anglais n'était-il pas l'œuvre de Mme Mérimée elle-même ? Mais cette qualification de *vaurien* qu'il partageait avec Sutton Sharpe et qui a fourni un sous-titre au catalogue n'est pas pour lui déplaire. Il déplore même, au nom de la sincérité, que ce sous-titre ne s'étende pas plus loin que la vie du *Comte Gazul*. Car enfin, s'il a écrit certain jour à Jenny Dacquin qu'il ne croyait pas avoir été vaurien plus de trois ans, les témoins du contraire ne manquent pas, à commencer par l'excellent Requien si béatement ridicule dans son immense cadre doré. Et Maruja ! l'obsédante Maruja de 1853 ! Ne saurait-on retrouver entre d'innombrables dessins, sa silhouette callipyge qui symboliserait chez le vaurien quinquagénaire et sénateur, une verdeur inapaisée ? A défaut, il y a les lettres édifiantes à La Saussaye, à Francisque Michel. Car il est bien clair que Mérimée n'a jamais rougi de son penchant tenace à l'érotisme et à son expression la plus honnête, la gauloiserie. Il y a là une composante certaine de son talent qu'il était sans doute délicat de mettre en vitrine, mais que ce savant catalogue pouvait et devait signaler. Si l'écrivain retrouve bien ici sa propre édition de Brantôme, il rendrait hommage plus volontiers à une effigie de Rabelais.

Mais d'autres portraits appellent encore les réflexions du visiteur. Voici Alberthe de Rubempré, cette bonne et folle Alberthe, si prodigue de son corps. Dans la vie du Comte Gazul, elle a été tout au plus une passade :

ses bas étaient trop négligemment tirés au gré d'un dandy. Il n'en faisait pas moins chez elle le diable à quatre. Peut-être occupe-t-elle ici un peu plus de place qu'elle n'en mérite. D'ailleurs, voici qui tient de la fantaisie : le portrait d'Alberthe est attribué à Delacroix, son cousin, alors qu'il est accroché à quelques pieds d'un magnifique portrait de Delacroix par lui-même et que la comparaison est écrasante ! Pieuse tradition de famille, sans doute [1] ?

Autre surprise devant la photographie de Jenny Dacquin. Celle que Mérimée est probablement le seul à n'avoir jamais appelée « l'Inconnue », aurait-elle été une virtuose de l'incognito ? Ce portrait, en effet, n'est pas le sien. Encore une tradition de famille à laquelle il faudra renoncer [2]. L'amie de quarante années, celle à qui il écrivit son ultime lettre, deux heures avant de mourir, n'aura pas figuré à cette commémoration. Mais n'a-t-elle pas mérité cette disgrâce ? Elle a voulu envelopper de mystère un long commerce au cours duquel la chair ne fut sans doute pas obstinément muette. Elle a « triché » avec une admirable moisson de lettres, elle l'a sophistiquée, puis détruite. Voici qu'elle perd aujourd'hui le prestige d'une gracieuse image : surprenante justice !

Mais n'ai-je pas lassé le lecteur à suivre ce fantôme ? J'ajouterai toutefois qu'il ne paraît guère s'indigner à voir tant de secrets de sa vie intime impudemment révélés. N'a-t-il pas lui-même écrit sur son ami Beyle, en guise d'éloge funèbre, des pages fort indiscrètes ? Que l'on ait maintenant percé la cuirasse de cynisme dont il se protégeait de son vivant, n'est pas non plus pour lui déplaire. N'a-t-il pas trop souvent entrouvert cette cuirasse ? Ne l'a-t-il pas déposée dix jours avant l'heure dernière et laissé voir battre son cœur devant la défaite : « Je saigne aujourd'hui... »

D'ailleurs il sourit, ironique : si tenaces et ingénieux que soient dans l'indiscrétion Messieurs les Mériméistes, le tour d'horizon qu'il achève devant les images de sa propre vie, le fait ressouvenir de secrets encore inviolés. Cette mystérieuse Anglaise, par exemple, qui l'occupait au temps de Charles X et dont on a écrit que le mariage lui fut douloureux, personne, semble-t-il, n'a encore dit son nom. Tout au plus a-t-on insinué qu'il pouvait s'agir d'Emma Lagden, devenue Mrs Evers: Fi donc ! Il n'a pas oublié les beaux yeux de Julia Garnett, ni son mariage avec le Herr Doktor Pertz. C'était en septembre 1827 [3]. Bah ! La consolation était toute proche : dès octobre, Émilie Lacoste lui ouvrait les bras. Un an plus tard, la jeune Anglaise était sinon oubliée, au moins persiflée : « Vous savez sans doute l'espièglerie de Me Pertz : deux jumeaux, un garçon et une fille ! » écrivait-il à Scheffer.

Je mettrai fin ici, et sur cette « confidence », à une manière de prosopopée qui n'a que trop duré. J'ajouterai quelques remarques cependant à celles du fantôme dont j'ai fait un complice. De menus détails d'abord et très menus. Je m'en excuse tant j'ai d'estime pour la sûreté des quelques cinq cents notices de ce catalogue. Peut-être d'ailleurs ai-je mauvaise grâce à m'élever contre la date de 1824 qui, sous le nº 55, à propos du portrait de

1. L'auteur de ce compte rendu doit se reconnaître une part de responsabilité dans cette mésaventure. Lorsqu'il eut retrouvé à Nice, par fil, l'arrière-petite-fille d'Alberthe de Rubempré, il lui fut affirmé que le portrait d'Alberthe était de Delacroix. Les épreuves du catalogue attendaient. Le tirage a devancé l'arrivée de la toile.

2. L'ombre de Mérimée a dû visiter l'exposition dans ses premières semaines. C'est une visiteuse attentive qui a reconnu dans la photographie de Jenny Dacquin, une de ses aïeules : Mme Agénor de Gasparin. La photographie a été aussitôt remplacée par une médiocre reproduction d'un autre portrait de l'Inconnue.

3. Inédit. Stendhal écrit, de Florence, à Mareste, le 19 novembre 1827 : « Bien des choses à Clara Gazul. Eh bien ! voilà Mlle Julie mariée. Quel chagrin pour un cœur sensible ! »

Sophie Duvaucel, est assignée à l'entrée de Stendhal dans le fameux salon Cuvier. J'ai, en effet, proposé pour cette entrée, m'appuyant sur des données dont l'usage est toujours discutable, la date d'octobre 1826 [1].

Autre menue remarque : sous le n° 411, présentant les photographies de Pauline de Metternich et de son mari, il est fait allusion à la « célèbre et probablement apocryphe dictée de Mérimée ». Ne valait-il pas mieux, ou bien ignorer ce texte injustement « célèbre », plus souvent mentionné, ce me semble, que *La Vénus d'Ille*, ou bien le mentionner carrément avec quelques-unes des considérations négatives que M. Charles Samaran a récemment exposées [2] ? La dictée, dite de Mérimée — opinion assurément toute subjective — me paraît une imposture. Est-il possible que l'auteur de *Colomba*, pour faire pièce à son noble public, ait ainsi « tortillé » son style ?

Mais je voudrais, au-dessus de ces vétilles, élever quelque peu le débat, en rappelant ce que j'ai fait dire tout à l'heure par un truchement docile. Au risque de sembler paradoxal, dirai-je que dans une aussi solennelle commémoration l'écrivain est quelque peu négligé au profit de l'homme ? Je compte dans ce catalogue : sur 525 numéros, à peine un peu plus de 180 sont consacrés à l'écrivain. Encore sur ce dernier chiffre, certains n'ont-ils de valeur qu'anecdotique. Ainsi la médaille de Sainte-Hélène du capitaine Carabelli, ainsi sa canne, ainsi ses armoiries. Souvenirs émouvants — peut-être — mais, je le répète, anecdotiques. Et l'anecdote n'est pas toujours apologue !

Or, si je ne me trompe fort, notre exégèse littéraire, sans négliger ni l'indispensable biographie de nos écrivains, ni la recherche de leurs « sources », s'est maintenant orientée vers l'anxieux et, peut-être désespéré sondage de leur secret le plus hermétique : celui de la *création*. Qu'on me pardonne de ne citer ici que les belles études de Jean Prévost sur Stendhal, de Bernard Guyon sur Balzac. Que le but ultime de ces recherches, que le secret profond du creuset, soit inaccessible, n'est, hélas ! que trop prévisible, mais le cheminement n'est-il pas déjà passionnant ? Faut-il toujours espérer pour entreprendre ?

C'est dans cet ordre d'idées que j'aurais souhaité voir l'exposition « Mérimée » offrir au grand public de plus nombreux, de plus précis, de plus significatifs symboles pour traduire les éléments d'une *création* qui n'est d'ailleurs pas inexplorée. Pour ne pas courir trop de risques, je m'en tiendrai à un « canton », au surplus fort important, de l'inspiration mériméenne. Je veux parler du « fantastique » dont Mérimée a fait, sans doute, dans sa *Vénus d'Ille*, l'emploi le plus subtil et le plus parfait, mais dont il n'a cessé d'user de *Clara Gazul* à *Lokis*, en passant par la *Guzla*, la *Vision de Charles XI*, les *Ames du Purgatoire*, sans négliger *Carmen* et *Djoumane*.

Je ne me dissimule pas, certes, qu'il n'est point aisé de matérialiser sur des murs ou sous des vitrines, les inspirations d'un écrivain. Pourtant, P.-G. Castex avait fourni un guide, jusqu'à ce jour inégalable, introduction fragmentaire, sans doute, mais combien précieuse à la *Création chez Mérimée* [3]. Devant le problème ainsi posé, le Cabinet des Estampes n'est-il pas resté en deçà de ses merveilleuses ressources ? Et le Département des Imprimés ? Je songe, en particulier, à cette vitrine inexpliquée dont il a été question plus haut et où l'on voit quelques lectures de Mérimée adolescent : combien plus curieuse et significative elle eût été si l'on y avait ajouté ces étonnantes lectures d'un collégien de seize ans : *Le Monde enchanté* de Bek-

1. Cf. *Nouvelles Soirées du Stendhal-Club*, p. 228-229.
2. *Le Monde*, 18-19 avril 1954.
3. P.-G. Castex, *Le Conte fantastique en France, de Nodier à Maupassant*, Paris, 1951, 8°. Chap. IV, *Mérimée et son art*.

ker, *Le Traité sur les Apparitions* de Dom Calmet, *La Magie naturelle* de J. B. Porta. Ici l'on eût vu poindre le « dilettante de la peur ».

Reviendrai-je maintenant à des regrets mineurs ? L'absence de ce document de nos archives diplomatiques qui fut la source de l'inquiétante *Vision de Charles XI*, celle des amusants Caracalla du Musée d'Avignon, celle du portrait de l'étonnant Koreff, celle d'un rappel de Juliette Lamber, celle encore d'une estampe offrant une vision « authentique » du loup-garou dont le mystère, sommaire dans la *Jaquerie*, trouve un lointain reflet dans *Lokis*... ? Ne serait-il pas plus équitable, de m'abandonner à l'impression heureuse que m'a laissée durant quelques semaines la Galerie Mansart ? La somptuosité des tapisseries de Boussac a dû faire rayonner l'ombre de l'Inspecteur Général !

Mais pourquoi, pour finir, n'émettrais-je pas un vœu ? Sans remonter bien loin, Chateaubriand, Balzac, Diderot, Hugo, Zola et Mérimée viennent de connaître des commémorations solennelles. La guerre a fait manquer le rendez-vous avec Stendhal. Se peut-il qu'une observance rigoureuse du calendrier nous fasse attendre une « Exposition Stendhal » jusqu'en 1983 ? S'il ne faut qu'un prétexte, n'oublions pas que c'est en 1855 que s'achève, sur la *Correspondance*, préfacée par Mérimée, l'édition première des *Œuvres complètes*. Alors, Taine, Sainte-Beuve « lançaient » enfin ce dédaigné. Ne pourrait-on honorer Stendhal, rue de Richelieu, en 1955 ?

François Michel.

Œuvres complètes de Charles Baudelaire. **Correspondance générale, recueillie, classée et annotée** par M. Jacques Crépet (et M. Claude Pichois). Tomes III à VI. Paris, Éditions Louis Conard, in-8° ; t. III, 352 pages, 1948 ; t. IV, 350 pages, 1948 ; t. V, 225 pages, 1949 ; t. VI (Compléments et Index), 345 pages, 1953.

Voici enfin la conclusion de cette grande édition critique des œuvres complètes de Baudelaire ; commencée en 1922, interrompue par la guerre, elle a été terminée, après la mort de Jacques Crépet, le 11 mars 1952, par son jeune et dévoué collaborateur, M. Claude Pichois. Il serait parfaitement inutile de parler ici des qualités de cette édition, dont la prééminence est universellement reconnue ; disons seulement que les derniers volumes ne désappointeront pas ceux qui en attendaient impatiemment la publication. On y trouvera les mérites qui caractérisaient les travaux de Jacques Crépet : un texte intègre, un classement judicieux, une annotation précieuse et sûre. L'érudition a ses héros, toujours modestes, vaillants quand même ; Jacques Crépet en fut un des plus exemplaires. Cette édition, à laquelle il consacra un demi-siècle de recherches, est un beau monument à sa gloire, comme à celle de Baudelaire.

Les six volumes de la *Correspondance générale* nous donnent le texte des 1 092 lettres et billets, ou, les originaux manquant, des sommaires ou des extraits tirés de catalogues de ventes, des fichiers de marchands d'autographes, etc. En compulsant la table chronologique, on voit que l'activité épistolaire de Baudelaire atteignit son maximum entre 1857 et 1861 ; près de la moitié de la correspondance (490 lettres) se tient entre ces deux dates. Malgré l'heureuse prévoyance de Mme Aupick, à laquelle nous devons la préservation de plus de 300 lettres, la période avant la majorité de Baudelaire est représentée par une vingtaine de lettres seulement, dont la plupart sont des billets de quelques lignes et sans aucune date. Les biographes regretteront surtout la pauvreté relative des années 1845-1852, phase capitale de la vie littéraire, politique et philosophique de Baudelaire. Les années 1855 et 1856, pendant lesquelles il terminait sa traduction des *Histoires extraordinaires*, révèlent une baisse remarquable dans la courbe de sa cor-

respondance, qui, excepté au cours de ces deux années, monte progressivement à partir de 1849, pour atteindre son sommet en 1860. A partir de 1860, on trouve une seconde baisse, encore plus accentuée, pour les années 1861-1862, correspondant sans doute à l'atonie qu'il subissanit alors et dont les lettres nous offrent la preuve.

La table des destinataires fournit des curiosités statistiques en même temps que des suggestions pour les chercheurs qui seraient tentés de compléter ce recueil. Parmi plus de deux cents correspondants de Baudelaire, Mme Aupick et Poulet-Malassis ont reçu à eux seuls 42 p. 100 des lettres. Ensuite viennent Ancelle, avec 72 lettres, Calonne avec 37, Eugène Crépet et Sainte-Beuve, chacun avec 26, et puis Mme Sabatier (24), Asselineau et Champfleury (18), Michel Lévy (16), Dutacq (11), Gautier, Lemer, Nadar et la Société des Gens de Lettres (9), Du Camp et Le Josne (8), Hetzel, Houssaye, Hugo, Lacaussade, Matigny, Parfait, Saint-Victor et Wallon (7), Boyer (6), Flaubert, Mendès, Uchard et Vigny (5). On pourrait s'étonner de ne trouver dans cette table que trois lettres adressées à Barbey d'Aurevilly, Prarond, Aupick — et Banville ! Arondel, Delacroix et Nerval sont également mal représentés, deux lettres à chacun. Mais la liste des amis et connaissances de Baudelaire qui ne figurent pas du tout sur cette table est encore plus impressionnante : Balzac, Barbier, Dupont, Fromentin, Courbet, Daumier, Guys, Hignard, Meurice, Glatigny, Villiers de l'Isle-Adam ! Il est à espérer que l'on réussira un jour à retrouver au moins quelques bribes de toute cette correspondance perdue, et peut-être aussi quelques-unes des « Lettres manquantes ou perdues » dont les éditeurs donnent le signalement dans le « Complément » du tome VI.

Chaque tome se termine par une table alphabétique des destinataires et une table chronologique des lettres, mais à la fin du dernier tome on est heureux de trouver une table de la correspondance entière, où les lettres retrouvées figurent à leur date. Ce qui donne au tome VI une utilité toute particulière, c'est l'index onomastique et idéologique dont il est pourvu, — un index tout à fait remarquable, occupant 175 pages, facile à consulter et, s'il est permis de le juger d'après les quelques sondages que nous y avons faits, admirablement complet.

Quelques observations de détail, dont certaines portent sur les deux premiers tomes (dont on est prié de consulter le compte rendu par Fernand Baldensperger, *RHLF*, t. 48, avril-juin 1948, p. 174-177) :

Tome I.

— P. 53, note 1. On pourrait ajouter que le manuscrit de *Noble femme au bras fort...*, qui semble dater du 18 octobre 1844, est également signé « B. D. » (V. *Œuvres posthumes*, Conard, t. I, 1939, p. 383-384.)

— P. 94, lignes 4-7. Est-il permis de voir dans les mots *pays chauds et bleus* une réminiscence du poème *A une Malabaraise* qui avait paru à l'*Artiste* juste un an plus tôt ? Et si ce rapprochement est justifié, que penser du début de la phrase suivante : « Mais je le ferai comme châtiment et expiation de mon orgueil », où semble percer une allusion au titre de la pièce XVI des *Fleurs du Mal* ?

— P. 146, l. 8. Lire : 11, rue de Seine.

— P. 290, note 1. Maria Clemm n'était pas la cousine, mais la tante, de Poe.

— P. 339, note 5. La seconde hypothèse paraît être la meilleure : une troupe anglaise venait de jouer *Macbeth* à Paris et annonçait une longue série de représentations. Voir la chronique d'Auguste Villemot dans le *Figaro* du 24 juin 1855.

— P. 378, note 2. Comme nous l'avons démontré dans le *Bulletin du Bibliophile* (no 4, 1953), le second tirage des *Histoires extraordinaires* est de 1856 ; le troisième parut l'année suivante.

Tome II.

— P. 128, ligne 9. Dans les *Fleurs du Mal* (Conard, 1922, p. 364), où cette lettre est citée, on lit « trois magistraits niais ! ».

Tome III.

— P. 219, note 2. Lire : « Voir la note 4, p. 161. »

— P. 278-289. Cette lettre est reproduite en *fac-simile* dans le numéro spécial du *Manuscrit autographe* consacré à Baudelaire (1927, p. 60-71). On y trouve plusieurs repentirs qui ne manquent pas d'intérêt. Notons également que la lettre est signée « C. B. », au lieu de « Charles ».

Tome IV.

— P. 3, note 4. Lire : « ... la compagne de l'acteur... ».

— P. 84, note 2. La citation du n° 688 est légèrement fautive ; lire : « ... quand je suis *pris par la* colère.... »

— P. 155, note 2-3. Poulet-Malassis fut condamné à un mois de prison, « pour un petit délit très véniel ». Voir la chronique de Jules Pelpel dans *Diogène* du 10 mai 1863. Pelpel fait part de cette nouvelle rassurante : « C'est le 24 de ce mois que M. Poulet-Malassis sera rendu à ses livres et à ses amis. »

— P. 279, note 2. Lire : « *Namur* et non *Malines*.... »

— P. 309, dernière ligne de la note. Lire : « Page 153. »

Tome VI.

— P. 74. Si la date de la lettre 903 est correcte, le numéro 1095 est du 30 *avril* 1865 et non pas du 30 juin.

— P. 124, sous le millésime 1905. Le second article de Féli Gautier parut le 1er février, non pas le 15. Sous le millésime 1906, ligne 8, lire : « 1841-1866 ».

— P. 126. Pour le millésime 1928, substituer 1930.

W. T. Bandy.

Martin Turnell, **Baudelaire. A Study of his Poetry.** Un vol. in-8° de 328 pages. London, Hamish Hamilton, 1953.

M. Turnell, auteur d'ouvrages sur notre classicisme et sur le roman français, eut pendant vingt-cinq ans *Les Fleurs du Mal* pour livre de chevet : sans doute est-ce la raison pour laquelle il sacrifierait volontiers le reste de l'œuvre de Baudelaire (p. 11-12) à ce seul volume. A ce sacrifice, nous nous résignerions moins facilement que lui qui, d'ailleurs, prouve assez que, si les *Petits poëmes en prose* ne lui sont pas familiers, les études critiques et les journaux intimes ne lui sont pas inconnus.

L'essentiel du propos de M. Turnell est de commenter *Les Fleurs du Mal*, cycle par cycle, poème par poème : il consacre à ce grand œuvre son plus long chapitre (V, p. 97-234), précédé d'indications sur l'originalité de Baudelaire, sur quelques aspects de sa biographie (relations avec sa mère et ses maîtresses, le voyage) et sur l'architecture du recueil. Chemin faisant, il commet dans les premiers chapitres quelques inexactitudes [1] ou « décolle » trop rapidement de son texte : est-il topique de prétendre (p. 16) que la poésie de Baudelaire naît d'un heurt entre la Société et l'individu et que sa force provient des difficultés d'écrire en une telle période ? Cette constatation ne s'applique-t-elle pas, depuis le milieu du XIXe siècle, à tout vrai poète ? Mais M. Turnell fait aussi quelques intéressantes remarques ; ainsi lorsqu'il souligne (p. 30) l'influence de Nerval sur Baudelaire, en particulier pour les correspondances, et quand il nous engage à lire les *Fleurs* dans une quatrième édition (p. 96) : la deuxième, où seraient insérées, à la place qu'elles avaient dans la première, les pièces condamnées ; rejetées à la fin, dans une section spéciale, celles-ci modifient trop, par leur absence, l'économie du

1. P. 45, il est présomptueux d'affirmer que Baudelaire a été inscrit à l'École des Chartes : les registres ne mentionnent pas son nom ; p. 53, Poulet-Malassis ne voyageait pas en Belgique : il s'y était établi pour échapper à la justice et à ses créanciers ; p. 96, ce n'est pas lui qui aida Asselineau à préparer l'édition de 1868, mais Banville, etc.

recueil pour qu'on ne puisse penser que Baudelaire n'eût pas profité de la première occasion pour leur redonner leur place primitive.

Dans l'interprétation des *Fleurs*, M. Turnell s'est trouvé gêné : il avait sans doute des idées personnelles à exposer, mais l'édition procurée chez Corti par J. Crépet et G. Blin (qu'il qualifie justement d' « indispensable ») a pour lui de telles vertus qu'il n'a pu s'empêcher de la suivre. Il s'en écarte rarement, trop rarement, et pas toujours heureusement, soit qu'il établisse un parallèle entre l'*ennui* racinien et l'*ennui* selon Baudelaire (parallèle auquel le conduit un faux sens sur la signification de ce mot au XVII^e siècle) soit, surtout, qu'il veuille étudier l'attitude amoureuse de Baudelaire.

Sa victorienne conscience l'amenait (p. 58) à quelques hardiesses inutiles sur la psychologie du *voyeur* (*sic scripsit*) : la piste était intéressante, mais il fallait la suivre en tenant compte des indications du *Carnet* et jusqu'à ses dernières conclusions (dont on ne pourrait, au fond, faire état que dans une revue médicale). L'audace, toutefois, était belle ; on n'en demeure que plus chagrin de voir M. Turnell réduire *Les Bijoux* (p. 110 et 205) à l'imagerie médiévale du Chevalier et de la Dame ! Les Dames de jadis, dans la littérature courtoise du moins, ne se laissaient pas aimer ainsi. Quant à l'inspiration saphique de Baudelaire, ce qu'en dit le critique, qui veut faire table rase des apports antérieurs, est bien factice : voit-on Baudelaire se frapper le front en trouvant que les Lesbiennes (premier titre des *Fleurs*) allaient lui fournir la fleur perverse qui manquait à son bouquet ?

Ces remarques ne veulent d'ailleurs pas infirmer la valeur du commentaire de M. Turnell qui fait preuve d'un sens poétique très fin, chaque fois qu'il étudie l'expression dans sa relation à l'idée. Et dans la mesure où ses gloses suivent celles de l'édition Corti, M. Turnell mérite tout à fait, aux yeux de nos amis anglais, les éloges que lui a décernés M. Harold Nicolson (*The Observer*, 22 novembre 1953) [1]. On notera aussi des réflexions sur Baudelaire à la recherche de l'unité et sur le « drame » des *Fleurs du Mal*. Le livre prend fin sur des considérations stylistiques, qui sont parmi les meilleures pages. Dans l'état actuel des études baudelairiennes et malgré l'ouvrage assez indigeste de M. Ratermanis, elles constituent peut-être de ce difficile sujet la synthèse la plus intéressante comme la plus accessible.

Ce dernier chapitre et la conclusion laissent le lecteur sur une impression très favorable et montrent ce que M. Turnell eût pu faire s'il avait su nous donner sur l'interprétation des *Fleurs du Mal*, non un cours suivi d' « explication française », mais une étude où il aurait utilisé et organisé les éléments de ses « explications ».

CLAUDE PICHOIS.

Baudelaire et Asselineau. Textes recueillis et commentés par JACQUES CRÉPET et CLAUDE PICHOIS. Un vol. in-8° de 255 pages. Librairie Nizet 3 *bis*, Place de la Sorbonne, Paris, V^e, 1953.

L'étude des écrivains mineurs du XIX^e siècle est en bonne voie, soit qu'il s'agisse de témoins de leur temps (Planche, Chasles, M^me d'Agoult, etc.), ou de familiers des grands hommes, tels que Charles Asselineau (1821-1874), ce romantique attardé, d'après Banville, pour qui Baudelaire écrivit *Le Coucher du soleil romantique*. L'auteur de ce compte rendu avait, il y a une dizaine d'années, proposé à un jeune Britannique, W. T. Gairdner, d'écrire une monographie sur Asselineau. Mais cette thèse de l'Université de Paris (*Un ami de Baudelaire. Charles Asselineau. Sa vie et son œuvre*, 1946)

1. Dressant le bilan de l'année littéraire, M. Nicolson citait (*The Observer*, 27 décembre 1953) encore ce *Baudelaire* comme l'un des quatre meilleurs livres anglais de critique parus en 1953.

ne fut pas publiée. MM. J. Crépet et Cl. Pichois ont eu connaissance de la dactylographie et lui sont, disent-ils, redevables en quelques points (p. 12, n. 10).

Ils n'ont pas eu en vue le même objet. Tout en consacrant à Ch. Asselineau une étude d'ensemble suivie d'une Bibliographie (p. 9-39), tout en reproduisant (p. 41-58) le chapitre de *Mes Souvenirs* où Banville parle de son « très cher ami » avec la chaleur généreuse que l'on devine, MM. Crépet et Pichois n'ont considéré l'œuvre d'Asselineau que pour ce qu'elle nous apprend sur Baudelaire. La pièce maîtresse et centrale de leur petit livre se trouve être ainsi la centaine de pages qu'Asselineau publia tout au début de 1869 sous le titre : *Charles Baudelaire. Sa vie et son œuvre.* Elle reparaît ici (p. 61-155) avec des *Notes* du même sur le même (p. 157-189). La publication se termine (p. 217-249) par vingt-trois lettres d'Asselineau à Poulet-Malassis qui ne couvrent pas seulement « les derniers jours » du poète, mais aussi nous font assister aux démarches de l'ami fidèle en vue de l'édition des *Œuvres complètes* [1].

Un mot sur les *Notes* dont il vient d'être question. Il ne faut pas les confondre avec le *Recueil d'anecdotes* paru dans l'*Étude biographique* d'E. et J. Crépet (Messein, p. 281-302). Dans ce *Recueil* postérieur à son *Charles Baudelaire* de 1868-1869, Asselineau a mis en forme et complété les *Notes* qui, elles, remontent aux derniers mois de 1867 ou aux premiers de 1868. Celles-ci, d'une « rédaction hâtive, quelquefois abrégée », représentent le tout premier jet (le manuscrit en appartient aujourd'hui au baudelairiste américain W. T. Bandy, cf. p. 28). On comprend qu'Asselineau les ait reprises plus tard, car elles n'avaient pour ainsi dire pas servi à son livre, ainsi qu'il en prévient ses lecteurs dès son premier chapitre : « Dans cette biographie d'un Esprit, je ne saurais me laisser engraver dans le sable fin de l'anecdote et du cancan. » (P. 65.) Pourquoi sommes-nous ainsi faits que nous préférions ce « sable fin » au monument légèrement prétentieux par endroits, qu'Asselineau a élevé à l' « Esprit » de Baudelaire ?

Je n'ai pas parlé jusqu'à présent d'un chapitre (p. 191-215) que Cl. Pichois a ajouté à ce livre : des notes d'Asselineau, non plus sur Baudelaire (encore que Baudelaire y figure de temps en temps), mais sur Philoxène Boyer [2] ; notes conservées au Département des Manuscrits de la Nationale, dans le Fonds Nadar. Je m'étais imaginé jusqu'ici Philoxène d'après le croquis prestement enlevé d'Alph. Daudet (*Trente ans de Paris*, 1888, p. 101-107), où le personnage apparaissait déjà comme assez cocasse. Mais les touches de ce nouvau portrait sont autrement drues ! Ce n'est pas de l'écriture automatique, mais cela y ressemble ; tant l'apport à peine contrôlé de la mémoire précipite la main. Les notations se pressent autour de deux points : « Philoxène était une voix », et cette voix, ce besoin de parler, tyrannisait ce tyran des autres ; Philoxène était un faux « pur esprit », et Asselineau, en le saisissant dans son intimité physique, parfois répugnante, montre avec verve la bête sous l'ange. — Ph. Boyer pourrait faire l'objet d'une thèse de Doctorat d'Université. Pas davantage.

Les autres textes sont moins pittoresques et moins neufs, mais ils se lisent tous avec agrément. L'annotation en est très soignée, très savante, très précise. On n'a pas oublié ce qu'était Jacques Crépet comme érudit, et le jeune collaborateur qu'il a formé marche sur les traces de son maître si regretté.

J. P.

1. A ces vingt-trois lettres, il convient de joindre celle du 6 ou 7 septembre 1867, publiée dans E.-J. Crépet, *Baudelaire. Étude biographique*, Éditions Messein, p. 273-277.

2. Baudelaire est mort le 31 août 1867, Boyer, le 13 novembre suivant. Les *Notes* d'Asselineau sur l'un et sur l'autre sont probablement contemporaines.

F. W. J. Hemmings, **Émile Zola**. Oxford, At the Clarendon Press, 1953, 308 pages in-8°.

Parmi les nombreux ouvrages consacrés à Émile Zola pendant ces dernières années, celui de Mr. F. W. J. Hemmings mérite une mention particulière. Il s'agit là sans doute d'un livre de caractère très général, puisqu'en trois cents pages son auteur a visé à dire tout ce qui concerne l'œuvre et l'homme. Mais il l'a fait avec une conscience dont Zola est loin d'avoir toujours bénéficié dans ce genre d'entreprise, citant ses sources, donnant ses références, en universitaire soucieux de fournir un bon instrument de travail à ses étudiants et à ses collègues. Seulement, comme Mr. Hemmings a traduit en anglais (et certes excellemment) ses citations de Zola, le lecteur devra accomplir un petit effort pour identifier le texte original. Mince inconvénient en regard des commodités qu'offre par ailleurs ce beau volume : une bibliographie bien à jour et un index judicieusement détaillé.

Outre les informations qu'il réunit, le livre de Mr. Hemmings a sa place aussi dans l'ordre de la critique. S'il adopte ordinairement la méthode biographique, toujours chère à nos amis anglo-saxons, il l'approfondit souvent et pousse ses recherches plus loin qu'on ne l'avait fait jusqu'ici dans la vie intime, dans la vie intérieure d'Émile Zola. L'ancienne enquête « médico-psychologique » du docteur Toulouse lui a permis d'analyser la « nervosité excessive » de son sujet, dont tant de traces se décèlent dans les romans. Les « expériences sexuelles » sont évoquées à deux reprises ; et il faut reconnaître que la manière dont Zola s'est comporté avec sa femme, puis avec Jeanne Rozerot, n'est pas sans nous révéler quelques tendances dominantes qui ont commandé certains aspects de l'œuvre, soit directement, soit par réaction, ou encore par sublimation. Sans épouser tous les méandres d'une psychanalyse plus aventureuse, il y avait et il reste encore beaucoup à dire dans la voie ouverte par Havelock Ellis, auquel on doit d'ailleurs un remarquable essai d'interprétation de *Germinal*. Fallait-il aller plus loin dans cette voie-là ? On serait tenté de vouloir cerner de plus près le dernier point, la « citadelle irréductible »... Mais les documents connus sont pour la plupart si impersonnels qu'ils ne sauraient être sollicités davantage. Tant que de nouveaux n'auront pas été découverts (et l'on doute que Zola ait laissé beaucoup de témoignages directs sur sa vie profonde, en dehors de son œuvre elle-même...), l'honnêteté et la sagesse commandaient de s'arrêter là où s'est arrêté Mr. Hemmings.

Marcel Girard.

Edmond Rostand, **Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en cinq actes, en vers. Texte intégral présenté et commenté par** Ortensia Ruggiero. Un vol. in-8° de xci-306 pages. Milano, Bocca, 1952.

Mlle Ruggiero aime et admire l'auteur qu'elle a choisi : les perspectives générales de son *Introduction* nous paraissent dictées par cet enthousiasme. Personne ne conteste, croyons-nous, le droit de Rostand à traiter librement un sujet historique : mais l'usage qu'il a fait de cette liberté est l'objet même de la critique. Mlle Ruggiero, qui ne souscrit pas à l'opinion de Lachèvre, d'après laquelle « le héros de Rostand est un tout autre Cyrano que le nôtre », semble voir en Rostand un « historien-artiste ». Elle lui accorde d'ailleurs les éloges les plus outrés, parfois même les plus vagues ou les plus contradictoires : par exemple, n'hésitant pas « à avancer que *Cyrano* est une pièce *classique* », elle affirme que Rostand a su manier la langue, « l'instrument des grands écrivains du xviie siècle : les Corneille, les Racine, les Molière », qu'il s'est assimilé en même temps « la langue de Cyrano écrivain », que sa pièce mérite (par des affinités psychologiques) « de s'apparenter au *Misan-*

thrope et à la *Princesse de Clèves* », qu'elle atteint enfin l' « universalité », etc. Le commentaire, fouillé mais diffus (le bourgogne est bien « le vin de Bourgogne », le Cardinal est bien « le cardinal de Richelieu... un des plus grands hommes d'État que vante la France, mais un grand ambitieux, fort amant du luxe »), doit être consulté avec prudence. Alcandre n'est pas une précieuse (p. 253). « Etre féru » et non pas « férir » signifie, d'après Furetière, « être fort amoureux » (p. 235). La grive n'est pas un « oiseau de Grèce » (apparemment confusion avec l'étym.), ni « un gibier très rare » (p. 225). « La Pomme de Pin » ne date pas du temps de Rabelais (p. 207) puisque Villon en parle. Ni « plaisantin » (p. 213) ni « raréfier » (p. 246) ne sont des néologismes de Rostand, etc. Nous ne croyons pas devoir multiplier les remarques de ce genre. Dans la *Bibliographie* il y a aussi des disparates : dans la partie qui est consacrée au Cyrano « de l'histoire », on cite des articles insignifiants publiés par des journaux italiens, mais on omet, par exemple, l'article de Nodier dans le « Bulletin du Bibliophile » de 1838, ainsi que les travaux allemands dont Mlle Ruggiero aurait trouvé la référence dans l'*Histoire de la Littérature française au XVII*e *siècle* d'A. Adam (t. II, p. 113).

Arnaldo Pizzorusso.

Henri Mondor, de l'Académie française, **Alain**. Un vol. in-16 de 262 pages. Paris, Gallimard, 1952.

« Relire le portrait de Lagneau qu'a écrit son élève exceptionnel (Alain), c'est aussi regarder ce dernier au travail et découvrir, dans les regards du peintre, avec son admiration et même de l'amour pour le modèle, comme il le dira d'un autre portrait, l'émotion éblouissante de toute sa pensée », écrit le professeur Mondor à la p. 59 de son livre. Mais lire le portrait qu'il a lui-même tracé d'Alain, avec une admiration et une piété qui rendent son regard singulièrement pénétrant, c'est trouver le même et puissant intérêt à la contemplation du peintre qu'à celle de son modèle.

Non pas que le peintre cherche à éclipser le modèle, il s'en faut de tout. Il n'est guère possible de trouver au contraire plus parfaite soumission à l'objet, un effort plus constant, plus divers et plus souple pour essayer de percevoir et de dessiner le personnage dans sa réalité vivante, dans son originalité primesautière et comme insaisissable, pour le faire vivre, penser, enseigner, parler, converser, écrire, « chanter », c'est-à-dire penser en poète, devant nous. L'homme, le philosophe, le professeur, l'interlocuteur, le prosateur, le poète sont évoqués successivement avec le même bonheur, le critique s'effaçant aussi souvent que possible devant son auteur, lui cédant la parole, ne craignant pas de multiplier les citations, ce que je me permets de trouver excellent. Ce qui donne, à cet égard, un prix particulier à l'ouvrage, c'est que, à des extraits d'œuvres publiées, mais dont le choix savant contribue à projeter une vive lumière sur le sujet, le professeur Mondor est en mesure d'ajouter un grand nombre de fragments inédits, empruntés à ses souvenirs, — il a eu chaque année pendant vingt ans plusieurs entretiens avec Alain, — ou à des lettres inédites.

C'est sur la question des rapports entre Alain et Valéry qu'il apporte les informations les plus importantes. A la reproduction du texte d'Alain concernant le *Déjeuner chez Lapérouse*, il joint une « tachygraphie » rédigée le soir même, qui reproduit aussi exactement qu'il est possible l'entretien qu'Alain et Valéry eurent en sa présence, un jeudi de juin 1928, sans compter de nombreuses lettres inédites d'Alain et de Valéry, qui lui fournissent les bases solides d'un commentaire où il met en lumière les « moments » décisifs du dialogue et leurs conséquences lointaines. L'histoire de l'amitié d'Alain et de Valéry, habilement et délicatement suscitée par le professeur Mondor lui-même, à qui revient aussi le mérite d'avoir pro-

voqué les *Commentaires* de *Charmes* et de la *Jeune Parque* par Alain [1], est ici narrée avec la plus grande précision. On assiste à la naissance de la fameuse « parabole de la cigarette », dont Lucien Fabre donnait une variante tout à fait concordante : « L'œuvre d'art se fait en se défaisant. » On entend Valéry donner de lui-même quelques définitions inédites : « Le roi de la rature », ou bien : « Je suis atteint d'une maladie qui est l'incapacité de distinguer entre les actions et les passions de mon « esprit ». Je n'ai qu'une tête qui me sert à tout. »

Pour ce qui est d'Alain, l'impression qu'a reçue de lui celui qui fut son admirateur, son ami et son observateur très attentif, est celle d'une véritable et complète liberté de l'esprit, d'une indépendance absolue de la pensée, s'identifiant à un jaillissement perpétuel de formules, d'images et d'idées, associé à un effort toujours repris pour « approcher » le réel. Alain apparaissait ainsi au professeur Mondor comme une « prodigieuse machine à penser en un fonctionnement qui se voulait adroitement contrarié », et il n'a sans doute pas tort, pour cette savante alliance de spontanéité et de volonté, de rappeler à ce sujet l'éloge de Villemain par Sainte-Beuve : « A la première expression, toujours si prompte chez lui et si vive, il sait joindre l'expression méditée, et, aux brillantes rapidités de la parole, il substitue insensiblement la perpétuité du style. »

Mais notre peintre ne s'est pas contenté d'essayer de percevoir l'essentiel d'Alain en notant toutes les mimiques, intonations, boutades ou sentences de son interlocuteur, en épousant du regard de l'esprit tous les sursauts de sa dialectique discontinue ou les méandres de son style, il cherche aussi à le saisir, par un effort d'analyse rigoureuse et d'intuition inventive qui nous paraît donner son véritable sens à l'ouvrage, dans son « devenir » et sa formation. Il distingue soigneusement les « nourritures » des influences créatrices. Comme tous les grands esprits, Alain s'est formé en s'assimilant beaucoup de ses grands prédécesseurs, et c'était même un de ses principes les plus constants que l'on doit former son esprit en lisant autrui avec sympathie et admiration : « Ma seule prétention est de m'être nourri des grands hommes, en cherchant toujours à me hausser jusqu'à eux, plutôt qu'à les rabattre à mon niveau. » L'admiration lui semblait même le ressort essentiel de toute pédagogie et de toute critique : « Heureux si j'ai fait sentir à quelques-uns quelque chose de ce feu d'admirer, consolation pour tous, vertu des forts. »

Parmi les « grands hommes » qui ont fourni à Alain une grande part de sa substance, on voit figurer Aristote, Socrate, Platon, Descartes Kant, Hegel, Gœthe, A. Comte, mais aussi Rousseau, Balzac et Stendhal, et, plus tard, Valéry et Mallarmé. Il est particulièrement instructif de voir comment Alain se confirmait dans ses propres admirations par celles de certains autres, par exemple, dans celle de J.-J. Rousseau par celle que l'auteur de l'*Émile* avait inspirée à Kant :

> L'illustre Kant, dont les pédants ont tracé un portrait ridicule, a dit de Jean-Jacques Rousseau (auquel Alain faisait mérite d'avoir vu de la dépravation dans la méditation) à peu près ceci : « Quand je le lisais, j'étais comme incapable de juger, par l'effet d'une émotion souveraine, dont je n'ai jamais été tout à fait le maître, quoique je m'appliquasse à la dompter par des lectures répétées. » Ce jugement est d'un prodigieux constructeur d'idées, dont aucun penseur n'a pu encore

1. Le professeur Mondor prend bien soin de préciser que ces *Commentaires* des poèmes de Valéry par Alain n'ont rien de commun avec les diverses tentatives qui ont été faites pour traduire en prose claire les vers de Valéry et qui sont si peu conformes à ce que Valéry pensait de la poésie ; il rappelle très heureusement ces phrases capitales : « C'est une erreur contraire à la nature de la poésie, et qui lui serait même mortelle que de prétendre qu'à tout poème correspond un sens véritable, unique, et conforme ou identique à quelque pensée de l'auteur, etc. »

prendre la mesure. Ce penseur a épelé Jean-Jacques. C'est assez pour faire voir que Jean-Jacques n'a pas été loué comme il le fallait.

Mais le véritable Maître d'Alain, celui qui a été pour lui un « agent de modification » presque illimitée, c'est Lagneau. Le chapitre que le professeur Mondor lui consacre abonde en preuves, et notamment en formules où Alain essaie de préciser lui-même ce qu'il doit à celui dont il dit : « Toutes les heures sérieuses de ma vie ont été occupées à répondre à cette question : « Que pensait Lagneau ? Que voulait-il dire ? » Ce qu'il lui doit, il semble que ce soit essentiellement une manière de philosopher moins abstraite que l'ordinaire, et qui, ce qui explique peut-être le cas qu'Alain fera plus tard de Valéry, échappe à la plupart des objections que ce dernier élève contre la philosophie traditionnelle : « J'ai appris de lui un genre d'analyse qui adhère à l'objet, et qui est pensée pourtant. »

Cependant, la plus belle réussite critique du professeur Mondor est sans doute le chapitre où il expose la véritable transformation que subit la personnalité d'Alain à partir de 1920-1921 et par laquelle le philosophe devient une sorte de poète. Il faut rendre au professeur Mondor cette justice, qu'ayant été frappé depuis longtemps par ce qu'il y avait de « lyrisme » dans la philosophie d'Alain, il a pressenti et sans doute contribué d'une manière décisive à réaliser, par une sorte d'expérimentation littéraire sur le vif dont il est heureux d'enregistrer les résultats, cette transformation. Le rapprochement qu'il opéra entre Alain et Valéry marque une étape essentielle de ce processus qui devait conduire Alain, par une curieuse récurrence, jusqu'à l'admiration de Mallarmé et à des formules comme celle-ci : « L'homme pense son propre chant, et ne pense rien d'autre. » Dans ce même chapitre, le professeur Mondor donne quelques échantillons de la poésie d'Alain et annonce la publication probable d'un volume qui contiendra les 80 à 100 poèmes écrits par Alain.

A ce point si secret où il nous a conduits, et où les vrais problèmes de la personnalité d'Alain se sont noués et dénoués, nous nous trouvons assez naturellement amenés à prolonger sa démonstration, — car, s'il recule devant le mot, la chose est bien là, — par les hypothèses qu'elle suggère. Ce qu'il dit de la nature profondément poétique de l'esprit d'Alain et de la puissance finale de son goût pour la poésie paraît si vrai que l'on peut se demander si Alain, par suite de l'influence de Lagneau, n'a pas manqué sa véritable voie, celle de la poésie. Qui sait ce qu'il fût devenu si les circonstances avaient mis d'abord sur sa route un poète, et non un philosophe? Ce qui semble du moins certain, c'est que Lagneau l'a saisi par une certaine alliance de philosophie et de poésie, cette poésie qui est aussi une manière de retrouver l'éternité dans le moment.

MAURICE BÉMOL.

JACQUES NATHAN, **La Morale de Proust**. Un vol. de 330 pages Paris, Librairie Nizet, 1953.

Jacques Nathan a très bien compris qu'il y a une morale de Proust. Parce qu'elle n'est pas telle qu'ils la souhaitent, certains critiques avaient contesté son existence. Mais Proust n'est pas amoral, ou même immoral, parce qu'il a peint l'immoralité ou parce que ses personnages n'éprouvent pas d'inquiétude morale. Ainsi que Benjamin Crémieux l'a noté, l'un des premiers, il y a une ascension spirituelle dans l'œuvre de Proust, donc une morale. Et cette morale, il a pris le soin de l'exposer, en l'enveloppant dans une esthétique, au terme de son œuvre, dans le *Temps retrouvé*.

Si le dessein de Jacques Nathan est excellent, sa démonstration, néan-

moins, déçoit. Son livre se lit, certes, avec plaisir ; car il dénote une intelligence experte dans la réfutation, claire et agile. Trop agile même, à coup sûr. Car J. Nathan veut, en somme, faire mieux que Proust, et dépasser l'auteur lui-même. Proust, génie critique, nous expose sa table des valeurs. Il décrit avec une rare profondeur une expérience et il en tire des conclusions précieuses. Mais J. Nathan a prétendu aller plus loin et déceler en Proust une philosophie que Proust a méconnue, ou qu'il ne s'est pas connue, et qui serait impliquée par son œuvre, par le monde et les personnages qu'il a créés.

C'est Feuillerat qui inspire J. Nathan au départ. En 1934, Feuillerat a publié un ouvrage d'un intérêt vraiment exceptionnel pour l'exégèse proustienne : *Comment Marcel Proust a composé son roman*. Il avait eu la bonne fortune de retrouver les placards d'imprimerie qui correspondent à une suite du *Côté de chez Swann*, que Grasset n'avait pas eu le temps de faire paraître. En comparant ces placards aux œuvres auxquels ils correspondent, *A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs* et le *Côté de Guermantes*, Albert Feuillerat a pu démontrer que les additions de Proust consistaient presque uniquement en remarques d'ordre psychologique, tandis que le texte primitif était principalement constitué par des développements poétiques.

Mais Feuillerat voulut aller plus loin. Dans ce qui constituait peut-être une méthode naturelle de travail, il a voulu voir le signe d'une évolution. Il opposa au Proust d'avant 1914, auteur de la première rédaction, un Proust d'après 1914, analyste désabusé, pessimiste, cruel même. Et il prétendit que Proust avait ainsi changé d'esthétique et détruit l'unité de l'œuvre première.

A d'excellentes observations critiques sur le texte, Feuillerat ajoutait ainsi une hypothèse fort contestable. Car, s'il est vrai que Proust a lui-même affirmé qu'un âge arrive où le don poétique manque et qu'alors le psychologue peut suppléer en nous le poète, il est tout de même inexact de laisser supposer que le don psychologique ait attendu 1914 pour apparaître en lui. Et surtout il est faux d'attribuer à ce psychologue une volonté systématique de dénigrement. Il suffit d'ouvrir *Les Plaisirs et les Jours* composés avant 1895 ou *Jean Santeuil* composé de 1895 à 1900, pour se rendre compte que le génie psychologique et le satirique n'ont pas attendu 1914 pour éclore en Proust [1].

La thèse de J. Nathan, c'est qu'il y a deux morales de Proust : celle d'avant 1914 et celle d'après. La première serait statique, la seconde, évolutive.

Dans la première, le bien est, pour chacun, fidélité à sa classe sociale, aux principes sur lesquels elle est fondée. J. Nathan montre ce qu'il advient de fâcheux aux héros de Proust, qu'ils soient domestiques, bourgeois ou nobles, lorsqu'ils contreviennent à ces principes. La vérité en morale commande à l'individu de se dépasser en cultivant les vertus sociales traditionnelles « ou celles qu'engendre habituellement le dévouement à un art, ou même dans certains cas, à une grande passion comme celle de l'amour » (p. 296). En un mot, il s'agit de se soustraire au temps, au changement ; de découvrir, soit sur le plan social, dans l'amour, soit dans l'art, un monde fixe. Tel serait, du moins, le sens profond de la théorie sur la création artistique qu'il expose dans *Le Temps retrouvé*.

La seconde morale serait celle dont, après 1914, Proust aurait été obligé de reconnaître la nécessité, sans vouloir se l'avouer. Il aurait dû reconnaître que le monde évolue, que rien n'est stable. Et il se serait alors consacré « à

1. Il est significatif que les critiques qui ont été appelés à examiner ces deux ouvrages aient fréquemment comparé leur auteur à La Bruyère — comme d'ailleurs Feuillerat, au sujet de M^me^ de Mersantes, p. 129, à propos de passages tirés de *Du Côté de Guermantes*.

l'analyse d'un monde agonisant ». Il multiplie les peintures de cette réalité en mouvement et les vérités sévères sur la société et les individus. Il n'essaie pas, d'ailleurs, selon J. Nathan, de substituer une morale cohérente à l'ancienne. Mais c'est la faillite de cette dernière et de toutes les valeurs sur lesquelles elle reposait.

On voit le parallélisme qui existe entre la thèse de Feuillerat et celle de Nathan, qui, toutefois, outrepasse singulièrement les conclusions que l'on pouvait tirer de la première. Car il met bas tout l'édifice échafaudé patiemment par Proust. Celui-ci reposait sur une esthétique et plus précisément un eudémonisme esthétique qui donnait pourtant satisfaction complète à toute intelligence éprise de cohésion et d'harmonie.

Est-ce qu'un certain Proust finalement aurait eu raison contre un autre Proust ? Est-ce qu'il se serait rendu compte que les valeurs qui l'avaient incité à prendre la plume et qui l'avaient brûlé de la fièvre créatrice étaient fausses — et qu'en somme il convenait de substituer, à une philosophie du bonheur par la connaissance esthétique, une philosophie de la décomposition ?

Certes, nombreux sont ceux qui n'ont trouvé finalement en Proust que cette décomposition, de François Mauriac à Henri Massis. Nathan, en somme, leur apporte des arguments nouveaux, et non dépourvus de subtilité, reconnaissons-le !

Mais les textes de Proust sont là et prouvent que les intentions, que J. Nathan lui prête, sont gratuites : ce sont les pages inspirées du tome II du *Temps retrouvé*. Mais ce n'est pas à elles que J. Nathan se réfère. Il utilise le tableau que Proust brosse magistralement des classes sociales et il met arbitrairement, au compte de l'auteur les propos et les sentiments de ses personnages sans même tenir compte d'intentions la plupart du temps satiriques.

Jamais, pas un instant, Proust n'a songé à fonder une morale sur les préjugés sociaux ou le snobisme qu'il condamne, et encore moins sur l'amour que son analyse impitoyable nous présente comme un phénomène essentiellement illusoire et subjectif. On ne prévoyait pas, en lisant le chapitre III, « Proust et le conformisme moral », que J. Nathan tomberait quelques pages plus loin dans cette erreur [1].

Quant à la seconde morale de Proust, celle d'après 1914, d'où J. Nathan la tire-t-il et comment peut-il prétendre qu'initialement Proust n'a pas voulu peindre un monde en mouvement, puisqu'un de ses desseins, proclamé par lui, par voie de presse, même dans la fameuse interview à J.-E. Bois, le 12 novembre 1913, au moment où le tome I de son livre va paraître chez Grasset, était de rendre sensible la substance du temps ? « Vous savez, disait-il, à son interlocuteur, qu'il y a une géométrie plane et une géométrie dans l'espace. Eh bien, pour moi, le roman ce n'est pas seulement de la psychologie plane, mais de la psychologie dans le temps ! Cette substance invisible du temps, j'ai tâché de l'isoler, mais pour cela il fallait que l'expérience pût durer, etc. »

Il arrive ici à J. Nathan une chose bien regrettable. Proust a repris le texte que nous venons de citer dans *Albertine disparue*. J. Nathan en tire argument pour prétendre que les « textes révélateurs » de l'évolution de Proust se multiplient à la fin de son œuvre. Hélas ! J. Nathan a donc oublié les confidences célèbres (dont il cite pourtant des fragments, p. 290) faites par Marcel Proust au collaborateur du *Temps* [2] !

1. C'est par une erreur analogue, mais inverse, qu'il soutient que Proust a mis, contrairement à sa doctrine, des théories dans son œuvre, quand il disserte ou fait disserter ses héros de théories sociales, politiques ou littéraires.

1. Autre erreur du même genre, mais moins grave, p. 139 : « Dès les *Pastiches et Mélanges*, écrit J. Nathan, dans une esquisse qu'il utilisera sous une autre forme

Il est donc faux d'écrire : « Cette évolution qui s'imposait à lui, Proust a essayé le plus longtemps possible de la masquer à lui-même et aux autres » (p. 338). Sans doute Proust brouille souvent la chronologie. Nathan n'a pas de peine à le montrer. Mais il ne faut pas y voir l'intention de nier le temps : la vérité, c'est tout simplement que Proust n'est pas historien et qu'il s'abandonne délibérément aux caprices de la mémoire involontaire. Au surplus, tous les Proustiens savent que Proust annonce l'évolution de ses personnages dès le tome I de son ouvrage.

Il semble bien, d'ailleurs, que J. Nathan brouille lui-même et, plus gravement, la chronologie. Après avoir affirmé que la morale mobiliste de Proust daterait d'après 1914, il nous déclare (p. 253-254) que c'est sous l'influence de l'affaire Dreyfus qu'il aurait évolué d'abord, avant d'écrire *Swann*. A vingt-cinq ans ou vingt-six ans, avant 1900, donc, à l'époque de *Jean Santeuil* ! On s'y perd [2].

La thèse de J. Nathan implique comme conséquence qu'*A la Recherche du Temps perdu* n'a pas son origine dans la théorie de l'illumination exposée par Proust. Il n'y a pas, dit-il, de relations inéluctables entre la théorie et le roman. Il donne, à l'appui, un argument qu'il juge décisif : la théorie inventée par Proust n'est pas propre à son œuvre. La clef s'adapte mal à la serrure et elle peut en faire fonctionner d'autres. Et la preuve, c'est que d'autres écrivains ont connu l'illumination et en ont tiré d'autres conséquences littéraires !

Cet argument n'est pas probant. Il se décompose en deux parties que nous examinerons successivement :

1° La clef peut faire fonctionner d'autres serrures. J. Nathan invoque l'autorité de Jean Pommier, au livre duquel il nous renvoit. Dans la *Mystique de Proust*, J. Pommier cite un certain nombre d'auteurs qui ont utilisé l'illumination du souvenir affectif. A ses exemples fort intéressants, J. Nathan en ajoute un, fort curieux aussi, tiré d'une lettre de Louise Labé. Mais contrairement à ce que dit J. Nathan, J. Pommier ne s'est jamais proposé de démontrer que Proust manquait d'originalité. Au contraire, J. Pommier conclut ainsi : « Dans ce genre d'évocations, on le voit, M. Proust ne manque pas de prédécesseurs. Mais nul de ceux-là n'a été un précurseur. Je veux dire — et il l'a remarqué lui-même — que ce procédé a eu, entre leurs mains, la valeur d'un moyen de rhétorique ; ils en ont usé, par exemple, pour « passer d'un plan à un autre plan », en conduisant le lecteur du présent au passé, en lui faisant accepter un changement de décor. Ainsi ce phénomène de mémoire n'a servi que de « jointure » à leur composition. Il a pourtant une bien autre portée, et c'est l'originalité de Proust d'y avoir trouvé une des clefs du Paradis » (p. 11-12).

J. Nathan fait donc dire à J. Pommier le contraire de ce qu'il a écrit. Proust n'a pas prétendu décrire un phénomène qui lui fût propre. Il s'est, au contraire, proposé de découvrir l'essence de tout art, du sien comme de celui des autres. Seulement il s'est trouvé que Proust a été plus perspicace

par la suite, Proust montre que sa grand-mère, comme les nobles, possède un goût naturel et hérité, qui dépasse sa personne. » Les *Pastiches* sont des articles et études rassemblés en volume en 1919. Comment J. Nathan peut-il ignorer que le passage qu'il cite appartient à la fameuse préface sur la lecture, publiée pour la première fois en 1905 et que ce qu'il a attribué à la grand-mère appartient à la grand-tante? P. 290, même erreur.

2. Il est inexact également de soutenir (p. 15) que Proust a écrit et conçu son roman dans sa première version, avec le même début et « en gros » le même dénouement, entre 1896 et 1914. Plus loin (p. 290-291), J. Nathan propose des dates plus vraisemblables, mais qui ne s'accordent pas avec ce qui précède.

que ses prédécesseurs, qu'il a su reconnaître des démarches de l'esprit qui, chez d'autres, restent inconscientes. Et c'est en quoi il est original.

2° La clef s'adapte mal à la serrure proustienne. Il nous faut revenir ici à la thèse générale de l'auteur. La clef s'adapte mal, parce que Proust aurait multiplié, dans son œuvre, les vérités d'ordre général ou psychologique.

Pour que J. Nathan eût raison, il aurait fallu que Proust oubliât de faire leur place à ces vérités générales dans son esthétique. Or, J. Nathan sait très bien qu'il les a expressément mentionnées. Il cite lui-même un passage du *Temps retrouvé* à ce sujet (p. 285). Seulement J. Nathan croit, comme Feuillerat, que ce passage du *Temps retrouvé* et d'autres analogues, ont été ajoutés après coup. Oui, mais Feuillerat suppose sans pouvoir prouver. MM. Clarac et Ferré, qui étudient le manuscrit de Proust pour une édition nouvelle de son œuvre dans la Collection de La Pléiade [1], pourront peut-être nous dire si les passages en question sont surajoutés ou non. Ce que nous pouvons affirmer, à coup sûr, c'est que, le 6 mars 1914 [2], Proust a pris conscience de l'importance de ces vérités générales ainsi qu'en fait foi ce passage d'une lettre adressée à Gide à cette date : « Il y a, écrit-il, certaines choses que je ne peux aimer, dans vos *Caves du Vatican*, qu'en me forçant. Je ne parle pas seulement des boutons de Fleurissoire, mais de mille détails matériels ; moi je ne peux pas, peut-être par fatigue, ou paresse, ou ennui, relater, quand j'écris, quelque chose qui ne m'a pas produit une impression d'enchantement poétique, ou bien où je n'ai pas cru saisir une vérité générale » (*Lettres à André Gide*, p. 25-26. Ides et Calendes).

J. Nathan place le moment de la révélation, longtemps pressentie, des illuminations (c'est-à-dire des souvenirs affectifs), aux environs de 1909, ce qui est assez vraisemblable. Celle des vérités générales lui est vraisemblablement postérieure : c'est ce qu'on peut accorder à la thèse Feuillerat-Nathan. Mais elle est antérieure à la lettre que nous venons de citer et, par conséquent, à la fois à la guerre 1914-1918 et aux importantes additions que Proust fera à la version primitive de son œuvre.

Mais il y a même lieu de penser que la révélation de ces vérités générales et psychologiques est antérieure à la fin de 1912. Proust écrit dans le *Temps retrouvé* (II, p. 56) : « Un homme né sensible et qui n'aurait pas d'imagination [3] pourrait, malgré cela, écrire des romans admirables. La souffrance que les autres lui causeraient, ses efforts pour la prévenir, les conflits, qu'elle et la seconde personne cruelle, créeraient, tout cela interprété par l'intelligence, pourrait faire la matière d'un livre non seulement aussi beau que s'il était imaginé, inventé, mais encore aussi extérieur à la rêverie de l'auteur s'il avait été livré à lui-même et heureux... qu'un caprice fortuit de l'imagination. » Or, dans une des *Lettres à la Nouvelle Revue française* (Cahiers Marcel Proust, VI), adressée à Gaston Gallimard, il écrit de son livre : « ... la part de la spontanéité y est infiniment plus grande qu'un parti-pris d'intercaler des démonstrations intellectuelles de vérités trouvées par la sensibilité ne le laisse croire au premier abord » (p. 104-105). Sans aucun doute il s'agit de la même chose. La preuve semble bien faite, au grand dam de la thèse Feuillerat-Nathan : les passages concernant les vérités psychologiques (celles que la sensibilité découvre) n'ont pas été surajoutés dans le *Temps retrouvé*, car cette lettre, écrite au moment où Proust cherchait vai-

1. Cette édition, si l'on en juge, par ce que leurs auteurs nous en ont révélé dans les derniers numéros du *Bulletin Marcel Proust*, sera extrêmement importante. Elle corrigera des fautes grossières et rétablira des passages entiers supprimés par les premiers éditeurs. [Cette édition vient de paraître. *N. D. L. R.*]

2. Les placards retrouvés par Feuillerat sont datés par l'imprimeur du 6 au 22 juin 1914.

3. En d'autres termes, un homme qui ne connaîtrait pas les souvenirs affectifs ou involontaires.

nement à faire publier *Swann* par la Nouvelle Revue française, est de 1912, vraisemblablement de novembre 1912.

Nous nous sommes principalement attachés dans ce compte rendu à l'examen de la thèse générale. Cela ne doit pas nous faire oublier quantité de pages intéressantes. Le tableau des grands courants de pensée dans la jeunesse de Proust est, quoique incomplet, fort attachant. Je pense, toutefois, que Baudelaire et Flaubert étaient infiniment plus proches de Proust que ne le prétend J. Nathan. Le début de la deuxième partie (« Les éléments de la morale proustienne ») est également excellent. Le chapitre VI, intitulé : « L'individu et l'art », contient de bonnes analyses. D'une façon générale, la manière analytique de J. Nathan est bonne. Mais son livre n'a pas été suffisamment mûri. L'auteur s'est précipité trop vite sur ses conclusions.

HENRI BONNET.

HANS SÖRENSEN, **Le Théâtre de Jean Giraudoux**. Un vol. de 276 pages. Universitetsforlaget i Aarhus, Ejnar Munksgaard, Copenhague, 1950.

Après le *Théâtre de Giraudoux* de Gunnar Höst, publié en français à Oslo (1942), la thèse de Laurence Le Sage traitant des métaphores dans l'œuvre de Jean Giraudoux (en anglais, Montréal, 1940), le *Précieux Giraudoux* de Cl.-Edmonde Magny (1945), la thèse de W. Fink : *Jean Giraudoux, Glück und Tragik* (Bâle, 1947), les pages consacrées à Giraudoux par René Bray dans son ouvrage *La Préciosité et les Précieux* (1948), le volume de M. H. Sörensen constitue l'étude la plus approfondie et la plus complète sur l'auteur de *Siegfried*. La bibliographie des œuvres dramatiques de Giraudoux (p. 259-264), parfaitement au point, est une base de travail des plus utiles, en particulier par les références claires et complètes des fragments et des divers états du texte. L'auteur s'est attaché, d'ailleurs, à l'étude des variantes, estimant, à juste titre, que l'évolution d'un texte révèle les intentions de l'auteur et ses réactions en face de son œuvre. L'effort pour saisir l'originalité foncière de Giraudoux à travers les jeux de la pensée et les arabesques de l'écriture éclaire l'étude technique et minutieuse des thèmes, du style et des caractères. Ajoutons que l'ouvrage est rédigé dans un français impeccable.

Deux grandes parties constituent cette étude. L'une porte sur la *technique théâtrale* et en présente les moyens dans la suite des œuvres dramatiques ; les conclusions de cette enquête sont rassemblées en une dizaine de pages (p. 164-173) fort pertinentes, d'où se dégagent quelques grands principes : le jeu du « miroir », le procédé de « combat », l'utilisation du dialogue plutôt que de la conversation à multiples interlocuteurs, du monologue, qui joue le rôle de chœur et où la situation se trouve commentée par un comparse, la psychologie du *type* plutôt que de l'*individu*, le procédé de l'ironie, l'indépendance familiale et sociale des héroïnes. Une seconde partie, consacrée au *style*, revient sur l'ironie, étudie le jeu des mots, le paradoxe, l'humour, la simultanéité de l'invention psychologique et de la création stylistique, la valeur du mot en soi, la signification psychologique de la syntaxe, les symboles et les images, le « style de l'invisible ». Signalons, en particulier, des pages heureuses sur l'importance relative des diverses notions psychologiques et sociales d'après la répartition et la proportion des mots qui s'y rapportent ; il y a là plus que l'amorce d'une méthode d'investigation dont les ressources sont très fécondes.

PHILIPPE VAN TIEGHEM.

Henri Bonnet, **Roman et Poésie.** Un vol. de 244 pages. Paris, Librairie Nizet, s. d. [1951].

L'ouvrage de M. Bonnet ressort beaucoup plus de l'esthétique que de l'histoire littéraire. Disons tout de suite que le point de vue historique en est délibérément banni ; l'auteur, considérant les rapports du roman et de la poésie, et s'efforçant de délimiter aussi précisément que possible le territoire propre à chacune de ces formes d'expression, et, dans l'ordre de la poésie, à chacun des genres poétiques traditionnels, choisit la matière de son observation dans toute l'histoire des littératures sans vouloir tenir compte de l'évolution des genres ni des causes historiques qui les modifient puissamment. L'historien, cependant, peut revenir de l'esthétique à l'histoire, réintroduire dans le mouvant les idées que M. Bonnet cherche dans le permanent, éclairer par l'analyse psychologique et esthétique des genres leur évolution, leurs rencontres, parfois leur confusion.

Selon M. Bonnet, « il y a deux genres. Et il n'y en a que deux, car tout ce qui est réel peut être envisagé soit du point de vue subjectif, soit du point de vue objectif ». L'un, on le devine, est la poésie, l'autre le roman. Telle est, selon l'auteur, la différence essentielle entre les deux formes d'expression ; elle est, on le voit, de nature psychologique. Le style du roman sera l'ensemble des procédés qui permettent de rendre la réalité objective, celui de la poésie ceux qui peuvent sinon décrire, du moins suggérer la réalité subjective. L'art, dans son unité, dispose donc de deux moyens de connaissance, et, par suite, d'expression, auxquels se ramènent ses formes les plus diverses.

Sans doute l'historien, et peut-être même l'esthéticien, seront-ils surpris en lisant que « notre tragédie classique... est presque constamment épique » (p. 106) et que « le théâtre n'est... qu'une façon de présenter la substance romanesque ou la substance poétique » (p. 122) ou qu' « il n'y a rien au théâtre qui soit propre au théâtre, sinon la mise en scène... et le jeu de l'acteur » (*ibid.*). Mais, même en admettant que toute création artistique se range dans le romanesque ou dans le poétique, les deux visions du monde que l'auteur distingue par leur objet ne restent-elles pas purement théoriques ? Si l'histoire n'offre aucun exemple d'œuvre qui soit, dans l'ordre de l'art, pur roman ou pure poésie, la distinction essentielle est-elle valable ? N'y a-t-il pas de l'arbitraire à établir dans l'esprit des catégories auxquelles semblent échapper une bonne partie des créations de l'art occidental et presque toutes celles de l'art oriental ? La discrimination des genres telle qu'elle s'est effectuée dès les plus anciens monuments littéraires ne constitue-t-elle pas pour l'esthéticien et pour le philosophe un *fait* psychologique plus valable pour l'établissement des catégories de l'art que celle qu'imagine M. Bonnet ?

Même si on est de cet avis, il n'en reste pas moins que l'ouvrage de M. Bonnet est riche de suggestions et que la variété de ses connaissances — dans le domaine de la littérature occidentale du moins — lui permet de multiplier les rapprochements.

Philippe van Tieghem.

Georges Matoré, **La Méthode en lexicologie. Domaine français.** Un vol. de 126 pages. Paris, Didier s. d. [1953][1].

Ouvrir un livre tel que celui-ci et se prendre d'intérêt dès le début pour la thèse qu'il expose, en poursuivre la lecture jusqu'au bout sans peiner en

1. Cet ouvrage ne rend pas inutile la lecture d'un article déjà ancien composé par M. Matoré en collaboration avec M. A.-J. Greimas et publié, en 1948, dans les

route parce que l'auteur est clair, suit le droit fil de son sujet et ne s'embarrasse pas d'une terminologie rebutante, c'est un genre de plaisir que donnent de moins en moins aujourd'hui les ouvrages de linguistique. Remercions M. Matoré d'avoir su rendre le sien lisible et louons-le du même coup d'avoir résolu un problème difficile : celui de présenter et d'illustrer des vues neuves dans le cadre non pas d'un « manuel », mais d'un livre d'initiation, sans que ce double caractère indispose soit les spécialistes, soit les étudiants. Les uns et les autres sauront gré, au contraire, à l'auteur de mettre entre leurs mains un instrument de réflexion en même temps qu'un programme de travail.

J'ai risqué le mot de *thèse*. M. G. Matoré ne résume pas du tout, en effet, les règles d'une discipline déjà faite. Le terme de *lexicologie* ne date pas d'hier, mais sous sa plume il prend une valeur qu'on peut dire vraiment nouvelle.

Le lexique d'une langue se prête à toutes sortes de recherches variées. La sémantique suit l'histoire des mots et essaie d'expliquer comment le sens de ceux-ci évolue, s'enrichit ou se perd. D'un autre point de vue, on peut étudier le vocabulaire d'un écrivain, en apprécier l'étendue et la qualité littéraire. De tels travaux, toujours utiles, ont en commun ce caractère d'être analytiques. Ils ne donnent pas en général l'impression que les mouvements du lexique obéissent à des lois d'ensemble. On a maintes fois remarqué que les traités de sémantique ressemblent un peu à une collection d'anecdotes ; et dans le domaine du style, la seule loi dominante paraît bien être celle d'une liberté totale. Qui empêche un écrivain de redonner vie à un mot inusité depuis des siècles et de le relancer dans la circulation ?

Mais cette impression n'est-elle pas trompeuse ? Si une langue est, comme on l'a dit, un *système*, pourquoi le lexique serait-il le seul domaine où les changements et les évolutions s'opéreraient au hasard ? Dans cette hypothèse de travail, on cherchera donc un point d'où il soit possible de découvrir un ordre sous leur apparente diversité contradictoire. Ce sera proprement l'objet de la lexicologie, qui se présente ainsi comme un travail de synthèse.

Quel point choisir alors ? Dans des travaux tels que ceux-ci, la plus grande difficulté est de mettre d'accord l'histoire dans son cours et l'histoire dans l'immobilité qu'elle affecte pour des individus vivant *hic* et *nunc* à une époque donnée ; en leur jargon, les linguistes disent la « diachronie » et la « synchronie ». Au cours de la seconde partie de son ouvrage, M. G. Matoré montre, à mon avis très bien et fort à propos, ce qu'a de fuyant une étude de lexique conduite *exclusivement* d'un point de vue diachronique. Soit un mot, *âme*, *religion*, *patrie*, n'importe. Je puis le suivre à travers des textes depuis sa première attestation jusqu'à ses emplois actuels. Cet examen conduira évidemment à observer des acceptions différentes, et il aboutira au mieux à composer un bon article de dictionnaire. Mais faute de rattacher latéralement, si je puis dire, à d'autres termes, celui que j'étudie, la raison de ses changements de sens ainsi que la valeur que ce mot a pu prendre à tel ou tel moment ne ressortiront pas ou ressortiront mal. C'est ici que la notion de système intervient pour corriger la déformation qu'une perspective purement diachronique impose aux faits. Un mot n'a, en effet, de réalité que dans les emplois que j'en fais : moi, avec les hommes de ma génération. Ses valeurs se déterminent, comme Saussure l'a vu, *par différence*, dans les oppositions

Romanische Forschungen, t. LX : *La Méthode en lexicologie. A propos de quelques thèses récentes*. D'autre part, on trouvera des illustrations de la thèse soutenue ici, non seulement dans l'étude de M. G. Matoré sur *Le Vocabulaire de la Prose littéraire de 1833 à 1845* (Genève, Droz ; Lille, Librairie Giard, 1951, 1 vol., 369 pages), mais dans les notes et les glossaires qui accompagnent les éditions qu'il a procurées de la *Préface* de *Mademoiselle de Maupin*, Paris, Droz, et de *Manon Lescaut*, *ibid.*

que ce mot contracte avec d'autres termes voisins. Il y a là un jeu de rapports très subtils, essentiellement provisoires, d'ailleurs, mais que n'importe qui peut sentir. Les associations qui me sont familières, mes enfants ne les font déjà plus. Eux et moi prononçons encore à peu près le français de la même manière, nous usons à peu près des mêmes formes de grammaire, mais nous n'avons plus le même vocabulaire, en ce sens que prononçant les mêmes mots ceux-ci n'ont plus pour eux la même *valeur* que pour moi. L'idée d'étudier le lexique en procédant à des coupes qui correspondent chacune à une génération me paraît donc juste, sous réserve d'une objection que je formulerai plus loin. Et ce genre d'enquête se combine très bien avec une étude diachronique, car quelle que soit la coupe qu'on choisisse, il reste vrai que jamais un mot ne perd *toutes* les valeurs qu'il avait assumées dans un état antérieur. « *Le mot a un passé* », *le mot se souvient*, écrit l'auteur page 55. Formule excellente, que je ne critiquerai pas en la corrigeant ainsi : *ce sont les hommes qui se souviennent.* Les hommes, en effet, sont à l'intersection d'une histoire faite et d'une histoire qui se fait en eux, par eux. Mais ils n'auraient peut-être pas de mémoire historique sans les mots où tout un passé se dépose et continue de vivre. Cela est bien vu et alimente la réflexion.

On dira que M. G. Matoré ne fait que reprendre ici la théorie des « champs notionnels ». Mais les linguistes allemands qui l'ont défendue l'avaient presque faussée en la limitant par des entités abstraites. Plus attaché qu'eux à l'observation de la réalité concrète, M. G. Matoré lui donne, je pense, une portée bien plus grande en cherchant dans les faits sociaux la raison des changements qui s'opèrent dans les états de lexique. Il oppose encore ici très fortement le point de vue historique et le point de vue sociologique. Retenons de sa critique que, jusqu'ici, les historiens de la langue ont eu tort de ne prendre en général pour repères que des dates de l'histoire *politique.* Celles-ci masquent, en effet, quantité d'événements susceptibles de modifier la valeur d'un mot et l'équilibre d'un état de lexique, beaucoup plus que ne peuvent le faire une bataille, un traité, la fin ou le début d'un règne. M. G. Matoré rappelle à propos ce mot de Meillet : « *Le seul élément variable « auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique « est le changement social dont les variations de langage ne sont que les consé- « quences parfois immédiates et directes et, le plus souvent, médiates et indirectes.* » Et il rend justice sur ce point aux initiatives heureuses de savants comme F. Brunot, J. Vendryès et M. Roques.

La lexicologie se dégage donc ainsi de la grammaire à laquelle on l'a tenue liée trop longtemps. « *Elle a pour objet*, écrit M. G. Matoré, *l'étude des faits « sociaux, et elle utilisera, chaque fois qu'elle le pourra, l'apport de son aînée. « Autant et plus que sur les études de syntaxe, c'est sur la sociologie qu'elle « doit ouvrir ses portes.* » Elle déterminera donc, par génération, des plans où des *mots-témoins* (qui sont, en somme le symbole de ces faits sociaux) s'appellent et se lient en champs lexicaux, imprévisibles, selon une parenté sociologique à définir. Ces mots-témoins sont des néologismes (de forme ou de sens), toujours chargés d'un dynamisme fort ; ils expriment un changement de structure dans la société où leur usage se répand ; leur apparition entraîne un branle-bas dans le lexique. Ainsi, celle de *magasin* est en liaison, à partir de 1825, avec l'emploi de *commis*, d'*employé* (qui détrône peu à peu *vendeur*), avec celui de *rayon*, de *facture*, de *client* (qui détrône *pratique* [cf. p. 66]). Dans un autre domaine, le tableau tiré d'une étude de M. Quémada sur le vocabulaire galant de près de vingt écrivains entre 1640 et 1700 est aussi instructif : *commerce*, *intrigue*, *fortune*, *aventure* y dessinent un champ d'où *passion* est pour ainsi dire exclu.

La détermination précise de ces *mots-témoins* permet d'atteindre, en fin de compte, ce que M. Matoré appelle les *mots-clés*, c'est-à-dire des êtres de raison ou des sentiments dans lesquels une société exprime pour un moment

son idéal. Ainsi, de l'appendice (p. 99-117) où est étudié le champ notionnel d'*art* et d'*artiste* entre 1827 et 1834, il ressort que, au delà des oppositions qui s'établissent entre des mots exprimant un type humain (*bourgeois*, *prolétaire*, *artisan*, etc.), la structure lexicologique semble alors se coordonner autour de deux notions antithétiques et complémentaires, *individualisme* et *organisation* (p. 70).

Si l'on ajoute que la première partie de cet ouvrage constitue un excellent tableau critique des études qui ont été consacrées au lexique et des méthodes qu'on y appliquait, un bon résumé de l'influence déterminante que la psychologie a exercée sur la manière dont les linguistes ont successivement compris la nature du mot ; si l'on termine en louant les représentations graphiques qui dégagent pour l'œil l'équilibre d'un état de lexique, je pense qu'on en aura assez dit pour inciter les lecteurs à ouvrir ce livre, dense, instructif ; et j'espère avoir interprété fidèlement la pensée de son auteur.

Est-on *toujours* d'accord avec celui-ci ? Évidemment non. Mais le propre de certains ouvrages est d'orienter tout de suite la controverse vers de grands problèmes. Les points sur lesquels on aimerait à discuter avec M. Matoré ne sont jamais secondaires.

Voici la réserve la plus grave que je formulerais. Il est question, tout au long de ce livre, de la *langue commune*, et l'œuvre des écrivains n'est en somme sollicitée, dépouillée, que dans la mesure où elle fournit un témoignage sur la langue, mais non sur la *langue littéraire*. Or, au plan de l'art, il se détermine dans le lexique des valeurs d'une toute autre qualité que celle des termes de notre langage courant. Toutes celles, par exemple, qui commandent, pour tel poète, le choix d'un mot de préférence à un autre. Aussi le vocabulaire d'un artiste se prêtera toujours à des études qui ne débouchent pas sur la sociologie. Cela va de soi, mais mieux aurait valu le dire nettement, pour dissiper toute équivoque sur ce point. Le poème que P. Éluard a composé d'après les *mots qui lui étaient mystérieusement interdits*, jette sur le mécanisme de ces associations individuelles une lumière étonnante. Je ne vois pas ce qu'un sociologue en tirerait, mais je sais bien ce qu'il révèle à quiconque n'est pas insensible aux charmes de la langue poétique. Les critiques que M. G. Matoré porte sur les thèses de M. P. Guiraud [1] me paraissent donc manquer leur but. Dans sa méthode, M. G. Matoré réserve peu de place à la statistique ; on le comprend. Mais il ne me semble pas avoir bien vu que celles de M. P. Guiraud tendent à dégager des valeurs qui n'interviennent presque jamais (des valeurs esthétiques, qualitatives) dans la langue commune.

Il est hors de doute aussi que l'on peut fausser l'histoire d'une langue si on la rattache de trop près et *exclusivement* à la succession des événements politiques et militaires qui jalonnent le destin d'une nation. On accordera tout de suite que la sociologie fournit des données à la fois plus nombreuses et plus sûres à qui veut saisir la signification véritable d'un champ lexical. Mais de là à *opposer* l'histoire et la sociologie, il y a une marge que M. Matoré, dans un mouvement de réaction, franchit un peu vite. « *Il est inadmissible*, écrit-il page 56, *d'introduire* [dans le sectionnement de la durée] *des classifications arbitraires fournies par l'histoire politique. Il est peu probable* a priori *que la date de la mort d'un roi ou celle de la signature d'un traité coïncident avec une coupe dans le lexique.* » Théoriquement cela serait vrai, s'il y avait une vérité générale et constante dans l'ordre des faits humains..., mais tout n'y est-il pas cas d'espèce au contraire ? Et ne devons-nous pas

1. Pierre Guiraud, *Langage et Versification d'après l'œuvre de Paul Valéry*, Paris, C. Klincksieck, 1953, 1 vol., 236 pages. Du même, *Les Caractères statistiques du Vocabulaire* à paraître aux Presses Universitaires de France, 1 vol., 116 pages.

du moins, nous efforcer de tenir compte du moindre fait et des incidences qu'il peut avoir ? M. Matoré proteste contre le choix de 1715, qui marque, en effet, une charnière dans l'*Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot. « *Au point de vue de l'histoire de la société* (*et du lexique qui l'exprime*) *le siècle des lumières commence bien avant la mort de Louis XIV et c'est avec raison que P. Hazard situe, en 1680* (*nous préférerions pour la France 1690*), *le début de la crise de conscience qui annonce le XVIII*e *siècle.* » Mais la date de 1715 est-elle si arbitrairement choisie ? Il faut se rappeler le sentiment de délivrance qu'a fait naître la mort de Louis XIV. Qu'avant la fin de ce roi tous les éléments d'une nouvelle polarisation lexicale se soient en quelque sorte mis en place, j'y consens ; mais ce qui compte, ici, n'est-ce pas le choc psychologique qu'a provoqué l'événement, peu significatif en soi, de la mort du roi ? A partir de ce moment, des tendances latentes ont pu se réaliser, s'exprimer. Mais M. Matoré, qui est linguiste, sait comme moi qu'une tendance, par elle-même, n'est pas grand chose, et que toutes les tendances ne se réalisent pas. Pourquoi ? Faute, parfois, de l'impulsion donnée par un petit événement d'histoire (politique ou militaire) bien mince, mais tout de même déterminant. Qu'on prenne l'aveu comme on voudra : je ne puis pas ne pas accorder d'importance au nez de Cléopâtre ! Et, pour tout dire, je suis d'ailleurs convaincu que l'opposition entre la sociologie et l'histoire est déjà du passé. Il y a *une* histoire (ou *une* sociologie si l'on préfère) qui ne doit négliger *aucun* fait humain, *aucun* événement. Et du côté de la linguistique, il y a *une* lexicologie qui doit, si l'on veut comprendre la valeur significative du vocabulaire, faire flèche de tout bois. Au reste, les champs d'association que cette discipline a à reconnaître et à révéler ne mobilisent, au fond, qu'un petit nombre des termes qui composent un lexique. Or, il faut bien identifier et suivre les autres, tous ces mots isolés qui peuvent, il est vrai, être saisis un jour dans un champ associatif et y prendre momentanément une valeur représentative.

Voilà quelles nuances j'apporterais pour ma part à la thèse ici soutenue. Il y a des livres qui n'appellent que des critiques de détail. On pourrait, sans doute, en formuler quelques-unes — très peu nombreuses d'ailleurs — à propos de celui-ci. Mais ce serait diminuer mal à propos l'importance d'un ouvrage dont le mérite est de poser dans une perspective neuve de vrais et grands problèmes. Ce serait, au surplus, mal remercier un auteur qui témoigne de tant de qualités : force dans la conviction, originalité dans les vues, information sûre et étendue et, il faut le dire, large ouverture d'esprit. Par exemple, dans une question que le parti-pris fausse souvent, comme celle de la linguistique marxiste, on sent que M. Matoré s'est donné la peine de comprendre comment le problème de la langue se pose pour les marxistes.

Tout cela explique que j'aie pris de la place pour parler de cet ouvrage. Qu'on m'en excuse ! Il fallait bien indiquer qu'on n'a pas affaire, là, à un travail qui vous laisse indifférent. Et puisque la *Revue d'Histoire littéraire de la France* m'a généreusement permis de le faire, je ne saurais conclure sans lui dire merci pour son hospitalité.

R.-L. Wagner.

DIVERS

A propos de Formey. — Nous recevons de M. Georges Roth, la lettre suivante :

« Dans mes notes sur le projet d'Encyclopédie réduite conçu par Formey (*R. H. L. F.*, juillet-septembre 1954, p. 370 et suiv.), j'avais suggéré l'intérêt que pouvait présenter une étude poussée de l'activité littéraire de ce personnage.

Madame E. Marcu a bien voulu m'informer du fait, modestement laissé dans l'ombre dans son propre article (*R. H. L. F.*, juillet-septembre 1953), qu'elle est l'auteur d'une thèse doctorale pour l'Université Columbia, intitulée *Formey and the French Enlightenment*. Le projet d'Encyclopédie réduite a naturellement trouvé place dans ce travail, et je ne puis que m'excuser d'avoir repris un sujet dont j'ignorais qu'il fût déjà traité, à coup sûr avec une plus haute compétence.

Madame E. Marcu, d'autre part, dissipe mes insinuations un peu malveillantes à l'égard de Formey. « Le refus de son Projet, m'écrit-elle, n'a nullement aigri l'âme du pasteur.... Ses attaques contre Diderot et Rousseau provenaient de sources plus nobles. Formey avait débuté... en conservateur libéral. Les choses prenant, à Paris, un cours trop véhément pour son goût, Formey se trouva incliné à défendre le trône et l'autel contre les philosophes qui les menaçaient. Mais rien ne put jamais ébranler son admiration pour l'Encyclopédie et ses deux directeurs. »

Enfin, Madame Marcu me signale que l'*Anti-Sans-Souci* « n'est pas de la main de Formey ». Je m'étais fié à une affirmation de la *Correspondance littéraire* de Grimm (ordinaire du 15 juin 1761 ; éd. Tourneux, IV, p. 428) : « Ce même de Formey vient d'écrire l'*Anti-Sans-Souci*.... »

Je remercie Madame Marcu d'avoir bien voulu rétablir la vérité des faits. »

GEORGES ROTH.

Encore Lamartine et l' « Histoire des Girondins ». — Dans notre n° 1 de 1954, nous avons publié un article de M. Chesnier du Chesne : *Les Égarements de Lamartine. Quelques variantes de son « Histoire des Girondins »*.

A ce sujet, nous avons reçu de notre collaborateur, M. Claude Pichois, la note suivante que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, car elle apporte une petite contribution supplémentaire à l'étude qu'a entreprise le regretté Chesnier du Chesne. Voici la substance de cette note dont M. Pichois n'a trouvé la matière qu'après la publication de notre n° 1 de 1954 et qu'il n'a donc pu communiquer en temps utile à l'historien des « égarements » de Lamartine.

En un article non signé : « Quelques taches au Soleil », *Le Corsaire* du

29 mai 1847 loue fort Lamartine d'avoir tracé de main de maître le portrait de Charlotte Corday. Il se permettra cependant quelques critiques de détail. Ainsi, au cours de son interrogatoire par le président du tribunal révolutionnaire, la Judith normande s'entend demander : « Pour porter le coup de haut en bas, afin qu'il fût plus sûr, tu t'es donc bien exercée. » Lamartine prête à Charlotte cette réponse : « Oh ! le monstre ! il me prend pour un assassin. » Cette réponse est belle, moins pourtant que la véritable : « L'indignation avait soulevé mon cœur... C'est mon cœur qui a appris à ma main la route du sien. »

D'autre part, l' « illustre historien » rapporte que l'héroïne ramassa ses cheveux coupés par le bourreau et les donna à Mme Richard, la concierge de sa prison. Erreur, selon *Le Corsaire*. Quand le bourreau se présenta pour lui couper les cheveux, Charlotte Corday le supplia de n'en rien faire ; elle releva sa chevelure sur le haut de sa tête avec le lacet de son corset. David l'a peinte avec les cheveux ainsi relevés et son tableau se trouve dans le cabinet de M. Caille, avocat à Paris.

Enfin Lamartine a oublié un mot cornélien de la jeune fille. Les soldats retenaient la foule qui criait : « A la guillotine ! A la guillotine ! » Charlotte murmura : « Quel peuple pour la liberté ! », et, se tournant vers la foule, elle dit : « J'y vais. »

Le Corsaire publia le lendemain la réponse suivante de Lamartine ; remarquons que sa justification n'a trait qu'à une seule des trois critiques qui lui avaient été adressées la veille :

Monsieur le Rédacteur,

Dans un bienveillant article du *Corsaire* d'hier, un de vos collaborateurs relève une erreur que j'aurais commise dans le récit des préparatifs du supplice de Charlotte Corday, en disant qu'on lui avait coupé les cheveux dans son cachot. J'ai pour garant de ce fait les lettres de la famille de M. Hauer qui peignit Charlotte Corday au Tribunal, et qui achevait son portrait dans la prison au moment même où le bourreau vint faire la toilette funèbre de la jeune fille. Ce portrait, précieusement conservé dans la famille du peintre et dans [*sic*] les récits de M. Hauer lui-même, ne laissent pas de doute sur l'exactitude de cette circonstance. Pardonnez-moi le soin minutieux que je mets à la rétablir ; rien n'est indifférent de ce qui touche au martyre, à l'histoire et à la postérité.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

A. DE LAMARTINE.

Faut-il ajouter que Lamartine n'a rien changé à son texte ?

A. L'Académie racinienne. — L'académie racinienne, dont les membres sont d'anciens lauréats du Prix Racine décerné annuellement à sept étudiants, critiques ou interprètes de Racine (deux Français et cinq étrangers), a tenu, cette année, ses deux sessions à La Ferté-Milon, du 20 au 31 août, et à Uzès, du 1er au 15 septembre. Malgré la disparition tragique du Secrétaire perpétuel-Fondateur, le Professeur Gaston Broche, les municipalités des deux villes raciniennes et les autorités des départements de l'Aisne et du Gard avaient tenu à ce qu'aucune interruption ne se produisit dans l'attribution des Prix. Aux deux séances académiques, des études relatives à Racine furent présentées. A celle de La Ferté-Milon, le 29 août, présidée par Louis Vaunois, arrière-neuveu du poète, les lauréats du Prix 1954 donnèrent lecture d'un travail collectif : « Recherche de l'élégie dans *Bérénice* » ; à celle d'Uzès, le 11 septembre, outre l'éloge funèbre du Professeur Broche, on put entendre, entre autres, une très intéressante communication de H. Barnwell, docteur de l'Université de Montpellier, professeur à l'Université d'édimbourg, sur « Saint-Évremond, critique de Racine » et des remarques de Mlle C. Rizza, de l'Université

de Gênes, sur l'influence des poètes baroques italiens sur la poésie française au XVII^e siècle.

Ces communications seront publiées ultérieurement dans le *Bulletin de liaison racinienne*, organe de l'Académie. Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétaire de l'Académie : J. Dubu, 22, rue des Primevères, à Antony (Seine).

Un Catalogue collectif des ouvrages étrangers. — Créé en 1952, le *Catalogue collectif des ouvrages étrangers* peut commencer à fournir des renseignements aux chercheurs qui désirent savoir *où consulter tel ouvrage étranger, récent*. — S'adresser à ce Service 65, rue de Richelieu, Paris, 2^e, si l'on est à Paris, ou dans l'Académie de Paris. Si l'on réside en province, s'adresser, en premier lieu, à la Bibliothèque universitaire qui possède un Catalogue collectif à l'échelon académique. — Envoyer une enveloppe timbrée pour la réponse.

Le Service indiquera quelle bibliothèque possède l'ouvrage recherché ; s'il peut être consulté sur place, emprunté à domicile.

Institut français d'Amsterdam. Maison Descartes. — Cet Institut reçoit, chaque année universitaire, des pensionnaires-boursiers désireux d'effectuer en Hollande des recherches. Les candidatures sont examinées par le Comité de Direction, à la fin de juin. Renseignements auprès de la Direction des Affaires culturelles, au Ministère des Affaires étrangères. Pour la constitution du dossier, s'adresser à M. Henri Gouhier, Professeur à la Sorbonne, Secrétaire du Comité de Direction de la Maison Descartes, 21, boulevard Flandrin, Paris, XVI^e.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1954.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Alden (Douglas W.), Crisafulli (Alessandro S.), Harvey (Edward), etc, — French VII Bibliography. Critical and biographical references for the study of contemporary French literature. Vol. II, nº 1. — New York-Paris, Stechert-Hafner, 1954.

— * Malclès (L.-N.). — Cours de bibliographie à l'intention des étudiants de l'Université et des candidats aux examens de bibliothécaire. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1954.

— * Yearbook of comparative and general literature. III. Edited by W. P. Friederich et H. Frenz [contient le 3e supplément annuel à la bibliographie de F. Baldensperger et W. Friederich]. — Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1954.

— Bautier (Robert-Henri). — Bibliographie analytique internationale des publications relatives à l'archivistique et aux archives. Publications parues en 1952 et complément à la Bibliographie publiée dans le nº 2 d'*Archivum*. — *Archivum*, III, 1953 [1954].

DIVERS

— * Haedens (Kléber). — Une histoire de la littérature française. Nouvelle édition corrigée et augmentée. — Gallimard, 1954.

— * Schneider (Georg). — Die Schlüsselliteratur. Bd. I. Das literarische Gesamtbild... Bd. III. Entschlüsseling ausländischer Romane und Dramen. — Stuttgart, Hiersemann, 1951-1953.

— * Vernière (Paul). — Spinoza et la pensée française avant la Révolution. Tome I. XVIIe siècle. Tome II. XVIIIe siècle (Publications de la Faculté des Lettres d'Alger). — Presses Universitaires, 1954.

— * Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays. Tome IV. Pi-Z. — Laffont-Bompiani ; Société d'édition de dictionnaires et d'encyclopédies, 1954.

— Bonnerot (Jean). — Les guides de voyage. — *BB*, nº 3.

— Carrouges (Michel). — L'initiation féérique. — *CS*, nº 324, août.

— Cassou (Jean). — Des pouvoirs de la littérature. — *La Nouvelle NRF*, septembre.

— Dumesnil (René). — Ce que la musique doit à la littérature. — *EN*, 7 octobre.

— Escarpit (Robert). — Le « science fiction » est-il un genre littéraire ? [à propos du Congrès d'Oxford]. — *Le Monde*, 31 août.

— Labin (Suzanne). — Y a-t-il des caractères nationaux en littérature ? — *Preuves*, septembre.

— Lebègue (Raymond). — L'Association internationale des études françaises [suivi du sommaire des cahiers 1 à 6]. — *BGB*, septembre.

— Ricard (Robert). — Pour une histoire de l'*exemplum* dans la littérature religieuse moderne. Recherches sur l'histoire de la prédication en Espagne, au Portugal et en France (XVI^e^ et XVII^e^ siècles). — *LR*, août.

— Truc (G.). — Y a-t-il une littérature catholique ? — *L'École*, 23 octobre.

— Liste des universitaires de Grande-Bretagne qui se consacrent aux études françaises. — *CAIEF*, n° 6, juillet.

Académies. — * Cousin (Jean). — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. Deux cents ans de vie comtoise (1752-1952). Essai de synthèse. — Besançon, J. Ledoux, 1954.

Anthologies. — * Modern French verse. An anthology of poems, 1850-1920. With an introduction by P. Mansell Jones (French Classics). — Manchester, University Press, 1954.

— * Roy (Claude). — Trésor de la poésie populaire française. — P. Seghers, 1954.

Bibliophilie. Livre. — Genty (Maurice) et Nicole-Genty (Geneviève). — Les incunables de l'Académie de Médecine de Paris [liste des 113 incunables]. — [In] Proceedings of the 1st international Congress of medical librarianship, London, 20-25 July 1952. — *Libri*, n° 3.

— Thomé (J.-R.). — Les artistes du livre : Henri Laurens. — *Le Courrier graphique*, septembre-octobre.

Critique. — Knauer (Karl). — Quelques aspects de l'exigence d'exactitude en critique littéraire. — [In] * Essais de philologie moderne (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège. Fasc. 129), 1951.

Édition. — * Les Éditions Privat. Cent années d'une librairie française. 1839-1939. — Toulouse, Éd. Privat, 1952.

— Bonnerot (Jean). — Une source nouvelle pour l'histoire littéraire. Les archives des éditeurs. — *BB*, n° 3.

Enseignement. — * Guitton (G.), S. J. — Les Jésuites à Lyon sous Louis XIV et Louis XV. Activités. Luttes. Suppression. 1640-1768. — Lyon, Procure, 42, montée Saint-Barthélemy, 1953.

— Dupuy (Aimé). — Enseignement et littérature, ou « Du temps qu'ils étaient écoliers ». [Les études des grands écrivains aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Innovations, résurgences et survivances. — Lycées impériaux et collèges royaux. — La préparation aux grands concours : institutions et pensions. — Des études interrompues. — En marge de l'Université. — Ch. Péguy. Alain-Fournier et ses « leçons ». — Maîtres et classes]. — *Revue Universitaire*, mai-juin.

Géographie littéraire. — Ferré (André). — Le problème et les problèmes de la géographie littéraire. — *CAIEF*, n° 6, juillet.

— Le Yaouanc (Moïse). — Géographie littéraire de la Bretagne. — *CAIEF*, n° 6, juillet.

Langue. — Chevallier (J.-M.). — La réforme de l'orthographe. — *Vie et langage*, octobre.

— Gougenheim (G.). — Le français élémentaire — *EN*, 14 octobre.
— O'Reilly (Patrick). — Le français parlé en Nouvelle-Calédonie. Apports étrangers et vocables nouveaux. Archaïsmes et expressions familières [suivi de la *liste* des mots cités au cours de l'article]. — *Journal de la Société des Océanistes*, décembre 1953.
— Wagner (R.-L.). — Le français élémentaire. — *MF*, novembre.
— Wagner (R.-L.). — Le français élémentaire [autour de : *Le français élémentaire*. Publication du Centre national de documentation pédagogique, 1954]. — *France-Observateur* (Lettres et Arts, nº 16), 7 octobre.
— Wandruszka (Mario). — La Nuance. — *Zeitschrift für romanische Philologie*, H. 3-4.
— L'enseignement du français. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 15 mai, 15 septembre.

Littérature enfantine. — Astorg (Bertrand d'). — Enfance et littérature. — *Esprit*, juillet.

Littératures régionales. — Détrez (L.). — La culture populaire en Flandre et les chambres de rhétorique. — *Annales du Comité flamand de France*, 1954.
— Massignon (G.). — A la recherche du folklore vendéen. — *Les Cahiers de l'Ouest*, octobre.
— Voir : *Mistral* (*Fr.*).

Nécrologies. — Anex (Georges). — René Bray dans son œuvre. — *GL*, 6-7 novembre.
— Jotterand (Franck). — R. Bray. — *GL*, 6-7 novembre.
— Thévenaz (Pierre). — Maîtrise, conscience, mesure [R. B.]. — *GL*, 6-7 novembre.
— Mélèse (Pierre). — Henry Carrington Lancaster. — *RHT*, fasc. I-II.

Poésie. — * Fumet (Stanislas). — La poésie à travers les arts (« Sagesse et cultures »). — Alsatia, 1954.
— * Vivier (Robert). — Et la poésie fut langage : Turold, Villon, Racine, Verlaine, Mallarmé (Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, 1954.
— Bestaux (Eugène). — Nécessité de la clarté en poésie. — [In] * Dai trovatori arabo-siculi alla poesia d'oggi. — Palermo, G.-B. Palumbo, 1953.
— Capasso (Aldo). — Decadentismo, letteratura e poesia. — [In] * Dai trovatori... — Palermo, 1953.
— Cassou (Jean). — La création poétique [conférence à la Société française d'esthétique, 16 janvier 1954, suivie d'un échange de vues]. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.
— Charles (Jacques). — Les poètes et la poésie à l'école. — *Bulletin de la Société française de pédagogie*, nº 108, 1954.
— Gandon (Yves). — Poésie obscure et poésie absurde. — [In] * Dai trovatori... — Palermo, 1953.
— Kim (Jean-Jacques). — Création et poésie à l'école. Notes sur les poèmes d'enfants. — *EN*, 14 octobre.
— Ruet (Noël). — Poésie accessible et humaine. — [In] * Dai trovatori... — Palermo, 1953.
— Schiavi (Giovanni). — Poesia e realtà. — [In] * Dai trovatori... — Palermo, 1953.

Roman. — Dupuy (Aimé). — Esquisse d'un tableau du roman politique français [I. D'un régime à l'autre à travers le roman politique. Stendhal, Balzac, Flaubert, Zola, la Commune, la IIIe République. II. Types et scènes de la vie politique. III. De la valeur documentaire du roman politique. IV.

Avenir du roman politique]. — *Revue française de science politique*, juillet-septembre.

Style. — * Cohen (Marcel). — Grammaire et style (1450-1950). Cinq cents ans de phrase française (Coll. « La culture et les hommes »). — Éd. Sociales, 1954.

— * Guiraud (Pierre). — La Stylistique (Coll. « Que sais-je » ? 646). — Presses Universitaires, 1954.

Théâtre. — * Histoire du music-hall [par l'Académie du cirque et du music-hall]. — Les Éditions de Paris, 1954.

— Ancely (R.). — Histoire du théâtre et du spectacle à Pau sous l'Ancien régime (*suite*). — *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1953 [1954].

— Christout (Marie-Françoise). — Ballet académique et ballet forain (Essai sur les rapports de l'Académie royale de musique avec le Théâtre de la Foire). — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Dubeux (Albert). — A propos d'un centenaire. M^me^ Bartet. — *RDM*, 15 octobre.

— Got (Maurice). — Recherche et signification du théâtre symboliste [C. R. de thèse]. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Isay (Raymond). — La révolution du théâtre en France aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. — *RDM*, 15 juillet.

— Jobolevitch (Serge). — L'emploi de la mythologie classique dans le théâtre français de 1870 à 1950. — *Dissertation Abstracts*, vol. XIV, n° 6.

— Sadron (Pierre). — Les associations permanentes d'acteurs en France au Moyen Age [complément à *RHT*, 1952]. — *RHT*, fasc. I-II.

Thèmes littéraires. — * Paribatra (Princesse Marsi). — Le Romantisme contemporain. Essai sur l'inquiétude et l'évasion dans les lettres françaises de 1850 à 1950. — Les Éd. Polyglottes, 1954.

— Vernière (Paul). — La littérature du désespoir. — *Revue de la Méditerranée*, mai-juin.

XV^e^ SIÈCLE

Michault Taillevent. — Watkins (J. H.). — A fifteenth century morality play : M. T.'s *Moralité de povre commun* [texte publié, Ms Gand 4389]. — *FS*, July.

XVI^e^ SIÈCLE

Divers. — * Moncallero (G. L.). — L'Arcadia. Vol. I. Teorica d'Arcadia. La premessa antisecentista e classicista [8. La polemica italo-francese]. — Firenze, Olschki, 1953.

— * French poetry of the Renaissance. Edited by B. Weinberg. — New York, Harper and brothers, 1954.

— * Il Rinascimento : significato e limiti (Atti del III° Congresso internazionale di studi sul Rinascimento). — Firenze, Sansoni, 1953.

— Busson (Henri). — Les noms des incrédules au XVI^e^ s. [I. Athées. II. Déistes. III. Achristes. IV. Libertins]. — *BHR*, fasc. 3.

— Lebègue (R.). — Les artistes italiens de la Renaissance et les écrivains français du temps. — [In] * L'art et la pensée de L. de Vinci [Congrés du Val de Loire, 1952]. — *Études d'art* (Paris-Alger), n^os^ 8-10.

— Noce (Augusto Del). — La crisi libertina e la ragion di Stato. — [In] *

Cristianesimo e ragion di Stato. L'Umanesimo e il demoniaco nell'arte (Atti del II° Congresso internazionale di studi umanistici). — Roma, Bocca, 1953.

— Rodriguez-Grahit (I.). — Ignace de Loyola et l'Université de Paris. — *BHR*, fasc. 3.

— Stefanini (Luigi). — La componente cristiana delle estetiche rinascimentali. — [In] * Cristianesimo e ragion di Stato.... — Roma, 1953.

— Weise (Georg). — Der Humanismus und das Prinzip der klassischen Geisteshaltung. — *BHR*, fasc. 3.

Livre. — * Chaix (Paul). — Recherches sur l'imprimerie à Genève de 1550 à 1564. Étude bibliographique, économique et littéraire (Travaux d'Humanisme et Renaissance. XVI). — Genève, E. Droz, 1954.

— Chauvet (P.). — Les luttes ouvrières dans le livre en France au XVI^e^ s. — *Cahiers internationaux*, septembre-octobre.

Théâtre. — * Lebègue (Raymond). — La Tragédie française de la Renaissance. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1954.

Aubigné (A. d'). — Drouot (H.). — A. d'A. sur les chemins de Bourgogne (août 1620). — *Annales de Bourgogne*, janvier-mars.

— Lévis-Mirepoix (Duc de). — A. d'A., amoureux, poète et guerrier. — *Les Annales*, octobre.

— Pizzorusso (Arnaldo). — C. R. de : I. Buffum, *A. d'A.'s « Les Tragiques »* (New Haven-Paris, 1951). — *RLM*, gennaio-giugno.

Calvin (J.). — Cadier (Jacques). — C. et saint Augustin. — [In] * *Augustinus Magister.* Études augustiniennes, t. II. — Paris, 1954.

— Rokseth (Yvonne). — Les premiers chants de l'Église calviniste. — *Revue de musicologie*, juillet.

Clereau (P.). — Lesure (François). — Le musicien Pierre C. et ses sources poétiques [Ronsard, Louis Des Masures, R. Belleau, Baïf, Pontus de Tyard]. — *BHR*, fasc. 3.

Du Bartas. — Chadwick (C.). — The religion of Du B. — *MLN*, June.

Du Bellay (J.). — * Saba (Guido). — La poesia di Joachim Du B. [Estratto degli *Annali Triestini*, vol. 22-23, 1952-53]. — Trieste, Università di T., 1953.

— Spitzer (Leo). — The poetic treatment of a platonic Christian theme [Du Bellay, sonnet 113, *L'olive*]. — *CL*, Summer.

— Voir : *Ronsard (P. de).*

Du Monin. — Titmus (C. J.). — Jean Édouard Du M., a pioneer of the irregular tragedy. — *FS*, October.

Érasme. — Détrez (L.). — É. et ses amis flamands du West-quartier. — *Annales du Comité flamand de France*, 1954.

— Ferguson (Wallace K.). — Renaissance tendencies in the religious thought of E. — *JHI*, October.

La Boétie. — Cordié (Carlo). — C. R. de : Claude Paulus, *Essai sur La B.* Bruxelles, 1949). — *Paideia*, marzo-aprile.

Marguerite de Navarre. — Saulnier (V.-L.). — M. de N. : art médiéval et pensée nouvelle. — *Revue Universitaire*, mai-juin.

Montaigne. — Dassonville (Michel A.). — Voyage en Béotie, séjour à Athènes et retour à Sparte [commentaire des chapitres XXV et XXVI des *Essais*]. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, juillet-décembre.

— Hatzfeld (Helmut A.). — Per una definizione delle stile di M. — *Convivium*, maggio-giugno.

— Michel (Pierre). — M. vivant. — *L'École*, 25 septembre.

— Pire (G.). — De l'influence de Sénèque sur les théories pédagogiques de M. — *Les Études classiques*, octobre.

— Rat (Maurice). — Quand M. donnait à dîner et à coucher au roi de France. — *FL*, 4 septembre.

— Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Peletier (J.). — Wilson (D. B.). — The discovery of nature in the work of Jacques P. du Mans. — *BHR*, fasc. 3.

Postel (G.). — Stahlmann (S.). — Zwei weitere Manuskripte Guillaume P.s. — *BHR*, fasc. 3.

Rabelais. — Boucher (André). — R. et ses parents du Chinonais. — *Les Amis de R. et de la Devinière*, Bulletin nº 3.

— Collon (Georges). Portraits de R. — *Les Amis de R. et de la Devinière*, Bulletin nº 3.

— Dontenville (Henri). — Traductions de R. — *Les Amis de R. et de la Devinière*, Bulletin nº 3.

— Escallier (Émile). — De R. à la légende. Un itinéraire alpin de Gargantua. — *Bulletin de la Société d'études historiques, scientifiques et littéraires des Hautes-Alpes*, 1954.

— Françon (Marcel). — Sur la langue de R. Quelques termes musicaux. — *Le français moderne*, juillet.

Ramus (P.). — Vasoli (Cesare). — Retorica e dialettica in Pietro Ramo. — [In] « Testi umanistici su la Retorica ». — *Archivio di Filosofia*, 1953.

Ronsard (P. de). — Chadwick (C.). — The composition of the *Sonnets pour Hélène*. — *FS*, October.

— Desguine (André). — Le culte de Bacchus et R. poète débutant. — *BGB*, septembre.

— Grouas (Charles-André). — Les Marginales latines de R. Celles des chants V et VI de l'Iliade (II). — *Synthèses*, juillet-août.

— Richter (Bodo L. O.). — The place of the minor Italian poets in the works of R. and Du Bellay. — *Dissertation Abstracts*, vol. XIV, nº 6.

— Richter (Bodo L. O.). — R.'s Italian annotations in the *Rime diverse* Anthology. — *Italica*, June.

— Scheler (Lucien). — Une supercherie de Benoît Rigaud : l'impression anversoise du *Discours des misères de ce temps*. — *BHR*, fasc. 3.

— Silver (Isidore). — C. R. de : F. Desonay, *Ronsard, poète de l'amour*. Livre 1er. Cassandre (Bruxelles, 1952). — *RR*, April.

— Vier (Jacques). — Explication française. Une chanson de R. [Qui veut savoir Amour et sa nature.... Second livre des *Amours*]. — *L'École*, 25 septembre.

Sponde (J. de). — * J. de S. — Méditations sur les Psaumes, avec un essai de poèmes chrétiens. Éd. critique établie par Alan Boase. — J. Corti, 1954.

Vaillant de Guélis (G.). — Delacourcelle (D.). — Germain V. de G., abbot of Paimpont 1516-1587 [Suivi de la liste des œuvres de G. V. de G.] — *BHR*, fasc. 3.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — Adam (Antoine). — Le sentiment de la nature au XVIIe siècle en France dans la littérature et dans les arts. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Bonfantini (Mario). — Nuove prospettive nella storiografia letteraria francese del XVII secolo. — *Società*, agosto, ottobre.

— Bornecque (Pierre). — Complexité littéraire du XVIIe s. — *L'École*, 9 octobre.

— Chauvois (Dr L.). — Molière, Boileau, La Fontaine et la circulation du sang. — *La Presse médicale*, 11 septembre.

— Gérard-Gailly. — Le sentiment de la nature au XVIIe en France dans la littérature et dans les arts. — *CAIEF*, no 6, juillet.

— Haase (Erich). — Das literarhistorische Interesse an den Toleranzkontroversen am Ende des Grand Siècle. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, April.

— Rousset (Jean). — L'eau et le soleil dans le paysage des poètes. — *CAIEF*, no 6, juillet.

— Steele (A. J.). — « A la claire fontaine... ». Aspects de la poésie de l'eau au XVIIe siècle. — *CAIEF*, no 6, juillet.

Jansénisme. — Ceyssens (L.). — Le drame de conscience augustinien des premiers jansénistes. — [In] * *Augustinus Magister*. Études augustiniennes, t. II, 1954.

— Cognet (Louis). — La dévotion mariale à Port-Royal. — [In] * Maria. Études sur la Sainte Vierge. Tome III. — G. Beauchesne, 1954.

Théâtre. — Dahlbaeck (B.) et Pariset (F.-G.). — Dessins de costumes de théâtre de Jacques de Bellange et de l'École lorraine. — *RHT*, fasc. I-II.

— Heuzey (Jacques). — Notes sur un dessin représentant la Salle des Machines [des Tuileries] au XVIIe siècle. — *RHT*, fasc. I-II.

Bayle (P.). — E. G. [Garin]. — Pierre B. [note bibliographique]. — *Giornale critico della filosofia italiana*, luglio-settembre.

— Sarton (George). — Boyle and B. The sceptical chimist and the sceptical historian. — *Chymia. Annual studies in the history of chemistry* (Philadelphia), vol. 3, 1950.]

Boileau. — Voir : *XVIIe siècle. Divers*.

Bossuet (J.-B.). — Angers (P.), S. J. — La doctrine mariale de B. — [In] * Maria. Études sur la Sainte Vierge. Tome III. — G. Beauchesne, 1954.

— Cognet (Louis). — Le gallicanisme de B. — *Revue d'histoire ecclésiastique*, nos 2-3.

Corneille (P.). — *. P. C. — *La Veuve*. Comédie. Texte de la première édition (1634) publié avec des variantes par Mario Roques et Marion Lièvre. (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1954.

— Gugenheim (Susanna). — Rileggendo *Corneille* di B. Croce. — [In] * B. Croce [a cura di Francesco Flora]. — *LM*, 1953 [no spécial].

— Peyre (Sully-André). — C. avant Racine. — *Marsyas*, août.

— Sten (H.). — Un vers de C. [v. 1216, *Cinna*]. — *Le français moderne*, juillet.

— Vanderheyden (Jan F.). — M. de Swaen's *Digtkonde*, A. Dacier en P. C. — *Koninklijke Vlaamse Academie voor taal-en letterkunde. Verslagen en Mededelingen*, januari-februari.

Costar (L'abbé). — Formon (Marcelle). — Un prêtre érudit et bel esprit au milieu du XVIIe siècle : l'abbé C. en Poitou. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2e trimestre 1953.

Cyrano de Bergerac. — Bridenne (Jean-Jacques). — C. de B. — *RSH*, juillet-septembre.

— Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Descartes. — * Thijssen-Schoute (C. Louise). — Nederlands Cartesianisme (Verh. der Koninkl. Nederlandse Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde, deel LX ; sommaire et table des matières en français). — Amsterdam, 1954.

— Barlin (M.). — Le Cogito cartésien. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres*, nº 7.

— Costa (Filippo). — Une « lecture » de D. du point de vue phénoménologique. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Gouhier (Henri). — La preuve ontologique de D. [à propos d'un livre récent : M. Guéroult, *D. selon l'ordre des raisons*]. — *Revue internationale de philosophie*, nº 29.

— Grappe (André). — Les rapports de la pensée et de la vie chez D. — [In] * La Vie. La Pensée. Actes du VIIe Congrès des sociétés de philosophie de langue française (Grenoble, 12-16 septembre 1954). — Presses Universitaires, 1954.

— Lewis (Geneviève). — Le principe de vie chez Platon et D. — [In] * La Vie. La Pensée... — Presses Universitaires, 1954.

— Thorndike (Lynn). — The attitude of Francis Bacon and D. toward magic and occult science. — [In] * Science, medicine and history. Essays on the evolution of scientific thought and medical practice written in honour of Charles Singer. — London, Oxford University Press, 1953.

— Vier (Jacques). — Explication française. Une lettre de D. [à Guez de Balzac, 5 mai 1631]. — *L'École*, 9 octobre.

Fénelon. — Lafon (Dr Ch.). — L'acquisition de la seigneurie de F. par les Salignac. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, juillet-septembre.

— Stoker (J. T.). — F.'s errors concerning Molière's Harpagon. — *MLR* October.

— Voir : *Chénier* (*A.*).

François de Sales (St). — L'Honoré (R. P.). — L'année salésienne. — *Annesci* (Société des Amis du Vieil Annecy), nº 2, 1954.

Garasse (**Le P.**). — Julien Eymard d'Angers. — Sénèque et le stoïcisme dans l'œuvre de François G., S. J. (1624, 1625). — *Revue de l'Université d'Ottawa*, juillet-septembre.

Gassendi. — Rochot (B.). — Manuscrits inconnus de G. [Florence, Bibl. Laurentienne]. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Voir : *Divers. XVIIIe siècle.*

Gournay (**Mlle de**). — Ilsley (Marjorie Henry). — New light on the *Proumenoir de M. de Montaigne*. — *MP*, August.

La Fontaine. — Kenner (Hugh). — C. R. de *The Fables of La F.*, translated by Marianne Moore (Viking Press). — *Poetry* (Chicago), September.

— Lugli (Vittorio). — La F. poète de la nature. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

La Mothe le Vayer (**Fr.**). — Julien Eymard d'Angers. — Stoïcisme et « libertinage » dans l'œuvre de François La M. le V. — *RSH*, juillet-septembre.

La Rochefoucauld. — * Zeller (Sister Mary Francine). — New aspects of style in the *Maximes* of La R. A dissertation (The Catholic University of America. Studies in romance languages and literatures. Vol. 48). — Washington, D. C., Catholic University of America Press, 1954.

Malebranche. — Fritz (Anita D.). — Berkeley's self-its origin in M. — *JHI*, October.

Malherbe. — Pineaux (J.). — Pour une nouvelle édition de certaines poésies de M. — *RHLF*, juillet-septembre.

Ménage (G.). — Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : M. — *Vie et langage*, août.

Molière. — * Gábor (Mihályi). — M. — Budapest, Müvelt nép könyvkiadó, 1954.

— Voisine (J.). — Amphitryon dans le théâtre européen de la Renaissance [influence sur M.]. — *BGB*, septembre.

— Voir : *XVII^e siècle. Divers, Fénelon.*

Pascal (B.). — * Jansen (P.). — De B. P. à Henry Hammond. Les *Provinciales* en Angleterre (Bibliothèque de la Société d'histoire ecclésiastique de la France). — J. Vrin, 1954.

— * Julien Eymard d'Angers, o. f. m. Cap. — L'Apologétique en France de 1580 à 1670. P. et ses précurseurs. — Nouvelles Éditions Latines, 1954.

— Blanchet (André). — La nuit de feu de B. P. — *Études*, novembre.

— Demorest (Jean-Jacques). — P. vu par l'époque romantique. — *Dissertation Abstracts*, vol. XIV, n° 7.

— Flasche (Hans). — Stand, Methoden und Aufgaben der Pascalforschung (Ergebnisse der Jahre 1939-1952). — *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literatur-wissenschaft und Geistesgeschichte*, 1953.

— Leroy (L.). — Les visages et le style de P. — *L'École*, 6 novembre.

Racine (J.). — Bonfantini (Mario). — R. lettore dell'Ariosto. — *Convivium*, luglio-agosto.

— Lapp (John C.). — Athalia's dream. — *SP*, July.

— Rat (Maurice). — Du nouveau sur R. Le responsable du « silence de *Phèdre* », mais n'est-ce pas Louis XIV ? — *FL*, 21 août.

— Vanuxem (Jacques). — R., les machines et les fêtes. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Vier (Jacques). — Explication française. Lettre de R. à son fils (Fontainebleau, 3 octobre 1694). — *L'École*, 6 novembre.

— Voir : *Corneille* (*P.*).

Retz (**Cardinal de**). — Corrales Egea (J.). — Notas a una aventura quijotesca del cardenal de R. — *Anales Cervantinos* (Madrid), 1952.

Saint-Évremond. — Aden (John M.). — Dryden and S.-E. — *CL*, Summer.

— Caprariis (Vittorio de). — Religione e politica in S.-E. — *Rivista storica italiana*, fasc. II.

— Fink (Jack Elliot). — S.-E. in the French and English critical tradition. — *Dissertation Abstracts*, vol. XIV, n° 6.

Saint-Simon. — Bastide (François-Régis). — S.-S. et la fidélité. — *RP*, octobre.

— Benda (Julien). — En lisant S.-S. — *TR*, novembre.

— Niel (J.-C.). — Recherches complémentaires sur l'édition princeps des *Mémoires de S.-S.* [1788]. — *BB*, n° 3.

Sévigné (**M^me de**). — * Kauffmann (Lida). — Die Briefe der M^me de S. (Kölner Romanistische Arbeiten, Neue Folge, H. 2). — Köln, Romanisches Seminar der Universität, 1954.

Swaen (M. de). — Détrez (L.). — Le poète Michiel de S. (1654-1707). — *Annales du Comité flamand de France*, XLV, 1954.

Terson (S. de). — Berthaud (Pierre-Louis). — Une poétesse protestante inconnue : Suzon de T. (1657-1684 ?). Suivi de : Poèmes de S. de T. [Élégie. Stances chrétiennes]. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.

Tristan l'Hermite. — Rizza (Cecilia). — *L'Orphée* di T. e l'*Orfeo* del cavalier Marino. — *Convivium*, luglio-agosto.

Vaugelas. — * Collet (Claude-Georges). — V. membre d'une société secrète : la Compagnie du T. S. S. de l'autel [d'après une lettre circulaire du 6 mars 1650, qui manque dans le recueil B. N., Ms. n. a. fr., f° 21091]. — Extr. de la *Revue de Savoie*, octobre.

Yves de Paris (Le P.). — Chesneau (C.). — Textes prépascaliens. Y de P. (1633, 1638). — *XVII^e siècle*, n° 24.

— Julien Eymard d'Angers, o. f. m. Cap. — Le sens du péché dans l'œuvre d'Y. de P. antérieure à la querelle janséniste (1632-1642). — *Revue d'ascétique et de mystique*, avril-juin.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Dufourcq (Albert). — Le Christianisme et la réorganisation absolutiste. Voltaire et les martyrs de la Terreur. 1689-1799 (L'Avenir du Christianisme. T. X). — Plon, 1954.

— * Rosso (Corrado). — Moralisti del « Bonheur » : Gassendi, « le doux prêtre ». — Lévesque de Pouilly, teorico del « bonheur ». — Il paradosso di Robinet. — Compenso e bilancia (Studi e ricerche di storia della filosofia. 3). — Torino, Edizioni di *Filosofia*, 1954.

— Antoine (P. Louis). — De la grâce des formes à la vie de la grâce. Vue sur le XVIII^e siècle. — *Pédagogie*, octobre.

— Echeverria (Durand). — The French image of American culture : 1752-1803. — *Dissertation Abstracts*, vol. XIV, n° 7.

— Engel (Claire-Éliane). — Voyageurs anglais et français à Malte au XVIII^e siècle. — *Les Cahiers de Tunisie*, 2^e trimestre.

— Fouchard (Jean). — Les joies de la lecture à Saint-Domingue [la vie intellectuelle au XVIII^e s. · bibliothèques particulières et libraires]. — *Revue d'histoire des colonies*, 1^er trimestre.

— Vallotton (Henry). — Catherine II et ses correspondants. Voltaire, Diderot, Grimm et J.-J. Rousseau. — *La Revue*, 15 août.

Théâtre. — Jouvellier. — Une salle de spectacles à Orléans [acte de mariage de deux acteurs orléanais, 1756, comportant la promesse de renoncer à leur profession et de vendre la maison où se donnaient les spectacles]. — *Bulletin de liaison provisoire de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, mai-juin.

Beaumarchais (P. C. de). — Bonora (E.). — B. e *Il Barbiere di Siviglia*. — [In] * Gli Ipocriti di Malebolge e altri saggi di letteratura italiana e francese. — Milano-Napoli, Ricciardi, 1953.

— Calbairac (Gaston). — B. en España. — *Insula*, 15 de septiembre.

Buffon. — * Œuvres philosophiques de B. Texte établi et présenté par Jean Piveteau, avec la collaboration de Maurice Fréchet [B. comme philosophe des mathématiques] et de Ch. Bruneau [B. et le problème de la forme]. Bibliographie de B. établie par M^me E. Genet-Varcin et Jacques Roger (Cor-

pus général des philosophes français. Auteurs modernes. T. XLI, 1). — Presses Universitaires, 1954.

Chamfort. — * C. — *Maximes et pensées. Caractères et anecdotes.* Texte établi et annoté par Pierre Grosclaude. Avant-propos de René Groos (Bibliothèque des Éditions Richelieu). — Éditions Richelieu (Imprimerie nationale), 1953-1954, 2 vol.

— Rigodon (René). — C. d'après un ouvrage récent [l'édition précédente]. — *Revue d'Auvergne*, nos 1-2.

Chénier (A.). — Kramer (C.). — A. C. et Fénelon. *Les aventures d'Aristonoüs* et *Le Mendiant.* — *N*, Juli.

— Voir : *Vigny (A. de).*

Diderot. — Carrington Lancaster (H.). — The cast and the reception of D.'s *Père de famille.* — *MLN*, June.

— Proust (Jacques). — D. et le XVIIIe siècle français en U. R. S. S. [en appendice, liste des travaux d'édition et de critique, concernant le XVIII s. français, parus en U. R. S. S. depuis 1917]. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Proust (Jacques). — La grammaire russe de D. [Bibl. Nat., Réserve]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Encyclopédie. — * The *E.* of Diderot and d'Alembert. Selected articles. Ed. by John Lough. — Cambridge, Cambridge University Press, 1954.

— The age of enlightenment [C. R. du volume précédent]. — *TLS*, 10th September.

Falconet de la Bellonie. — Sibertin-Blanc (Claude). — Un curieux protégé de Mgr d'Inguimbert : l'ex-jésuite François-Étienne Labelonie dit F. de la B., 1720-1750 [complément à l'article publié in *RHLF*, juillet-septembre 1953]. — *Provence historique*, juillet-septembre.

Formey (S.). — Roth (Georges). — Samuel F. et son projet d' « Encyclopédie réduite ». — *RHLF*, juillet-septembre.

Genlis (Mme de). — * Mme de G. — Dernières lettres d'amour. Correspondance inédite avec le comte Anatole de Montesquiou, publiée par André Castelot. Avant-propos du duc de La Force. — B. Grasset, 1954.

Guibert (J.-A. H. de). — Caillois (Roger). — Un officier progressiste sous Louis XVI [J.-A. H. de G.]. — *Preuves*, septembre.

Holbach (D'). — Topazio (Virgil W.). — D'H.'s conception of nature. — *MLN*, June.

Huet. — Araújo Costa (Luis). — Las influencias de H. sobre Forner. — *Revista de literatura*, octubre-diciembre de 1953.

La Mettrie. — * L. M. — Textes choisis. Extraits de : Discours préliminaires. — Traité de l'âme. — Abrégé des systèmes. — Système d'Épicure. — L'Homme-machine. — L'Homme-plante. Préface, commentaires et notes explicatives par Marcelle Tisserand. — Éd. Sociales, 1954.

Lespinasse (Mlle de). — Braibant (Charles). — Julie de L., la muse de l'*E.* — *Les Annales*, août.

Lévesque de Pouilly. — Voir : ***Divers. XVIIIe siècle.***

Marat (J.-P.). — Roux (Claudius). — Documents bio-bibliographiques sur J.-P. M. médecin, physiologiste, physicien, philosophe, sociologue. — *Albums du Crocodile*, janvier-février.

Meister (J.-H.). — * Athayde Grubenmann (Yvonne de). — Un cosmopolite suisse : Jacques-Henri M. (1744-1826). — Genève, E. Droz, 1954.

Montesquieu. — * M. — *Lettres persanes.* Édition critique avec notes par Antoine Adam (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1954.

— * Cotta (Sergio). — M. e la scienza della società (Pubblicazioni dell' Istituto di scienze politiche dell' Università di Torino. N° 2). — Torino, Edizioni Ramella, 1953.

— Henriot (Émile). — Chez M. — *Le Monde*, 6 octobre.

— Mesuret (Robert). — Le portraitiste de M. [Jean Ier Lapenne]. — *Revue historique de Bordeaux*, avril-juin.

Rémond de Saint-Mard. — Pizzorusso (Arnaldo). — La « poetica arbitraria » di R. de S.-M. — *RLM*, gennaio-giugno.

Rivarol. — Barth (Hans). — Antoine de R. und die Französische Revolution. — *Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte*, Bd. 12.

Robinet (J.-B.). — Mayer (J.). — R., philosophe de la nature [suivi d'une note : R. et Voltaire. Les *Lettres secrètes*]. — *RSH*, juillet-septembre.

— Voir : *Divers. XVIIIe siècle.*

Rousseau (J.-J.). — * J.-J. R. — *Discours sur l'origine et le fondement de l'inégalité parmi les hommes.* Texte intégral présenté et commenté par Jean-Louis Lecercle. — Éd. Sociales, 1954.

— Antonelli (Maria Teresa). — Gentile interprete di R. A proposito d'una problematica roussoniana dell' attivismo. — [In] * Aspetti della nostra italianità. — *Cenobio* [n° spécial], maggio-luglio.

— Françon (Marcel). — R. à Ermenonville. — *MLN*, June.

Saint-Just. — * Ollivier (Albert). — S.-J. et la force des choses. Préface d'André Malraux (Coll. « Hors série »). — Gallimard, 1954.

— Ollivier (Albert). — S.-J. à l'heure d'*Organt.* — *Les Lettres nouvelles*, octobre.

Vauvenargues. — Pope Hennessy (James). — Visite à V. — *RDM*, 15 septembre.

Voltaire. — * Besterman (Théodore). — V. Discours prononcé... à l'inauguration de l'Institut et Musée Voltaire. — Genève, les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1954.

— Besterman (Théodore). — Quelques éditions anciennes de V. inconnues à Bengesco. — Extrait de *Genava*, octobre.

— Couffignal (Robert). — Visages de l'humanisme français. V. ou l'humanisme de la raison [« Le Bûcher », *Zadig*, chap. XI]. — *Pédagogie*, octobre.

— Donvez (Jacques). — V. mourut-il bon catholique ? [texte de sa rétractation et de la déclaration de l'abbé Gaultier]. — *FL*, 7 août.

— Gavin de Beer (Sir), F. R. S. et Gagnebin (Bernard). — Une visite à V. [William Constable, mai ou juin 1770 ?]. — *Les Musées de Genève*, octobre.

— Pomeau (René). — En marge des *Lettres philosophiques* : un essai de V. sur le suicide. — *RSH*, juillet-septembre.

— Voir : *Robinet (J.-B.).*

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Aragon. — La Lumière de Stendhal [Suivi de : P. Mérimée. — M. Desbordes-Valmore. — Jules de la Madelène. — É. Zola. — M. Barrès.] — Denoël, 1954.

— * Baillot (Alexandre). — La notion d'existence. Antiquité classique• Civilisation moderne [Le pessimisme de S. Prudhomme. — Le pessimisme d'A. France. — Le complexe de Verlaine. — Du nouveau sur Villiers de l'Isle-Adam]. — Les Belles Lettres, 1954.

— * Fattori (B.). — Pisa nei versi di due poeti francesi dell' 800 [A. Brizeux, A. Barbier]. — Pisa, Nistri-Lischi, 1953.

— Chevalier (Louis). — Description littéraire et description historique de Paris pendant la première moitié du XIXe siècle. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Trompeo (Pietro Paolo). — Tra i libri del conte Primoli [dédicaces d'écrivains français du XIXe s.]. — *Nuova Antologia*, luglio.

Naturalisme. — Voir : *Symbolisme.*

Presse. — Collins (Mrs Irene). — The Government and the press in France during the reign of Louis-Philippe [documents des Archives nationales]. — *The English historical Review*, April.

— Damiron (Suzanne). — La revue *L'Artiste*. Sa fondation, son époque, ses animateurs. — *Gazette des Beaux-Arts*, octobre.

Réalisme. — Buenzod (Emmanuel). — L'illusion du réalisme. — *GL*, 2-3 octobre.

Romantisme. — Girod de l'Ain (Gabriel). — Une muse romantique : Émilie Lacoste. — *RDM*, 15 septembre.

Symbolisme. — * Weinberg (Kurt). — H. Heine « romantique défroqué », héraut du symbolisme français (Institut d'études françaises de Yale University). — New Haven, Yale University Press ; Paris, Presses Universitaires, 1954.

— Girard (Marcel). — Naturalisme et symbolisme. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Martins (Wilson). — Introdução ao estudo do simbolismo. — *Letras*. Revista dos cursos de letras... da Faculdade de filosofia, ciências e letras da Universidade do Paraná, nº 1, 1953.

— Michaud (Guy). — Symbolique et symbolisme. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Moreau (Pierre). — Symbole, symbolique, symbolisme. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Starkie (Miss Enid). — L'esthétique des symbolistes. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Théâtre. — Gaillard (Roger). — Souvenirs d'un acteur. Sarah en coulisses. — *RDM*, 15 août.

Agoult (**Ctesse d'**). — Vier (Jacques). — Deux cœurs en écharpe : la comtesse d'A. et A. de Vigny. — *L'École*, 6 novembre.

— Voir : *Lamennais.*

Albany (**Ctesse d'**). — Jannaco (Carmine). — Il *Filippo* alfieriano tradotto in francese dalla contessa d'A. — *RLM*, gennaio-giugno.

Allais (**Alph.**). — A. A. — Contes inédits. — *Les Lettres nouvelles*, octobre.

— Albert-Sorel (Jean). — A. A. à Honfleur. — *HM*, septembre.

— Chauvelot (R.). — A. A. et la médecine. — *La Presse médicale*, 3 novembre.

— Guilly (Paul). — Le centenaire d'A. A. — *Le Monde*, 30 septembre.

— Jakovsky (Anatole). — A. A. et le « Chat Noir ». — *Les Lettres nouvelles*, octobre.

Amiel (H.-F.). — * H.-F. A. — Délibérations sur les femmes, présentées par Léon Bopp. — Stock, 1954.

Balzac (H. de). — H. de B. — La Révolution de 1848. Lettres de B. à l'Étrangère [publiées par Roger Pierrot]. — *RP*, septembre-octobre.

— Cesare (R. de). — Lettura di *Eugénie Grandet*. — *Aevum*, maggio-giugno.

— Gorceix (Septime). — La muse de Limoges [M^me^ Marbouty]. — *NL*, 16 septembre.

— Hollyman (J.) et Wexler (P.-J.). — Quelques datations nouvelles chez B. — *Le français moderne*, juillet.

— Hunt (H. J.). — B. and the English tongue. — *MLR*, October.

— Mondor (Henri). — B. et le médecin. — *NL*, 14 octobre.

— Voir : *Stendhal*.

Barbey d'Aurevilly (J.). — Deux lettres inédites de Jules B. d'A. [avec des notes de l'abbé Anger], publiées par Auriant. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Bataille (H.). — Marec (Erwan). — Les sources populaires bretonnes de *La Lépreuse* d'H. B. — *Les Cahiers de l'Iroise*, juillet-septembre.

Baudelaire (Ch.). — Lettres à Eugène Crépet sur la jeunesse de Baudelaire par [Ernest] Prarond et [Jules] Buisson, présentées par Claude Pichois. — *MF*, septembre.

— Bonnefoy (Yves). — Les *Fleurs du Mal*. — *MF*, septembre.

— Jouve (Pierre-Jean). — Le *Spleen de Paris*. — *MF*, septembre.

— M. R. — Un portrait inconnu de B. [par Paul Chenavard, Musée de Lyon; identification proposée par J. Sloane, de Bryn Mawr College]. — *FL*, 25 septembre [observations de Claude Pichois, 2 octobre].

Bloy (L.). — L. B. — Lettres à Léonce Petit [1915], présentées par Toursky. — *CS*, n° 324, août.

— Dubourg (Maurice). — L. B. franc-tireur. — *Quo Vadis*, avril-juin.

Bonald (L. de). — Gritti (abbé Jules). — L'auteur de l'*Essai apologétique* ne fut-il qu'un « prophète du passé » ? [résumé thèse doct. théol., Institut catholique de Paris : « De B. apologiste ; l'apologétique, de la réaction thermidorienne à la chute de la Restauration »]. — *La Croix*, 10-11 octobre.

Bourges (E.). — * Lebois (André). — La genèse du *Crépuscule des Dieux*. — L'Amitié par le livre et le Cercle du livre, 1954.

Boylesve (R.). — Luc-Verbon (Philippe). — Sur les pas effacés de R. B. — *Le Divan*, juillet-septembre.

Brizeux (A.). — Voir : *Vigny* (*A. de*).

Céard (H.). — Burns (C. A.). — Edmond de Goncourt et H. C. [lettres inédites de C., in Correspondance des Goncourt, B. N., n. acq. fr. n° 22456]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Chasles (Ph.). — Voir : *Stendhal*.

Chateaubriand. — * C. — *Mémoires d'Outre-Tombe*. Extraits présentés et annotés par Fernand Letessier (Classiques Hatier). — Hatier, 1954, 2 vol.

— Bishop (Morris). — C. in New York State. — *PMLA*, September.

— Castelot (André). — La guerre de M. de C. a fait trente-cinq morts [extraits de lettres inédites au M^is^ de Caraman]. — *Carrefour*, 1^er^ septembre.

— Laulan (Robert). — Deux attitudes contestées de C. [61^e^ séance de travail de la Société Ch., résumé des communications de G. Collas : « Autour de quelques silences de C. » et de M^lle^ F. Bassan : « Ce qu'il faut penser des dangers que C. dit avoir courus en Terre Sainte »]. — *MF*, septembre.

— Lebègue (Raymond). — Le thème de la « bretonne noyée » chez Lamennais et C. — *MF*, septembre.
— Voir : *Deschamps* (*E.*), *Sainte-Beuve*.

Constant (B.). — Bénichou (Paul). — La genèse d'*Adolphe*. — *RHLF*, juillet-septembre.

Corbière (T.). — T. C. — Lettres à son père, publiées par Henri Matarasso [1859-1860]. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.

Desbordes-Valmore (M.). — Bertaut (Jules). — Un destin romantique. Les jours heureux d'Ondine Valmore. — *FL*, 4 septembre.

Deschamps (E.). — Schaffer (Aaron). — Un poème religieux inédit d'Émile D. [« Strophes malades », Bibl. de l'Université du Texas]. — *LR*, août.
— Schaffer (Aaron). — References to Chateaubriand in an unpublished correspondence of Emile D. — *MP*, August.

Dumas (A.), **père**. — Clouard (Henri). — A. D. et ses femmes. — *TR*, novembre.
— Laurent (Jacques). — Pourquoi refuser à D. les armes de Stendhal ? — *GL*, 21-22 août.
— Lemay (P.). — Le travail d'A. D. [lettre à Chadeuil (1872), coll. P. Lemay]. — *Le Progrès médical*, 10 septembre.
— Mongrédien (Georges). — Les *Mémoires* d'A. D. — *MF*, septembre.

Dumas (A.), **fils**. — Suffel (Jacques). — La dernière pièce d'A. D. fils [*La Route de Thèbes*]. — *Aesculape*, septembre-octobre.

Flaubert (G.). — * G. F. — *Bouvard and Pécuchet*. Transl. by T. W. Earp and G. W. Stonier with an introd. by Lionel Trilling. — Norfolk, Conn., New Directions, 1954.
— * G. F. — *The Dictionary of accepted ideas*. Transl. with an introduction and notes by Jacques Barzun. — Norfolk, Conn., New Directions, 1954.
— Lettre [inédite] de G. F. [à Olympe Bonenfant, 14 juin 1857]. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.
— Burns (C. A.). — The manuscripts of F.'s *Trois Contes*. — *FS*, October.
— Dumesnil (René). — Le romancier et ses modèles. L'énigme de M^me^ Bovary. — *Le Monde*, 20 juillet.
— Finot (D^r^ André). — F. Normand ou Champenois. — *AFl*, Bulletin n° 5.
— Friéderich (Jean-E.). — Ascendance et descendance de Véronique, Delphine Couturier. — *AFl*, Bulletin n° 5.
— Haloche (Maurice). — F. critique littéraire. — *AFl*, Bulletin n° 5.
— Herval (René). — M^me^ Bovary n'est pas M^me^ Delamare. — Yonville-l'Abbaye n'est pas Ry. — *AFl*, Bulletin n° 5.
— Mason (Germaine M. S.). — Les deux clairs de lune de *Madame Bovary*. — *FS*, July.
— Mazeraud (M. J.). — G. F. et la Champagne. — *AFl*, Bulletin n° 5 [publié dans *La Vie en Champagne*, 1953].
— Rat (Maurice). — Avant d' « être F. », Emma Bovary fut bien, pour une part, M^me^ Schlezinger et M^me^ Pradier. — *FL*, 25 septembre.
— Trilling (Lionel). — Sur *Bouvard et Pécuchet*. — *Preuves*, novembre.
— Correspondance de G. F. — I. Lettre à Charles Edmond [Chojecki]. II. Lettre de Ch. E. à G. F. — III. Lettres à M^me^ Brainne (*suite et fin*), avec des remarques sur les lettres publiées dans le bulletin n° 4. — *AFl*, bulletin n° 5.

France (A.). — Une lettre inédite d'A. F. à Jacques Lion, 26 octobre 1921. — *LF*, 14-21 octobre.

— Aubery (Pierre). — . F. et la révolution bolchevique. — *La Revue socialiste*, octobre.

— Bayet (Albert). — A. F., Aulard et l'histoire de la Révolution. — *LF*, 14-21 octobre.

— Busser (Henri). — A. F. et les *Noces Corinthiennes*. — *RDM*, 15 octobre.

— Crucy (François). — A. F. intime. — *Conjonction*, juin.

— Floyd Zulli, Jr. — A. F. and Dante. — *MLN*, June.

— Levaillant (Jean). — A. F. et la connaissance de soi. — *Le Lys Rouge*, nº 63-64, été-automne.

— Paraf (Pierre). — La société française à travers l'œuvre d'A. F. — *LF*, 14-21 octobre.

— Pevel (Henri). — Il y a trente ans mourait A. F. — *L'École libératrice*, 5 novembre.

— Suffel (Jacques). — C. R. de : A. Vandegans, *A. F. Les années de formation* (Paris, 1954). — *Le Lys Rouge*, nº 63-64.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Fromentin (E.). — * Musées de Poitiers. Exposition de Pâques 1954. E. F., P. Loti et la tradition d'exotisme en Poitou et en Charentes aux XIXe et XXe siècles. Musée des Beaux-Arts, à l'occasion du centenaire de *Un été dans le Sahara*, du 4 avril au 2 mai [Catalogue par Marc Sandoz]. — Poitiers, Société des Amis des Musées de P., 1954.

Gautier (Th.). — Aubert (Jean). — La princesse Mathilde et Th. G. — *La Revue française*, octobre.

— Richardson (Joanna). — On the genesis of G.'s *Variations sur le Carnaval de Venise*. — *FS*, October.

— Vendramin (Lorenzo). — Cinq lettres inédites de Th. G. Suivi de : Mlle Ozy et ses amis [avec une 6e lettre inédite]. — *Quo Vadis*, avril-septembre.

Gobineau (Cte A. de). — Lettres inédites de G. à la bien-aimée Athénienne, publiées par A.-B. Duff et M.-L. Concasty [d'après les originaux acquis récemment par la Bibliothèque nationale]. — *HM*, octobre.

— Cte de G. — Nouvelles lettres athéniennes [publiées par Jean Mistler, d'après les originaux des lettres de G. à Zoé et Marika Dragoumis]. — *RDM*, 1er octobre.

Goncourt (E. et J. de). — Voir : *Céard* (*H.*), *Rimbaud* (*A.*).

Guizot (F.). — Dolléans (Édouard). — G. et Pauline de Meulan [documents inédits]. — *RDM*, 1er septembre.

Halévy (L.). — Voir : *Zola* (*E.*).

Heredia (J. M. de). — * Toussaint (Manuel). — Bibliografía mexicana de H. (Secretaría de relaciones exteriores. Departamento de información para el extranjero. Monografías bibliográficas mexicanas. 2º serie. Nº 5). — México, 1953.

Hugo (V). — Barrère (J.-B.). — C. R. de B. Guyon : *La vocation spirituelle de V. H.* (Gap, 1954). — *RSH*, juillet-septembre.

— Billy (André). — H. et Lamennais [billet inédit de Mme V. H., sur la visite de H. à Lamennais, à la veille de son mariage ; communiqué par le chanoine G. Venzac]. — *FL*, 4 septembre.

— Caillet (Maurice). — V. H. sur les routes du Gers, en 1843 [documents inédits, Journal de voyage de Juliette Drouet, B. N., Ms. n. acq. fr., 24794,

ff. 116-199 ; carnet de notes de V. H. pour les années 1847 à 1849, B.N., Ms. n. acq. fr., 13445]. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 2e trimestre.

— Juliette Drouet aux Pyrénées. Journal inédit de son voyage en 1843, publié et annoté par Pierre de Gorsse (*à suivre*). — *Pyrénées*, juillet-décembre [Voir aussi *Revue régionaliste des Pyrénées*, juillet-décembre].

— Levaillant (Maurice). — V. H. mystique. — *RDM*, 15 septembre.

Huysmans (**J.-K.**). — J.-K. H. — Pages retrouvées. Croquis et eaux-fortes : Le sommeil de l'amour. — Effet de soir [publié dans le *Musée des Deux-Mondes*, 15 juin 1875, 15 janvier 1876]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 28.

— Bauër (Gérard). — Souvenirs sur H. [allocution prononcée le 12 mai 1954, dans le cloître St-Séverin ; lettre de V. Simond à J.-K. H., 7 janvier 1891]. — *Bulletin... J.-K. H*, nº 28.

— Fabre (Félix-Edmond). — Note sur *A Rebours*. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 28.

— Lambert (Pierre). — H. sac au dos. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 28.

— Langé (Gabriel-Ursin). — H. à Évreux. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 28.

— Lefai (Henry). — H. et le problème de l'art sacré. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 28.

— Lefai (Henry). — J.-K. H. et Versailles. — *Versailles. Bulletin municipal officiel*, 15 mai.

— Trudgian (Miss Helen). — J.-K. H. et le mouvement symboliste en France. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, nº 28.

Jacquemont (**V.**). — Chinard (Gilbert). — L'expérience haïtienne de V. J. — *Conjonction*, décembre 1953.

Joubert (**J.**). — Estang (Luc). — L'envers et l'endroit chez J. — *La Croix*, 24-25 octobre.

— Garcin (Philippe). — J. ou la rhétorique efficace. — *Critique*, juillet-août.

— Kemp (Robert). — En lisant J. — *NL*, 2 septembre.

— Pizzorusso (Arnaldo). — I valori dell' introspezione nei *Carnets* di J. — Estratto della rivista *Studi Urbinati*, 1953, n. 2.

— Serrahima (Maurici). — Centenarios. J. J. — *Insula*, 15 de septiembre.

Lacaussade (**Aug.**). — Voir : *Sainte-Beuve*.

Lacour (**L.**). — Billy (André). — Le centenaire de Léopold L. — *FL*, 21 août.

Lamartine (**A. de**). — * L. — *La Chute d'un ange*. Fragment du livre primitif. Éd. critique présentée par M.-F. Guyard (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1954.

— Lombard (C. M.). — Pope and L. — *Notes and Queries*, July.

Lamennais (**F. de**). — Gason (P.). — L. a-t-il lancé le mot « communiste » ? — [In *Du passé et de l'avenir du peuple*, 1841]. — *Le Monde*, 18 août [voir lettre de H. Desroche, *Le Monde*, 26-27 décembre].

— Kridl (Manfred). — Two champions of a new christianity : L. and Mickiewicz. — *CL*, Summer 1952.

— Lebègue (Raymond). — Allocution pour le centenaire de L., La Chesnais, 18 juillet 1954. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, 3e trimestre.

— Lewis (Geneviève). — L. et Schelling. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Vier (Jacques). — Autour des *Paroles d'un Croyant*. — *La Pensée catholique*, nº 32.

— Vier (Jacques). — Le centenaire de L. La croisade mennaisienne [commentaire des *Paroles d'un Croyant*, chap. XII]. — *La Pensée catholique*, nº 33.
— Voir : *Chateaubriand, Hugo* (*V.*), *Sainte-Beuve.*

Lautréamont. — Graaf (Daniel A. de). — La redécouverte du comte de L. — *RLV*, nº 4.
— Greene (Thomas). — The relevance of L. — *Partisan Review*, September-October.

Leconte de Lisle. — * Flottes (Pierre). — L. de L. (Connaissance des lettres). — Hatier-Boivin, 1954.

Littré (E.). — Delacourt (Léon). — La conversion et la mort de Littré [lettre inédite de l'abbé Huvelin à Aimé Bonfils, 20 juin 1881, déposée aux Archives de l'Institut catholique de Paris]. — *Clergé de France*, avril.

Loti (P.). — P. L. — Départ pour la Chine [Journal inédit, juillet 1900]. — *Cahiers P. Loti*, nos 9, août, 10, novembre.
— Castillon du Perron (Mme M.). — Une visite de P. L. à la princesse Mathilde. — *Les Cahiers de l'Ouest*, juillet.
— Guéneau (Robert). — Istanbul 1953 (2e partie : La maison mystérieuse ; 3e partie : Errance et souvenirs). — *Cahiers P. L.*, nos 8 à 10, mai-novembre.
— Laplaud (Fernand). — P. L. et la Provence [extrait du *Journal intime*]. — *Reflets de Provence et de la Méditerranée*, septembre-octobre.
— Millward (Keith G.). — L'œuvre de P. L. et l'esprit fin de siècle [résumé thèse Univ. Paris, 1953]. — *AUP*, janvier-mars.
— Mordreuc (Jean). — A Gujan-Mestras, chez le « fidèle Osman ». — *Cahiers P. L.*, nº 9, août.
— Pougnard (G.). — P. L. à Rochefort et à Saint-Pierre d'Oléron. — [In] La Charente Maritime (Richesses de France, 4e trimestre 1953, nº 17). — Bordeaux, Delmas, 1954.
— Rouch (J.). — P. L. peintre de la mer et de l'atmosphère. — *Cahiers P. L.*, nº 8, mai.
— Voir : *Fromentin* (*E.*).

Louÿs (P.). — [Pierre Louÿs et son frère Georges : extraits de lettres]. — *Quo Vadis*, avril-juin.

Maine de Biran. — * M. de B. — Influence de l'habitude sur la faculté de penser. Introduction, notes et appendices de Pierre Tisserand (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaires, 1954.
— * Maine de Biran. — Journal. Tome I. (Coll. « Etre et Penser ») — Neuchâtel-Paris, Éd. de la Baconnière, 1954.
— Gouhier (Henri). — Une collaboration inconnue de M. de B. à *L'Historien* [Bibliothèque de l'Institut de France, fonds Naville, nº 2134]. — *Revue internationale de philosophie*, nº 26, 1953.

Mallarmé (S.). — * S. M. — Pages choisies, avec une notice biographique, des notices littéraires et des notes explicatives par Guy Delfel (Classiques illustrés Vaubourdolle). — Hachette, 1954.
— Chisholm (A. R.). — C. R. de : Gardner Davies, *Vers une explication rationnelle du « Coup de Dés »*... (P., 1953). — *FS*, October.

Marmier (X.). — Boyé (Maurice-Pierre). — Xavier M. — *Rolet*, 12-26 août.

Maupassant (G. de). — * Cotugno (F.). — M. — Bari, F. Cacucci, 1954.
— [Un billet de M. à Paul Ollendorff, cachet, 4 juin 1890], publié par André Billy. — *FL*, 4 septembre.
— Trois lettres de G. de M. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

— Marichal (Juan). — « Ideas picudas, ideas redondas » : M. y Ganivet. — *Nueva Revista de filología hispánica*, enero-abril.

— Maurevert (Georges). — Gentilshommes de lettres. G. de M. — *Le Fureteur*, septembre.

— Maynial (Édouard). — M. et la Normandie. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Vial (André). — *Bel-Ami*, roman de la conquête de la Tunisie. — *LF*, 8-15 juillet.

Michelet (J.). — I. Les révolutions de l'esprit nouveau (1400-1431). II. L'établissement du principe moderne (1431-1477). Conclusion. La grande clarté. Cours professé au Collège de France. Second semestre 1839, par J. M., d'après les notes d'Alfred Dumesnil, édité par Oscar A. Haac [les papiers de D. sont à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Mirbeau (O.). — Un maître de la palinodie : O. M. — *Quo Vadis*, avril-juin.

Mistral (Fréd.). — * Lafont (Robert). — M. ou l'illusion. — Plon, 1954.

— * Lyle (Rob). — M. (Studies in modern European literature and thought). — Cambridge, Bowes and Bowes ; New York, Yale University Press, 1953.

— A. D. — Un dernier mot sur *Mireille*. — *Revue internationale d'onomastique*, septembre.

— Gavalda (Berthe). — A propos du centenaire du Félibrige. Hommage à Fr. M. — *Foi et Vie*, septembre-octobre.

— Mauron (Marie). — Les cent ans du Félibrige. — *Cahiers français d'information*, 1er juillet.

Montalembert (Ch. de). — Schnütgen (Alexander). — M. und das Rheingebiet bis zum Erscheinen seiner *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie* (1836). — *Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein*, 1949.

Morice (Ch.). — Borbas (Laszlo). — A forgotten hero of symbolism : Charles M. (1861-1919). — *MLR*, October.

Musset (A. de). — Bertaut (Jules). — Un amour malheureux de M. [la princesse Belgiojoso]. — *FL*, 9 octobre.

— Delteil (Yvan). — A. de M. et le docteur Recurt. — *Le Progrès médical*, 10-24 août.

Nerval (G. de). — Auriant. — Le guignon de G. de N. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Nouveau (G.). — Labracherie (Pierre). — Germain N. professeur d'après son dossier universitaire à l'Instruction publique [A. N., F17]. — *Les Lettres nouvelles*, août.

Ozanam (Fr.) — Maurin (J.-M.). — Les derniers jours d'O. à Marseille. — *Provence historique*, juillet-septembre.

Ponsard (Fr.). — Vier (Jacques). — Un dramaturge dauphinois, François P. — *L'École*, 25 septembre.

Proudhon (P.-J.). — Treize lettres de P.-J. P. publiées et commentées par René Martin, *suite* [à Nefftzer, 4 janvier 1853 ; à Ch.-Edmond Chojecki]. — *L'Actualité de l'histoire*, mars-mai.

— Un nouvel inédit de P. [lettre à Jeanne Deroin ou Dervin, B. N., Ms., n. acq. fr. 1307, fol. 155, 4 août, 1848 ?], publié par P. Gamache. — *L'Actualité de l'histoire*, mai.

Renan (E.). — Guy-Grand (Georges). — R. et ses *Pensées de 1848*. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

Reybaud (L.). — * Scales (D. P.). — French manners under the July Monarchy : Louis R.'s humorous novel, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*. — *A. U. M. L. A.* (Journal of the Australasian Universities Modern Language Association), nº 2, August.

Rimbaud (A.). — * A. R. — *Lettre du Voyant*, avec le fac-similé de la lettre autographe et un portrait. — Éd. Messein, 1954.

— * Etiemble. — Le mythe de Rimbaud. Genèse du mythe. 1869-1949. Bibliographie analytique et critique, suivie d'un supplément aux iconographies. — Gallimard, 1954.

— *Le Bateau ivre*. Numéro spécial du centenaire. Textes, dessins et documents inédits commentés par Pierre Petitfils [I. L'homme de lettres. — II. Le négociant d'Afrique. — Nº 13, septembre.

— Une diatribe contre son frère Frédéric à propos d'une tentative de chantage suggérée sans doute par Verlaine. Un inédit d'A. R., publié par Pierre Petitfils [lettre de R., Aden, 7 octobre 1884]. — *La Grive*, nº 83, octobre.

— Adam (Antoine). — *Les Illuminations* sans métaphysique. — *LF*, 28 octobre-4 novembre.

— Barrault (Jean-Louis). — Une pensée pour A. R. — *La Grive*, octobre.

— Béguin (Albert). — R. pour la vie. — *La Grive*, octobre.

— Blume (Bernhard). — Das ertrunkene Mädchen. R^s *Ophélie* und die deutsche Literatur. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, April.

— Bruneau (Charles). — Le vin des cavernes [A. R., Vagabonds, *Illuminations*]. — *La Grive*, octobre.

— Cano (José Luis). — La aventura de R. — *Insula*, Iº de noviembre.

— Crusat (Paulina). — El « caso » R. — *Insula*, Iº de noviembre.

— Dhôtel (André). — Pour R. — *TR*, novembre.

— Duhamel (Georges). — Le phénomène R. — *NL*, 21 octobre.

— Eaubonne (Françoise d'). — A. R., cet inconnu. — *E*, novembre.

— Etiemble. — Défense de déposer des ordures. — *La Nouvelle NRF*, novembre.

— Etiemble. — Silence aux chiens. — *Arts*, 20-26 octobre.

— Graaf (Daniel A. de). — A. R. et le Journal des Goncourt. — *La Grive*, octobre.

— Graaf (Daniel A. de). — R. lecteur de Montaigne. — *N*, Juli.

— Graaf (Daniel A. de). — Une source ancienne du symbolisme. Verlaine et R. débiteurs de Cyrano de Bergerac. — *MF*, octobre.

— Gracq (Julien). — Un centenaire intimidant. — *Arts*, 20-26 octobre.

— Grangeorges (Pierre). — La situation de R. ou le poète exposé. — *Présence ardennaise*, octobre.

— Guillemin (Henri). — Connaissance de R. Nouveaux documents inédits. — *MF*, octobre.

— Guyot (Charly). — Impressions suisses d'un écrivain français. — *La Tribune de Genève*, 8 octobre.

— Guiraud (Pierre). — L'évolution statistique du style de Rimbaud et le problème des *Illuminations*. — *MF*, octobre.

— Jacobi (Hansres). — R. und die Deutschen. Kreislauf eines seltsamen Dichterlebens. — *Die Zeit*, 21. Oktober.

— Laurent (Georges). — L'influence actuelle de R. en Belgique. — *E*, novembre.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — Un perpétuel insurgé. — *La Grive*, octobre.

— Legangneux (Claude). — Ce qu'apprenait à Chypre le contremaître A. R. — *FL*, 18 septembre.

— Letrange (Ernest). — Les leçons de piano. Un ami de R. : Ernest Millot

(1856-1889). — *La Grive*, octobre.

— Matucci (Mario). — Il maggio 1872 nella poesia di R. — *RLM*, gennaio-giugno.

— Maurín (Mario). — El fracaso de R. — *Insula*, I° de noviembre.

— Melera (Marguerite Yerta). — R. Son œuvre : une lutte avec l'ange. Sa vie : une immense énigme. — *Réforme*, 16 octobre.

— Montal (Robert). — R., poète de la révolte. — *Présence ardennaise*, cahier n° 20, 1er octobre.

— Nadal (Manuel). — Nota sobre *Conte* de R. — *Insula*, I° de noviembre

— Petitfils (Pierre). — La « nova » R. — *La Grive*, octobre.

— Thomé (J.-R.). — *Une Saison en enfer* et ses illustrateurs. — *La Grive*, octobre.

— Tian (André). — A propos de R. — *MF*, octobre.

— Tzara (Tristan). — R. et les voies de la connaissance poétique. — *La Grive*, octobre [publié aussi in *LF*, 28 octobre-4 novembre].

— Vaillant (Jean-Paul). — « Abdoh Rinb », R. serviteur de Dieu [avec des observations de L. Massignon sur le sceau de R.]. — *FL*, 16 octobre.

— Témoignages de G. Duhamel, Jean Cassou, R. Char, Ph. Chabaneix, A. Dhotel, Noël Ruet, H. Matarasso. — *La Grive*, octobre.

— Charleville au temps de R. [dessins du vicomte Foy, préfet des Ardennes de 1849 à 1870]. — *Présence ardennaise*, n° 20, octobre.

— Dessin inédit d'Ernest Delahaye [Rimbaud en 1871]. — R. mourant, par Isabelle. Dessin publié par Henri Guillemin. — *La Grive*, octobre.

— Le tombeau de R. [poèmes de P.-J. Jouve, R. Ganzo, Robert Goffin, L. Estang, J. Grosjean, J. Rousselot, Yanette Delétang-Tardif. — Le premier pas qui aide, par Pierre Reverdy]. — *NL*, 21 octobre.

Sainte-Beuve. — Bonnerot (Jean). — Les relations de S.-B. avec Auguste Lacaussade. — *Marche Romane*, octobre-décembre.

— Charlier (Gustave). — S.-B. et les romantiques belges. — *Marche Romane*, octobre-décembre.

— Guyot (Charly). — Défense de S.-B. — *Marche Romane*, octobre-décembre.

— Moreau (Pierre). — S.-B. à Liège et son cours sur Chateaubriand. — *Marche Romane*, octobre-décembre.

— Pommier (Jean). — Une lettre de Mme de Castries à S.-B. sur Lamennais et G. Sand [Coll. Lovenjoul]. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Vivier (Robert). — S.-B. à bâtons rompus. — *Marche Romane*, octobre-décembre.

— Wimet (Pierre-André). — Du nouveau sur S.-B. [texte du contrat de mariage de ses parents, inventaire après décès des biens de son père]. — *Revue de Boulogne*, novembre-décembre.

— S.-B. est-il le modèle des critiques ? [Enquête : É. Henriot, G. Baüer, R. Kemp, R. Kanters, R.-M. Albérès, R. Lalou, F. Ambrière, P. Audiat]. — *NL*, 2 septembre.

Sand (G.) — Bonnerot (Jean). — Mésaventure académique de G. S. [utilise le fonds Lovenjoul et la correspondance V. Cousin-G. S.]. — *E* [n° spécial], juin-juillet.

— Bouissounouse (Janine). — G. S., militante sociale. — *E*.

— Boussel (Patrice). — La vie sérieuse de G. S. Suivi de : Chronologie de l'œuvre de G. S. — *E*.

— Boussel (Patrice). — Le Paris de G. S. — *E*.

— Boussel (Patrice). — G. S. et la technique dramatique. — *E*.

— Brochon (Pierre). — G. S. et la « littérature du cœur ». — *E*.

— Bruhat (Jean). — G. S. et son temps. — *E*.

— Dutacq (Jean). — G. S. à Chenonceaux. — *Au Jardin de la France*, printemps.

— Evnina (Hélène). — G. S. et la critique russe. — *E.*

— Fournier (Albert). — G. S. et ses amis du Berry. — *E.*

— Gaudibert (Geneviève). — G. S. et l'Italie. — *E.*

— Gaudibert (Pierre). — G. S. et les arts plastiques. — *E.*

— Grandgeorges (Pierre). — Le réalisme entrevu et manqué. — *E.*

— Granjard (Henri). — G. S. en Russie. — *E.*

— Labracherie (Pierre). — G. S., la censure et la police. Deux documents [A. N., F²¹ 975 et Musée de l'Histoire de France]. — *E.*

— Marix-Spire (Thérèse). — Nohant et le piano de Chopin [d'après des lettres inédites]. — *Le Monde*, 18 août.

— Marix-Spire (Thérèse). — G. S. et le Berry. — *CAIEF*, nº 6, juillet.

— Marix-Spire (Thérèse). — G. S. et le silence de Venise (documents inédits). — *E.*

— Massant (Raymond). — G. S., Dame de Meuse. — *Le Thyrse*, octobre.

— Maurois (André). — G. S. et Nohant. — *EN*, 21 octobre.

— Maurois (André). — Grandeur de G. S. — *E.*

— Roger (Gaston). — La meilleure action de G. S. — *E.*

— Rogissart (Jean). — G. S. dans les Ardennes. — *E.*

— Spire (André). — G. S. précurseur d'Apollinaire. Suivi d'une lettre de G. S. à Ch. Edmond, 1871, Nohant, août. — *E.*

— 150e anniversaire de la naissance de G. S. Discours prononcés par A. Maurois et Mme Simone A.-M. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, 3e trimestre.

— Voir : *Sainte-Beuve.*

Sénancour. — Pizzorusso (Arnaldo). — Origine e sviluppo dei temi meditativi di *Oberman*. — Estr. dagli *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, 1954, fasc. I-II.

Sorel (A.). — Albert-Sorel (Jean). — Les deux Sorel : Albert et Georges. — *RDM*, 1er septembre.

Staël (Mme de). — Gibelin (J.). — Notes sur le protestantisme de Mme de S. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.

— Lang (André). — Le dernier 14 juillet de Germaine de Staël. — *FL*, 17 juillet.

Stendhal. — * Aragon. La lumière de S.... — Denoël, 1954 [C. R. par H. Martineau, in *Le Divan*, janvier-mars 1955].

— * Drevet (C.). — Le Dauphiné de S. Préface de Henri Martineau. — Gap, Éd. Ophrys, 1954.

— * François (Alexis). — S. à Genève [extraits de la Correspondance, du Journal, des Mémoires, rassemblés et présentés par A. F.]. — Neuchâtel-Paris, Éd. de la Baconnière, 1954.

— * Michel (François). — Le comte Molé, le duc de Broglie et S. (Bibliothèque internationale et diplomatique). Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*, 1953-1954. — Pedone, 1954.

— J. A. [Alciatore]. — Petites notes stendhaliennes. Conjectures sur une maxime de l'abbé Blanès. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Barthélemy (Dr R.). — S. et l'impotentia. — *Les Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, janvier-février.

— Charlier (Gustave). — *Le Rouge et le Noir* et les Saint-Simoniens. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Cordié (Carlo). — Giuseppe Vismara, critico di *Rome, Naples et Florence en 1817* (con postille inedite su S. e Milano). — *Acme*, maggio-agosto.

— Dollot (René). — Le prédécesseur de S. à Civita-Vecchia : Charles de Vaux. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Litto (V. del). — Les sources françaises et étrangères des idées littéraires de S. 1802-1821 [résumé Th. doct. Paris]. — *AUP*, juillet-septembre.

— Martineau (Henri). — Du nouveau sur S. [les thèses de V. del Litto]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— H. M. [Martineau]. — C. R. de : V. Brombert, *S. et la voie oblique* (P., 1954). — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Pichois (Claude). — Balzac, Raisson, Chasles et *De l'amour*. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Pierrot (Roger). — Une lettre de S. retrouvée dans le *Feuilleton littéraire* [30 avril 1824]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Wayne-Conner (J.). — L'arbre de Fabrice et l'abbé Blanès. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Zatloukal (Antonín). — Sociální problematika v Stendhalovy'ch románech [Les problèmes sociaux dans les romans de S.]. — *Casopis pro moderní filologii*, n. 3.

— Lectures de Paul-Jean Toulet [inscrit sur les gardes des *Mémoires d'un Touriste* et sur un exemplaire d'*Armance*]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

Tailhade (L.). — Billy (André). — Le centenaire de Laurent T. — *FL*, 10 avril.

— Bonmariage (Sylvain). — L. T. — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Cieutat (André). — L. T., écrivain régionaliste. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin.

Sully-Prudhomme. — Eichel (Clyde William), Jr. — S. P. : an intellectual biography. A struggle for idealistic reconstruction in the age of positivism. — *Dissertation Abstracts*, vol. XIV, n° 6.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Tocqueville (A. de). — Spring (Elsbeth). — T^s Stellung zur Februarrevolution. — *Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte*, Bd. 12.

Verlaine (P.). — Boyé (Maurice-Pierre). — Une soirée chez V. pendant le siège de Paris (documents inédits : lettres de Richard Lesclide). — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

— Délétré (D^r G.). — V. à Bichat ou l'histoire d'une chanson. — *Les Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, mars-avril 1953.

— Guillemin (Henri). — La religion de P. V. — *JG*, 19-20 septembre.

— Vallery-Radot (D^r Pierre). — V. à l'hôpital. — *La Revue française*, juillet.

— Vial (André). — Lueur sur un étrange « moral de vers nonipèdes ». — *BB*, n° 3.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers*, *Rimbaud (A.)*.

Vigny (A. de). — * A. de V. — Lettres à Brizeux. Publiées avec une introduction et des notes par Eric Lugin. — Nouvelles Éditions Latines, 1954.

— H. G. — Journal d'un poète. Feuillets inédits d'A. de V. — *GL*, 25-26 septembre.

— V. parle de ses contemporains. Textes inédits présentés par Henri Guillemin. — *FL*, 28 août.

— V. sous la coupole. Les mésaventures d'un académicien mal accueilli. Documents inédits présentés par Henri Guillemin. — *FL*, 16, 23 octobre.

— Le Hir (Y.). — A. de V. et A. Chénier : *Dolorida* et *La Lampe*. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Sloog (Maurice). — Notes sur l'édition originale américaine de *Laurette ou le Cachet Rouge*, par A. de V. — *BB*, n° 3.

— Voir : *Agoult (M^me d')*.

Villiers de l'Isle-Adam. — Raitt (Alan W.). — The last days of V. de l'I.-A. — *FS*, July.

— Reboul (Pierre). — Le grand-père de V. de l'I.-A. [d'après un dossier des A. N., F^7 6871, n° 8 352]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Lanfredini (Dina). — C. R. de : A. Lebois, *V. de l'I.-A., révélateur du verbe* (Neuchâtel, 1952) et de V. de l'I.-A., *Tableau de Paris* (*MF*, août 1953). — *RLM*, gennaio-giugno.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Zola (É.). — * É. Z. — *L'Assommoir*. Extraits... présentés par Marce Girard (Classiques Larousse). — Larousse, 1954.

— * É. Z. — *The Kill* (*La Curée*). Introduction by Angus Wilson. Illustrations by Peter Emmerich. — London, Weidenfeld and Nicolson, 1954.

— Bandy (W. T.). — Quelques pages retrouvées de Z. [dans *Panurge*, n° 4, 22 octobre 1882, plusieurs pages de *Au Bonheur des Dames*]. — *MF*, octobre.

— Dumesnil (René). — Alfred Bruneau, *Lazare* [sur un drame lyrique de Z., inédit, joué à la radio le 20 juin 1954]. — *MF*, septembre.

— Grant (Elliott M.). — The political scene in Z.'s *Pot-Bouille*. — *FS*, October.

— Guéhenno (Jean). — Z., l'homme du vrai. — *FL*, 9 octobre.

— Lapp (John C.). — Ludovic Halévy et É. Z. [fragments inédits des Cahiers de L. H.]. — *RDM*, 15 juillet.

— Z. a-t-il été assassiné [dialogue entre A. Lanoux et M. Boileau]. — *Carrefour*, 18 août.

XX^e SIÈCLE

Divers. — Hugnet (Georges). — Trente ans de surréalisme [contient un poème inédit de P. Eluard, « Dispensateur de joies », 1913]. — *Carrefour*, 13 octobre [compléments et rectifications, 20 octobre].

Journaux, souvenirs. — * Léautaud (Paul). — Journal littéraire. T. I. 1893-1906. T. II. 1907-1909. — Mercure de France, 1954-1955.

— Léautaud (Paul). — Journal littéraire. 1930. — *La Parisienne*, octobre, novembre.

— Dans le *Journal* de Green. Fragments inédits (1928-1936). — *FL*, 17 avril.

— Martin du Gard (Maurice). — Journal littéraire. — *La Parisienne*, juin, juillet, novembre, décembre.

— Vacaresco (Hélène). — Mémoires. Mes amitiés littéraires. — *RDM*, 15 septembre.

Alain-Fournier. — Arend (Alphonse). — A.-F. et la naissance du *Grand Meaulnes* [suivi d'un Essai de bibliographie]. — *RLV*, n° 5.

Apollinaire (G.). — *G. A. — *Alcools*. Édité par Tristan Tzara. Nouvelle éd. revue et corrigée. — Gallimard, 1954.

— * Carrieri (Raffaele). — Iconografia italiana di A. — Milano, All' insegna del pesce d'oro [V. Scheiwiller], 1954.

— * Tzara (Tristan). — Nouvelles observations à propos d'*Alcools* [plaquette publiée par le Club du meilleur livre]. — Club du meilleur livre, 1954 [C. R. de M. D., in *FDR*, septembre].

— G. A. — Arrivée du paquebot (poème inédit). — *FDR*, septembre.

— G. A. — [A André Salmon]. Poème inédit. — *FDR*, juin.

— G. A. — Les trois vertus plastiques. — *FDR*, juin.

— G. A. — La quatrième journée. — *La Nouvelle NRF*, octobre.

— G. A. — Quatre lettres à Thadée Natanson [31 janvier 1905, 30 octobre 1910, 9 novembre 1910, 6 décembre 1910]. — *FDR*, septembre.
— M.-P. A. (Adéma). — Éphémérides [1890-1899]. — *FDR*, juin.
— Bémol (Maurice). — G. A. et l'étranger. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, fasc. 3.
— Berger (Pierre). — A. que je n'ai pas connu... — *FDR*, septembre.
— Décaudin (Michel). — A propos des *Doukhobors*. — *FDR*, septembre.
— Décaudin (Michel). — Intorno ad una conferenza : A. nel 1908. — *Rassegna Lucchese*, giugno.
— M. D. [Décaudin]. — C. R. de : G. A., *Alcools*, éd. T. Tzara (Paris, 1953). — *FDR*, juin.
— Lawler (James). — Les sept épées [extrait d'une thèse de doctorat de l'Université de Paris sur « Le style poétique d'A. »]. — *FDR*, septembre.
— Louis (René). — Lul de Faltenin. — *FDR*, juin [voir aussi septembre, lettre de Carlos de Radzitsky].
— Mac Orlan (Pierre). — Autour de G. A. — *FDR*, juin.
— Moulin (Jeanine). — A. critique d'art. La première exposition du cubisme à Bruxelles. — *FDR*, juin.
— Pia (Pascal). — A. aux Antilles. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.
— Prouteau (Gilbert). — Le cinéma découvre un poète assassiné : G. A. — *Semaine du Monde*, 20-26 août.
— Schwab (Raymond). — A. — *MF*, octobre.
— *Le Flâneur des Deux Rives*, nº 2, juin ; nº 3, septembre [articles, bibliographie, comptes rendus, informations, échos].
— Voir : *Sand (G.)*.

Bergson (H.). — * B. et le P. Pouget, par J. Chevalier. Préface par Fr. Mauriac. — Plon, 1954.

Bernanos (G.). — Casnati (Francesco). — Il tema della comunione dei Santi in un romanzo di B. [*La Joie*]. — *Vita e Pensiero*, luglio.
— Heist (Walter). — G. B. und das 20. Jahrhundert. — *Frankfurter Hefte*, September.

Bloch (J.-R.). — Voir : *Rolland (R.)*.

Boschère (J. de). — Rousselot (Jean). — Le dernier visage de Jean de B. — *L'Age nouveau*, juillet.

Brasillach (R.). — Des lettres inédites de R. B. (guerre de 1939). — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 4, mars.
— Un poème inédit de R. B. Cantique du sommeil ou Cantique d'Adam. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 4, mars.
— Blond (Georges). — Premier témoignage. — *Cahiers des Amis de R. B.*, nº 4, mars.
— *Cahiers des Amis de R. B.*, nº 4, mars.

Cadou (R.-G.). — Béalu (Marcel). — Souvenir de R.-G. C. — *La Gazette littéraire*, nº 2, août.

Chateaubriant (A. de). — * A. de C. — *La Brière*. Édition augmentée d'inédits extraits des carnets de notes et de croquis de l'auteur (Le Club du meilleur livre). — Club du meilleur livre, 1954.

Cingria (Ch.-A.). — Anex (Georges). — Charles-Albert C. — *GL*, 15 août.
— Borgeaud (Georges). — Petite couronne pour Ch.-A. C. — *GL*, 25-26 septembre.
— Humeau (Edmond). — Songeant à Ch.-A. C. — *Preuves*, octobre.
— Paulhan (Jean). — Ch.-A. C. — *La Nouvelle NRF*, septembre.
— F. S. [Sentein]. — Ch.-A. C. — *La Parisienne*, octobre.

— R. A. — Ch.-A. C. — *GL*, 7-8 août.
— P. C. — Ch.-A. C. — *JG*, 4 août.

Claudel (P.). — Barrault (Jean-Louis). — Connaissance de P. C. — *Carrefour*, 2 mars.
— Boisdeffre (Pierre de). — P. C. — *EN*, 3 mars
— Brugère (Raymond). — Le diplomate : 43 années au service de la France. — *FL*, 5 mars.
— Cocteau (Jean). — Dernière visite. — *FL*, 5 mars.
— Daniel-Rops. — L'homme de la Bible. — *Carrefour*, 2 mars.
— Durry (Marie-Jeanne). — En l'écoutant parler de Jammes [P. C. à Caen, février 1939]. — *FL*, 5 mars.
— Gillet (André). — Comment fut tourné « son » film. — *FL*, 5 mars.
— Guillemin (Henri). — Lueurs sur Claudel, cet inconnu.... — *FL*, 5 mars.
— Lebesgue (Morvan). — Le révolutionnaire du théâtre. — *Carrefour*, 2 mars.
— Mallet (Robert). — Le 5 octobre 1954... conversation boulevard Lannes. — *FL*, 5 mars.
— Maulnier (Thierry). — Poète sacré. — *FL*, 26 février.
— Meyer (Agnès E.). — Adieu à P. C. — *FL*, 5 mars.
— Schlumberger (Jean). — Dans la jeune équipe de la *Nouvelle Revue Française*. — *FL*, 5 mars.
— Devant la mort de C. [par P. Brisson, J. de Lacretelle, H. Mondor, le R. P. Maydieu, Ed vige Feuillère, J. Madaule, J. Paulhan, J.-L. Barrault, R. Mallet]. — *FL*, 26 février.
— Témoignages de T. S. Eliot, W. H. Auden, G. Ungaretti, P. de La Tour du Pin, L. Estang, J. Supervielle, J. Cayrol, A. Honegger, etc. — *FL*, 5 mars.

Colette (M^me^). — Texte inédit [communiqué par Simone Berriau : « Un voyage dans le Var »]. — *Le Nouveau Femina*, n° 6, septembre.
— [M^me^ C.] par Aragon, Ph. Hériat, M. Druon, J. Cain, Hélène Jourdan-Morhange, G. Sadoul, Musidora, J. Marcenac, G. Wague, A. Wurmser, M. Lherbier, Claude Autant-Lara.— *LF*, 12-19 août.
— Astaldi (Maria-Luisa). — La scrittrice. — *Il Giornale d'Italia*, 5 agosto.
— Aury (Dominique). — C. — *La Nouvelle NRF*, septembre.
— Banti (Anna). — Saluto a C. — *Paragone*, agosto.
— Bauër (Gérard). — Deux mois que C. est morte.... — *EN*, 14 octobre.
— Bauër (Gérard). — Le souvenir de C. — *B*, octobre.
— Bauër (Gérard). — Visages de Colette. — *FL*, 7 août.
— Beaumont (Germaine). — Esquisse pour un portrait de C. — *NL*, 12 août.
— Beaumont (Germaine). — La leçon de C. — *TR*, octobre.
— Bourin (André). — C. — *Larousse mensuel*, octobre.
— Caillet (Gérard). — Sido, Claudine et C. ne sont plus. — *France-Illustration*, septembre.
— Cesbron (Gilbert). — A propos de l'enterrement civil de C. Une réponse à Graham Greene. — *Carrefour*, 18 août.
— Chamine. — Des souvenirs sur C... en attendant ses souvenirs. — *Bulletin de Paris*, 20 août.
— Chaponnière (Paul). — C. n'est plus... — *JG*, 8-9 août.
— N. C. [Cormeau]. — In memoriam C. — *Synthèses*, septembre.
— Debray (Pierre). — C., une eau claire qui charrie des monstres. — *Aspects de la France*, 6 août.
— Dorgelès (Roland). — Adieu à C. — *FL*, 14 août.

— Dumay (Raymond). — Paradoxes de C. — *Preuves*, septembre.
— Fabre (Eugène). — [Madame C.]. — *JG*, 5 août.
— Gascar (Pierre). — C. ou la littérature du don. — *GL*, 14-15 août.
— A. H. — La mort de C. — *Le Fribourgeois*, 7 août.
— Haloche (Maurice). — C. n'est plus. — *Le Thyrse*, septembre.
— Henriot (Émile). — C. — *Le Monde*, 11 août.
— Hériat (Philippe). — C., la femme cachée. Suivi de : Colette et la *RP*. [la collaboration de C. à la *RP*.]. — *RP*, septembre.
— Herriot (Édouard). — Le plus grand poète français. — *Le Figaro*, 12 août.
— Houville (Gérard d'). — Adieu C. — *RDM*, 15 août.
— Jouvenel (Bertrand de). — C. — *Time and Tide*, 14th August.
— Lalou (René). — Chère et grande C. — *HM*, septembre.
— Martin du Gard (Maurice). — C. au *Matin*. — *La Parisienne*, novembre.
— Mauduit (Jean). — Vous n'êtes pas morte, C. — *Témoignage chrétien*, 13 août.
— Maurice-Amour (L.). — C. et ses musiciens. — *France-Illustration*, septembre.
— Moreau (Luc-Albert). — Visage et maisons de C. — *LF*, 12-19 août.
— Nicollier (Jean). — La palette d'une grande artiste. — *GL*, 14-15 août.
— Palante (Alain). — L'univers de C. — Fabrègues (Jean de).... Ses mérites et ses limites. — *La France catholique*, 13 août.
— Pevel (Henri). — C. — *L'École libératrice*, 17 septembre.
— Pintó (Alfonso). — La muerte de C. — *Insula*, 15 de septiembre.
— Pourrat (Henri). — C. — *J'ai Lu*, septembre-octobre.
— Richard (Marius). — C. [documents photographiques]. — *Point de vue*, 12 août.
— Ritter (Raymond). — Avec C., un soir, à Paris. — *Pyrénées*, juillet-septembre.
— Schmidt (Albert-Marie). — C. — *Réforme*, 14 août.
— Senhouse (Roger). — On translating C. — *Time and Tide*, 16th October.
— Stirling (André). — C. — *Rolet*, 12 août.
— Thétard (Henry). — C. et les fauves. — *RDM*, 1er septembre.
— Tortel (Jean). — C. — *CS*, nº 325, octobre.
— Yamata (Kikou). — Une visite chez C. — *France-Asie*, août.
— Leur dernier quart d'heure : C. [disque enregistré le 25 juillet 1951]. — *LF*, 12-19 août.
— Bibliographie des œuvres de C. — *B*, octobre.
— Mme C. [photo prise au cours d'une séance de pose pour le photographe Irving Penn]. — *Vogue* (éd. de Paris), septembre.

Daumal (R.). — R. D. — Textes. Le mensonge et la vérité. Poèmes. Lettres à Jean Ballard (extraits). Notice biographique. — *CS*, nº 322, mars.
— R. D. — Traité des Paragrammes. — *Cahiers du Collège de pataphysique*, nº 16.
— Daumal (Véra). — A propos de Gurdjieff et de R. D. — *La Nouvelle NRF*, octobre.
— Dort (Bernard). — Un penseur révolutionnaire. — *CS*, nº 322, mars.
— Gros (Léon-Gabriel). — R. D. et le *Grand jeu*. — *CS*, nº 322, mars.
— Masui (Jacques). — R. D. et l'Inde. Suivi de *Traductions* de R. D. Lettre à Jacques Masui. — *CS*, nº 322, mars.
— Rainoird (Manuel). — R. D., miroir des hommes. — *CS*, nº 322, mars.

Drieu La Rochelle (P.). — Nourissier (François). — L'héritage de D. la R. — *Réforme*, 10 juillet.
— Voir : *XXe siècle. Divers.*

Eluard (P.). — * P. E. — Le Phénix. — P. Seghers, 1954.
— Brett (Vladimír). — P. E. (Zivotopisná a kritická črta : Esquisse biographique et critique). — *Casopis pro moderní filologii*, 1953, c. 1, 2.
— Dubois (Jacques). — La leçon de P. E. — *La Nouvelle Critique*, janvier-février 1953.
— Rustan (Marie-Josèphe). — Le temps poétique de P. E. — *CS*, nº 322, mars.
— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Estaunié (Ed.). — Vier (Jacques). — E., romancier d'âmes. — *L'École*, 9 octobre.

Eternod (Ch. d'). — Borgeaud (M.-A.). — Le legs Charles d'E. — *Les Musées de Genève*, avril.
— Brimont (Marc). — Ch. d'E. — *Afrique* (Alger), juin-août 1953.

Frapié (L.). — *La Maternelle* a cinquante ans [interview de M^me Alice Wulay-Frapié, par Ph. Carlier]. — *Rolet*, 7 octobre.
— Alègre (Jacques). — Il y a cinquante ans, Steinlen et L. Frapié se rencontraient pour défendre et illustrer l'école laïque. — *EN*, 3 juin.

Gide (A.). — * A. G. — ** Journal 1939-1949. Souvenirs... avec un index des noms et des œuvres cités [Si le grain ne meurt ; Souvenirs de cour d'assises ; Voyage au Congo ; Le Retour du Tchad ; Carnets d'Égypte ; Feuillets d'automne ; Et nunc manet in te ; Ainsi soit-il ou les Jeux sont faits. Le *Journal*, 1939-1949, est la suite du 1^er vol., 1889-1939, paru dans la même collection]. (Bibl. de la Pléiade, 104). — Gallimard, 1954.
— * Beigbeder (Marc). — A. G. (« Classiques du xx^e siècle »). — Éditions Universitaires, 1954.
— * Lévy (Jacques). — Les *Faux Monnayeurs* d'A. G. et l'expérience religieuse. Suivi de fragments d'un Journal et de la correspondance. Préface du R. P. Morelli, O. P. — Grenoble, Éd. des Cahiers de l'Alpe, 1954.
— Brunet (Gabriel). — A propos d'A. G. (I). — *Quo Vadis*, juillet-septembre.
— Cruickshank (John). — A note on G.'s *Symphonie pastorale*. — *MLR*, October.
— Lanux (Pierre de). — Chez A. G., villa Montmorency. — *La Nouvelle NRF*, août.
— Victoroff (David). — Rire avec G. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

Giraudoux (J.). — * Pizzorusso (Arnaldo). — Tre studi su G. (Biblioteca del Leonardo. LV). — Firenze, G. C. Sansoni, 1954.
— Léger (R. P.), O. P. — *Pour Lucrèce*, de G., vocation à l'amour et conception de l'honneur (Cahiers Saint-Jacques. 8). — P., 1954.
— Lohner (Edgar). — C. R. de : L. Le Sage. *J. G., surrealism and the German romantic ideal* (Urbana, 1952). — *CL*, Summer.

Hazard (P.). — Mortier (Roland). — Un grand historien des idées : P. H. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre-décembre.
— Simone (Franco). — Nel decennio della morte di P. H. — *Convivium*, luglio-agosto.

Jacob (Max). — * Emié (Louis). — Dialogues avec M. J. (Coll. « Mises au point »). — Corrêa, 1954.
— Dez (André). — A propos des *Conseils à un jeune poète*, de M. J. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Jammes (F.). — * F. J. — *Jeunes Filles* [Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis. Portraits de femmes]. Suivi de textes inédits présentés

par Jean Labbé (Le Club du meilleur livre. Romans). — Club du meilleur livre, 1954.

— * Dyson (Rose M.). — Les sensations et la sensibilité chez F. J. — Genève, Droz, 1954.

— Arguibel (Jean-Paul d'). — F. J. et le manoir d'Abos [documents inédits : lettres de F. J. à Charles de Bordeu]. — *Études*, octobre.

— Voir : *Claudel (P.)*.

Jarry (A.). — Fragments des versions inédites du *Pantagruel* d'A. J. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 15.

— A. J. — Le futur malgré lui. — *Les Lettres nouvelles*, juin.

— Bédouin (Jean-Louis). — J. et son œuvre. — *Larousse mensuel*, juin.

— Caradec. — Éléments d'une contribution d'apparence lexicographique à l'étude de Rabelais dans l'œuvre de J. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 15.

— Sainmont (J.-H.). — Dix ans de la vie de J. L'interminable histoire du *Pantagruel*. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 15.

Jouvet (L.). — L'anniversaire de la mort de L. J. [lettre inédite de L. J. à Jacques Copeau]. — *FL*, 14 août.

— Une confession de L. J. Texte inédit présenté par Gérard Bauër. — *FL*, 13 novembre.

Laporte (R.). — Ibert (Jean-Claude). — R. L. — *La Revue du Caire*, mai.

La Salle (Louis de). — Dorgelès (Roland). — Un oublié : Louis de La S. [tué en 1915]. — *Le Divan*, octobre-décembre.

Maurras (Ch.). — Témoignage. Deux lettres de Ch. M. à Sully-André Peyre [7 juillet 1944, 7 mai 1949]. — *Marsyas*, octobre.

Péguy (Ch.). — C. P. — Lettres à Léon Deshairs [douze lettres, dont sept de 1894-1895], présentées par Auguste Martin. — *ACP*, nº 38, juin.

— C. P. — Notes politiques et sociales. « Service militaire ». — « Quelques égarés » [*La Revue Blanche*, 1er février, 1er mars 1899]. — *ACP*, nº 40, août.

— Boisserie (André). — Les notes politiques et sociales de P. dans la *Revue Blanche*. — *ACP*, nº 39, juillet.

— A. M. — La mort de Pierre Marcel [P.-M. Lévy, mort à Paris en décembre 1953]. Lettre inédite de P., 28 avril 1913. — *ACP*, nº 39, juillet.

— Quoniam (Théo). — Oscar Auriac et P. — *ACP*, nº 39, juillet.

— Spire (André). — Lettres de P. [treize lettres de P. à A. S., 1900-1902]. — *ACP*, nº 40, août.

— Une lettre d'Ernest Boitier [à A. Martin, 23 septembre 1946 : précisions sur les années orléanaises de Ch. P.]. — *ACP*, nº 39, juillet.

— Un désabonnement aux *Cahiers de la Quinzaine* [celui de R. Cotard, lettre du 24 juin 1913]. — *ACP*, nº 39, juillet.

— Voir : *Rolland (R.)*.

Pergaud (L.). — * L. P. — Œuvres. Illustrations de P. Lemagny. — Mercure de France, 1954.

Plisnier (Ch.). — Bodart (Roger). — Ch. P., montois. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, mars.

— Desnues (Reine-Marie). — Ch. P. — *Livres et Lectures*, avril.

Proust (M.). — * Un inédit de P. *Contre Sainte-Beuve*, suivi de Nouveaux mélanges. Préface de Bernard de Fallois. — Gallimard, 1954.

— * M. P. Correspondance sur la stratégie littéraire, avec introduction et commentaires de Léon-Pierre Quint [lettres de M. P. à René Blum, B. Grasset et L. Brun]. — Corrêa, 1954.

— Bisson (L. A.). — C. R. de : M. P., *Correspondance avec sa mère*. Lettres inédites présentées... par Philippe Kolb (P., 1953). — *FS*, October.

— Blanchot (Maurice). — Recherches. Proust, *Jean Santeuil*. — *La Nouvelle NRF*, août, septembre.

— A l'ombre de M. P. Comment Céline et Nicolas Gottin voyaient leur maître. Propos recueillis par Paul Guth [deux lettres de M. P.]. — *FL*, 25 septembre.

— Nadeau (Maurice). — P. contre S.-Beuve. — *Les Lettres nouvelles*, novembre.

— O'Brien (Justin). — P.'s use of syllepsis. — *PMLA*, September.

— Piatier (J.). — La correspondance de M. P. avec Robert de Montesquiou va-t-elle être dispersée ? [Correspondance publiée par R. Proust, avec des inédits : deux lettres à M., une à Mourey, l'article de M. P. sur M.] — *Le Monde*, 28 octobre.

Rolland (R.). — * R. R. — Printemps romain. Choix de lettres de R. R. à sa mère. 1889-1890 (Cahiers R. R. 6). — A. Michel, 1954.

— Hommage à R. R. Avant-propos de Franz Hellens. — *Le Disque Vert* [*DV*], nº 6 [nº spécial], mars-avril.

— Le voyage en Italie de R. R. Carnet inédit [novembre 1889]. — *Arts*, 20-26 octobre.

— Deux lettres inédites de R. R. [Sur la création d'*Aërt*, 6 mai 1898 ; sur l'antisémitisme, 5 décembre 1938, présentées par A. Spire]. — *LF*, 23-30 juillet.

— Lettre de R. R. à Alph. de Chateaubriant [22 juillet 1923]. — *TR*, octobre.

— J. J. — R. R. et les *Cahiers de la Quinzaine*. Extraits d'une lettre inédite, 1907. — *Le Soïr* (Bruxelles), 9 octobre.

— Fragments inédits du *Journal* de R. R. [1897, 3 juillet. — Mounet-Sully dans *Œdipe-Roi*. — Voyage en Allemagne (avril 1899). — Voyage à Vienne pour les fêtes du centenaire de Beethoven. 23 mars-5 avril 1927]. — *DV*, mars-avril.

— Correspondance entre R. R. et Jean-Richard Bloch. 1914-1919 [Suivi du Carnet de notes de J.-R. B., août 1919]. — *Europe*, juin-septembre.

— Ayguesparse (Albert). — Gandhi et R. R. — *DV*.

— Barrère (Jean-Bertrand). — R. R., les « racines » et le « souffle ». Thème et variations [documents inédits]. — *MF*, août.

— Barrère (J.-B.). — « Rivière ». Essai sur le *Voyage intérieur*. — *DV*.

— Bodart (Roger). — Un art de vivre. — *DV*.

— Boisdeffre (Pierre de). — L'itinéraire spirituel de R. R. — *DV*.

— Cassou (Jean). — R. R., conscience. — *DV*.

— Glaude (André). — La jeunesse et la vie de R. R. — Les ancêtres de R. R. — *L'École Vosgienne*, 1953-1954, nos 3, 4, 5.

— Claudel (Paul). — R. R. — *DV*.

— Cruickshank (John). — The religious ideas of R. R. — *The Dublin Review*, 2d quarter.

— George (André). — R. R. et la musique. — *DV*.

— Guislain (Albert). — Son image est en nous. — *DV*.

— Jourdain (Francis). — Un partisan que j'ai connu. — *DV*.

— Kanters (Robert). — Du commerce des âmes. — *DV*.

— Mauriac (François). — Impressions de jeunesse. — *DV*.

— Montherlant (Henry de). — Témoignage. — *DV*.

— Petit (Henri). — « Jamais je ne me suis senti autant un homme ». — *DV*.

— Poirier (Pierre). — Michel-Ange. R. R. à Rome. — *DV*.

— Roy (Claude). — La longue patience de R. R. — *DV*.

— Sipriot (Pierre). — R. R. et Richard Strauss d'après leur correspondance. — *DV*.

— Vivier (Robert). — Impressions. — *DV*.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. *Bulletin*, nos 27 à 29, mars-septembre.

Saint-Exupéry (A. de). — * Jensen (Frede Sogaard). — Antoine de S.-E. Une bibliographie. — Copenhague, A. Frost-Hansen, 1954.

— * Kessel (Patrik). — La vie de S.-E. (« Les Albums photographiques »). — Gallimard, 1954.

— * Bibliothèque nationale. A. de S.-E. Exposition organisée pour le 10e anniversaire de sa mort, Paris, 1954. [Catalogue par Gérard Willemetz et Jacques Suffel. Préface de Léon Werth. Avant-propos de Julien Cain]. — Bibliothèque nationale, 1954.

— Antonini (Giacomo). — Ciò che lo distingue dagli altri. — *La Fiera letteraria*, 7 marzo.

— Arland (Marcel). — De l'homme à l'œuvre : S.-E. — *La Nouvelle NRF*, mai, juin.

— Bourrilly (Jean). — A. de S.-E., un humanisme de l'action. — *RLM*, gennaio-giugno.

— Casini (Paolo). — Saggezza e poesia di S.-E. — *La Fiera letteraria*, 7 marzo.

— Castex (Louis). — A. de S.-E. tel que je l'ai connu. — *France-Illustration*, août [publié aussi in *J. G.*, 1er-2 août].

— Daurat-Rivière (Didier). — S.-E. pionnier de la ligne. — *FL*, 31 juillet.

— Devaux (André A.). — Les grandes leçons du *Petit Prince* de S.-E. — *Synthèses*, juillet-août.

— Garric (Robert). — Notes sur la vie et l'œuvre de S.-E. — *Les Cahiers de Neuilly*, octobre.

— Moeller (Charles). — En lisant les *Carnets* de S.-E. — *La Revue nouvelle*, 15 juin.

— Nicoletti (Gianni). — L'universo dall'alto. — *La Fiera letteraria*, 7 marzo.

— Rauch (Karl). — A. de S.-E. Sein Weg und sein Werk. — *Universitas*, H. 6, Juni.

— Rauch (Sr Valentine). — S.-E. à la recherche de l'homme. Causerie pédagogique. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Tournai), janvier.

— Rebora (Roberto). — La vocazione di giardiniere. — *La Fiera letteraria*, 7 marzo.

— Schneider (Camille). — S.-E. à Strasbourg, avec trois lettres inédites. — *Saisons d'Alsace*, no 1.

— Vier (Jacques). — Naissance d'une communauté [S.-E., *Terre des hommes*, II]. — *L'École*, 29 mai.

Ségalen (V.). — Bellec (Robert). — Au pays léonard avec V. S., poète de l'universel. — *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars.

Sorel (G.). — Voir : *Sorel (A.)*.

Suarès (A.). — Henriot (Émile). — Lettres de S. à R. Rolland. — *Le Monde*, 19 mai.

— Maurin (Mario). — Aspects d'A. S. — *Les Lettres nouvelles*, juin.

Toulet (P.-J.). — Stétié (Stalah). — Pour T. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.

— Voir : *Stendhal*.

Valéry (P.). — * Maurer (Karl). — Interpretationen zur späteren Lyrik P. Vs. — München, Leo Lehnen Verlag, 1954.

— Dufour (Léon). — V. et Sète. — *Reflets de Provence et de la Méditerranée*, septembre-octobre.

— Kemp (Robert). — Les livres de chevet. *Charmes*, de P. V. — *Les Annales*, septembre.

— Mallet (Robert). — P. V. ou la fidélité à soi-même. — *FL*, 24 juillet.

— Massis (Henri). — P. V. et la nuit de Londres. — *La Parisienne*, octobre.

— Mondor (Henri). — Un élève de philosophie du nom de P. V. [documents inédits]. — *FL*, 11 septembre.

— Venzac (Géraud). — Le souvenir à Sète, de P. V. Tout entouré de mon regard marin.... — *L'Enseignement chrétien*, octobre.

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin duBibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — Flâneur (Le) des Deux-Rives. *FDR.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'htoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.*— Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Smyposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

L'Éditeur-Gérant : JACQUES LECLERC.

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-lès-Corbeil en mars 1955.
O. P. I. A. C. L. 31 1152. — Dépôt légal effectué dans le 1er trimestre 1955.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie ARMAND COLIN : 1487.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 929.